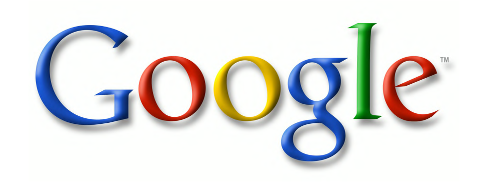





A M. DUGUEYT,
CONSEILLER.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA







# ŒUVRES DE M. PALISSOT,

*DE L'ACADÉMIE ROYALE*

DE NANCY.

*TOME TROISIEME;*

Contenant l'Hiſtoire des premiers Siecles de Rome.

*Nouvelle édition revue & corrigée.*

Tantæ molis erat Romanam condere gentem. *Virg. Eneid.*



A LONDRES,

*Et ſe trouvent à Paris,*

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC LXIII.



# AU ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.



SIRE,

*J'ose offrir à* VOTRE MAJESTÉ *l'Histoire de*

*ſept Rois dont aucun ne mérite de vous être comparé. La plûpart n'ont dû qu'à leur rang le ſouvenir qui nous reſte de leur éxiſtence ; mais vous,* SIRE, *vous n'aviez pas beſoin du Thrône pour être immortaliſé. Votre vertu vous eût rendu l'égal des Rois. La Providence ne vous a Couronné que pour donner au Monde*

*un exemple de juſtice; les vœux des Nations l'avaient prévenue.*

*Si j'avais écrit la Vie des* Titus, *des* Trajan, *des* Marc-Aurele, *j'aurais pu trouver quelque reſſemblance entre leurs vertus & celles de* VOTRE MAJESTÉ: *la comparaiſon les eût honorés; leurs flatteurs mêmes n'auraient oſé la faire pendant leur*

*vie, si vous aviez été leur Contemporain.*

*Je suis avec le plus profond respect,*

*SIRE,*

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant, & très-fidéle serviteur & Sujet,
PALISSOT DE MONTENOY.

# AVERTISSEMENT.

IL parut en 1753 une Edition d'une partie de cette Histoire, qui, toute informe qu'elle était, fut cependant reçue assez favorablement.

On en fit en 1756 une Edition complette à laquelle l'Auteur donna plus de soin. Tous les Ouvrages publics en parlerent avec des Eloges que le succès de cette Edition sembla confirmer. L'Auteur n'a jamais regardé ces éloges que

comme de nouveaux motifs de mieux faire : auſſi n'a-t-il rien négligé pour rendre cet Ouvrage plus digne de l'attention du Public éclairé. On invite ceux qui pourraient condamner le choix du ſujet, à lire le Diſcours préliminaire.

C'eſt avec regret que l'on tire d'un moment de l'oubli deux critiques très-amples de cette Hiſtoire, qui n'ont guéres été connues que dans l'Univerſité. L'Auteur avait dit dans l'avant-propos de cet Ouvrage, qu'il croyait que M. Rollin ne ſavait pas le Grec ;

& cela, parce que cet Hiſtorien, qui prend ordinairement la peine de traduire les bons Auteurs Latins, n'employe jamais que des traductions, même assez médiocres, des Auteurs Grecs, dont il rapporte les témoignages. On ne peut pas nier que cette Obſervation ne fût très-capable de faire naître le doute que l'Auteur avait exprimé ſans aucune passion, mais *pour l'amour du Grec*, M. Crévier, & je ne ſçais quel autre Profeſſeur, ou Ex-Profeſſeur d'un Collége de Paris, écrivirent deux longues

Dissertations, dans lesquelles l'Historien moderne n'était pas ménagé. On n'avait jamais employé un style plus aigre & plus violent, pour défendre un homme aussi doux, aussi modéré, aussi honnête que l'était M. Rollin. Les gens du monde ne lisent guéres ces sortes d'écrits : cependant, M. Palissot a supprimé sa Remarque par l'antipathie qu'il a pour les querelles, & par l'amour qu'on lui connaît pour la paix.



# DISCOURS
## SUR
# L'HISTOIRE
## A MADAME D***.

TOUT le monde lit aujourd'hui, MADAME : mais il est peu de personnes qui lisent comme vous. Des lectures commencées au hazard & sans choix, précipitées, parcourues, ne produisent jamais que des connaissances imparfaites ; qui nuisent à l'esprit au lieu de l'éclairer. Il faut un fil pour se conduire dans le laby-

rinthe des ſciences, & la méthode ſeule peut le donner. Rien n'eſt peut-être plus inſupportable dans la ſociété, que ces gens à notions confuſes, dont le jugement ne porte ſur aucun principe, & qui pourtant, à la faveur de quelques idées ſuperficielles, parlent de tout avec une confiance qui étonne.

Ce ſont ces demi-connaiſſeurs en tout genre, qui forment la véritable eſpéce de pédans; eſpéce (il faut l'avouer) qui n'eſt pas moins commune dans le monde poli, que dans la pouſſiere de l'Ecole. Cependant ſi le ridicule en eſt inſoutenable, même dans un homme d'étude, combien ne l'eſt-il pas davantage dans les perſonnes que leur Etat diſpenſait

de toutes prétentions, & surtout dans celles de votre sexe dont tous les devoirs paraissent remplis, quand elles sçavent plaire.

On ne veut pas comprendre que l'ignorance n'exclut les graces que lorsqu'elle est travaillée; qu'il vaut infiniment mieux ne rien sçavoir, que de sçavoir mal, & de tous côtés il s'éleve des Tribunaux d'esprit que le désœuvrement, quelques flatteurs & quelques protégés soutiennent. Cette contagion menace encore de s'accroître depuis que, par une foule d'Abrégés, on a mis à peu près tout le monde à portée de prendre une superficie universelle des sciences. Tel homme qui pouvait être de quelque agrément dans la société, se croit de bonne

soi la vocation des Lettres après en avoir pris une légère teinture dans ces Almanachs. Nous en avons vû se précipiter indiscretement dans des querelles de littérature, & finir par être sifflés des deux partis.

Pour vous, MADAME, vous lisez avec ordre, & vous ajoutez par vos réflexions à ce que vous avez lû. Vous avez formé dans un siecle frivole le projet de perfectionner votre raison, projet qui ne peut réussir que lorsqu'il est conçû par un esprit solide. Vous avez senti de bonne heure qu'étendre ses idées, c'étoit se préparer des plaisirs ; mais la même modestie sous laquelle vous cachez l'ame la plus noble, vous sert encore à dérober à

tous les yeux votre goût pour les Arts, & l'appui que vous leur accordez. Ma reconnaissance en dirait davantage, si vous ne l'aviez accoutumée à ménager votre délicatesse.

Je me souviens que j'eus l'honneur de vous lire différens morceaux de cette Histoire que je viens enfin de publier. Elle était encore informe, & telle à peu près qu'il en parut quelques parties dans une Edition très-défectueuse que l'on en fit à Paris, il y a quelques années. Malgré l'indulgence avec laquelle tous les papiers publics avaient parlé de ces premiers essais, cette Edition m'avait absolument découragé. J'y voyais outre mes fautes ( & elles étaient en grand

nombre) tout ce qui peut caractériser la négligence la plus impardonnable dans l'exécution. C'est vous, MADAME, qui avez ranimé sur cet Ouvrage mon émulation presque éteinte, qui m'avez engagé à le finir, & surtout à le corriger.

Cette maniere d'écrire l'Histoire, & de la raisonner, pour ainsi dire, en joignant des réflexions aux faits, vous parut intéressante. Vous approuviez avec complaisance ces rapports que j'ai tâché de saisir entre des événemens éloignés & des traits plus modernes; le soin que j'avais pris de les rapprocher; la liberté que je m'étais donnée de parcourir tous les tems; & les principes de Politique, de Phi-

losophie, souvent même de Critique, que j'avais répandus dans cet Ouvrage. « J'ai lû tous ces « faits, me disiez-vous dans nos » différens Historiens, & j'aurais » désiré que l'on me mît du moins » sur la voie de ces réflexions, qui » me semblent donner une nou- » velle vie à l'Histoire. »

J'osai croire après vous, MADAME, que cette maniere était surtout indispensable dans l'Histoire Ancienne. Les faits en sont si connus qu'on ne peut guères les rajeunir que par les réflexions. Leur éloignement les fait rentrer, en quelque sorte, dans la classe des fables; & les fables ne sont utiles que par la morale qu'on peut en tirer.

Alors ce champ de l'Histoire

Ancienne, qui paraît épuisée, devient encore fertile, parce que tous les hommes ont une manière différente d'appercevoir avec les mêmes yeux, & que tel fait, par exemple, que je n'aurai présenté que sous une face, peut être envisagé sous autant de nouveaux rapports qu'il y aura de nouveaux Historiens. On dit quelquefois qu'il faut laisser faire les réflexions au Lecteur; mais quelque pénétration que l'on suppose à ceux qui lisent, il en est certainement qui ont plus ou moins besoin d'Instructions. L'étude particulière qu'un Auteur a faite des matières qu'il a travaillées, lui donne le droit de penser qu'il s'est mis du moins plus à portée de saisir

certaines vérités relatives à son objet, que le commun des Lecteurs, qui ne méditent point. D'ailleurs l'homme le plus habile consent à être conduit; c'est souvent le point où vous l'avez laissé dont il part pour faire de nouvelles découvertes. Il voit une chaîne entiere où vous aviez à peine apperçu quelques anneaux; mais il ne la voit que parce que vous l'avez préparé à la remarquer. Pour moi j'avoue, MADAME, que je suis du nombre de ces Lecteurs paresseux qui ne sont point fachés qu'on leur évite la peine de réfléchir; mais il ne m'appartient pas de proposer mon goût comme une Loi.

L'Histoire moderne, qui devient plus intéressante à mesure qu'elle

ſe rapproche de nos jours, peut ne contenir que des faits & réuſſir par la ſimple narration. Je ne ſçais cependant ſi la poſtérité nous pardonnera d'avoir eu ſi long-tems pour toute Hiſtoire* d'ennuyeuſes Annales compilées avec ſécheresſe ; écrites d'un ſtyle dur, inégal, & rampant, digérées ſans méthode & ſans choix, dénuées de toute eſpéce de vûes philoſophiques ; qui nous font, en un mot, une triſte & pénible étude de l'Hiſtoire de notre Nation. Il me ſemble que

* Je ne parle que d'un corps d'Hiſtoire qui nous manque. Nous avons le Chef-d'œuvre de M. de Thou, d'excellentes hiſtoires particulieres telles que le morceau de la Conjuration de Veniſe, les Révolutions de l'Abbé de Vertot, &c. Un génie qui s'eſt aſſujetti tous les genres, nous a donné l'hiſtoire de Charles XII. le Siécle de Louis XIV, &c. mais nous n'avons rien de plus complet, pour notre hiſtoire, que l'abrégé de M. le Préſident Hénaut, qui eſt, à la vérité, un modéle ; mais qui n'eſt qu'un abrégé.

tous les hommes auraient à peu près le même talent pour tranſcrire des événemens & des dates ; mais on ne fera jamais qu'une Gazette, ſi l'on ne donne de la vie à ces corps inanimés.

Si vous approuviez, MADAME, les réflexions que je me ſuis ſi ſouvent permiſes, vous me repreniez avec juſtice de ne les avoir pas toujours aſſez amenées. Vous aviez la bonté de ne m'oppoſer qu'à moi-même, (car j'aurais trop perdu à être comparé à tout autre,) & vous me faiſiez obſerver qu'il y avait une différence ſenſible entre la vie de Romulus, par exemple, & celle de Numa. Dans cette derniere les réflexions plus liées aux faits, plus fondues dans le ſujet, avaient un avantage que je ne pouvais me

dissimuler. Il est vrai que je m'étais égaré dans la vie de Romulus, à la suite d'un modele Italien * que je n'avais souvent fait que traduire, & j'osai penser d'après vous que je devais abandonner ce modéle, & ne puiser que dans les premieres sources. Il vous était resté quelques doutes, MADAME, sur le choix que j'avais fait de ces événemens reculés, & sur le degré de créance qu'ils peuvent mériter. Vos doutes vont me servir à développer peut-être quelques vérités utiles.

Encore des Romains! disait-on, lorsque les premiers essais de cette Histoire parurent, & quels faits l'Auteur a-t-il choisis? Ceux précisément qui n'ont pû soutenir le flambeau de la Critique, & qui

* Le Romulus de Virgile Malvezzi.

portent presque généralement un caractère de supposition.

J'avoue qu'on a beaucoup écrit sur les Romains ; mais si vous exceptez l'excellent ouvrage de M. de Montesquieu sur les Causes de leur grandeur & de leur décadence, & les Révolutions de l'Abbé de Vertot, il me semble que nous n'avons encore rien de complet dans notre langue sur l'Histoire Romaine. L'Abrégé de Laurent Echard est un très-bon Abrégé jusqu'à la continuation. Personne que je sache n'a été tenté de lire l'Histoire du P. Catrou. M. Rollin, dont le style est pur, élégant, harmonieux, lorsqu'il traduit de bons modèles, n'est plus le même lorsqu'il manque d'appui. Toujours clair, souvent lâche, & diffus,

l'oreille est flattée du nombre de ses phrases ; mais j'ai cent fois éprouvé de resserrer en quelques lignes ce qu'il dit en plusieurs pages. Il employe communément une traduction de Denys d'Halicarnasse, dont je me suis quelquefois servi en écrivant cette Histoire ; cette Traduction est très-faiblement écrite, & ne forme cependant aucune bigarrure dans le style de M. Rollin : il faut donc avouer que cet Historien n'a point une manière qui lui soit propre, & qu'il est, parmi les Ecrivains, à peu près comme ces personnes sans Physionomie que l'on trouve dans le monde. M. Rollin, d'ailleurs, paraît trop souvent n'avoir écrit que pour des enfans. S'il raconte la mort de Lucrece, il cite un long passage de saint Augustin pour

pour prouver que Lucréce aurait mal fait de se tuer si elle eût été Chrétienne. Si dans son Histoire ancienne il parle de la mort de Socrate, après avoir remarqué que l'exécuteur s'attendrit en lui donnant la ciguë, il ajoute par réflexion que c'est une excellente leçon pour les gens de cette espece, de paraître compâtir aux maux que la Justice humaine leur prescrit de faire à leurs semblables. Cent traits puériles de ce genre ne doivent rien ôter à la considération que méritait d'ailleurs Mr. Rollin par sa piété & par l'étendue de ses lumières, mais peuvent dispenser de relire son Histoire quand on est sorti de l'enfance.

Ne nous vantons donc point d'une richesse que nous n'avons

pas, & croyons que les Romains ne sont usés qu'au Théâtre. Permettons aux Historiens d'écrire, tant qu'il restera quelque espérance de pouvoir présenter les objets sous de nouvelles formes. Chaque Peintre a une maniere qui le caractérise : on se plait à les comparer dans les mêmes tableaux. Il en est de même de chaque Ecrivain. Les différentes productions des hommes sont un luxe dans la littérature. On est libre de s'assortir où l'on veut.

J'ai choisi à la vérité l'enfance de l'Empire Romain, précisément parce qu'il m'a semblé que cette partie de l'Histoire avait été la plus négligée. J'ai cherché à étudier dans ces faibles commencemens l'origine de la grandeur Ro-

maine. J'ai cru la découvrir dans le caractère des premiers Rois de Rome, dans leurs Loix, dans la Religion, dans les préjugés qui prirent faveur chez ce peuple naissant. Ce sont les plus petits ressorts qui font la destinée des hommes & des Empires. Un germe imperceptible a produit cet arbre dont l'ombre couvre la terre, le prodige de l'effet rend la cause intéressante.

Mais tout est-il bien certain dans ces commencemens de Rome? Existait-il des monumens antérieurs à l'embrasement de cette ville par les Gaulois, & la flamme les avait-elle épargnés? Les Historiens ont-ils pû s'apparyer de quelques garants dans les faits qu'ils racontent? Fabius Pictor n'é-

crivit, dit-on, que longtems après cette époque. Les Gellius, les Cicinnius, les Cincius, les Catons, les Varrons, &c. n'ont fait peut-être que copier sans trop d'examen, ainsi que cela se pratique, les rêves ou les mensonges de cet Ecrivain.

Ce fut-là, MADAME, le sujet d'une célébre dispute qui s'éleva à l'Académie des Inscriptions en 1722.

Un homme de beaucoup d'esprit, nommé M. de Pouilly, attaqua vivement dans une Dissertation spécieuse la certitude historique des quatre premiers siécles de Rome. Il se fondait sur la quantité de prodiges mêlés à l'Histoire de ces premiers siécles, sur les variations de quelques Auteurs

qui ont attribué la fondation de Rome à différentes personnes, & sur quelques passages de Tite-Live qui sembleraient prouver qu'il échapa peu de monumens aux ravages des Gaulois.

Mr. l'Abbé Sallier défendit avec beaucoup d'éloquence l'authenticité de ces événemens reculés. Il démontra qu'il était resté plusieurs monumens; & Tite-Live lui-même, en disant que la plûpart avaient peri, indique bien qu'il en était échapé. En effet, MADAME; les Annales des Pontifes, les Livres des Augures, les Hymnes des Saliens, les Tables de dénombrement, les Livres de Toile, les Inscriptions, les Statues, les Colonnes &c. sont autant d'autorités qui renversent de

fond en comble le paradoxe de Mr. de Pouilly. Cicéron, & tous les Historiens anciens, s'accordent pour attester l'existence de ces monumens, & de quantité d'autres ausquels on pouvait avoir recours de leur tems. La simple raison ne nous permet pas de croire que nous soyons mieux instruits de l'Histoire des premiers Romains que ces Romains eux-mêmes, ni de former, après deux mille ans, le moindre doute contre leur témoignage.

On lisait du tems de Denys d'Halicarnasse le traité de Tarquin le Superbe avec les Gabiens, conservé dans le Temple de Jupiter Fidius.

On trouve dans Polybe le premier traité de Rome avec Carthage, passé sous le Consulat de Brutus.

Pline rapporte une des Loix que Porsenna vainqueur imposa aux Romains.

Il existait donc des monumens antérieurs à l'irruption des Gaulois ; mais ces monumens mêmes, dit-on, accusent de quelques erreurs les Historiens les plus accrédités. Hé ! quelle Histoire moderne, malgré tant de secours que nous semblons avoir aujourd'hui contre le mensonge, est à l'abri de quelques contradictions ?

Salluste, disait-on encore, attribue la fondation de Rome à Enée : donc rien n'est plus incertain que ce qu'on raconte de Romulus. Mais il suffit que tous les autres Historiens le contredisent. De tous les tems on a vû de ces génies singuliers qui se plaisent dans les

paradoxes, & nous avons eu un Pere Hardouin qui, avec beaucoup d'esprit, attribuait l'Enéide de Virgile & les Odes d'Horace à des Moines du XIII^e. siécle. De vaines ſubtilités feront-elles rejetter une Tradition uniforme & conſtante? Peut-on croire qu'un Peuple entier ſe trompe ſur ſon Fondateur, ſur l'Inſtituteur de ſa Religion? Dans quel monſtrueux Pyrrhoniſme une pareille idée ne nous précipiterait-elle pas? Serait-il moins étrange de conteſter Romulus aux Romains, que Mahomet aux Muſulmans, Confucius aux Chinois, &c?

Mais du moins les prodiges ſi fréquens dans ces commencemens de l'Hiſtoire pourraient être un motif de douter? Oui, s'il était

un Peuple qui n'eût pas eu ses prodiges. Que dirait-on d'un Critique qui s'aviserait de croire que tout ce que l'on a écrit du régne actuel est supposé, parce que, dans les premieres années de ce régne, de fort honnêtes gens prétendaient avoir des convulsions, en faisant leur priere sur le tombeau d'un Diacre ? Un homme sensé rejetterait toutes ces Archives de la démence & du fanatisme, mais n'en conclurait rien contre les événemens dignes de la majesté de l'Histoire, & constatés par des témoignages qui ne laissent aucun doute.

M. de Voltaire, qui de tous les hommes est peut-être celui qui a le mieux raisonné sur l'Histoire, & qui a justifié tout ce qu'il

avait dit par sa maniére de l'écrire, me semble cependant s'être trompé dans l'exclusion qu'il voudrait y donner à certains faits merveilleux. Il faut, je crois, les rapporter par trois raisons. L'une, c'est qu'il est toujours important de connaître à quel point la faiblesse humaine a toujours été la dupe de l'absurdité; l'autre, c'est que ces prodiges que la raison désavoue, sont pourtant liés à la constitution des Empires. Par exemple, il était réellement faux que les Augures fussent de vrais Prophetes, & qu'ils vissent clairement l'avenir à l'inspection des poulets sacrés. Ce fut cependant sur l'opinion générale qui s'était répandue de leur science, qu'on les appella d'Etrurie à Rome. Voilà donc une des

branches du système de Religion des Romains fondée sur une crédulité, ridicule si l'on veut, mais universelle, & l'on sçait combien e système de Religion est lié chez tous les Peuples avec celui de la Politique. Enfin une derniere raison de rapporter ces faits singuliers, c'est que dans l'ordre moral, ou dans le physique, le merveilleux n'est pas toujours faux. Il n'est peut-être pas d'époque plus connue dans notre Histoire que cette bizarre machine dont on se servit pour relever le courage de Charles VII. & des Français, lorsque les Anglais assiégeaient Orléans. Dépouillons cette aventure de tout ce qu'on y supposait de surnaturel, il reste toujours un grand merveilleux, qui est le

fait même. Joignez à ce trait, MADAME, les convulsions dont je vous parlais tout à l'heure. Assurément je n'y vois que du fanatisme ; mais un miracle bien plus singulier que ceux qu'on avait eu l'intention d'opérer, c'est que chez un Peuple poli, & dans un siécle éclairé, il y ait eu des convulsions, & qu'à la faveur de ces prestiges ridicules, des charlatans ayent eu l'art de faire des prosélytes.

Je crois avoir prouvé qu'on pouvait encore écrire sur les Romains, & que l'époque que j'ai choisie dans leur Histoire n'est pas moins appuyée qu'une autre sur un nombre suffisant d'autorités. Ces commencemens sont à la vérité mêlés de prodiges,

mais chez toutes les Nations c'eſt le tems des prodiges que leur origine. Vous ne croirez point, MADAME, que Romulus fut allaité par une Louve, ni qu'un Figuier ſe fût conſervé pendant huit ſiécles pour ſervir de preuve à cette merveille. Vous pourrez ne pas ajoûter foi au combat de ces ſix Jumeaux nés le même jour de deux ſœurs ; quoique j'avoue que je ne l'ai contredit que ſur l'autorité d'un livre qui ne mérite guéres plus de créance que cette Hiſtoire. Ce ſont les Paralléles des faits grecs & romains, ouvrage qui a été attribué à Plutarque, mais qui n'en parait pas digne. On révoque en doute la plûpart de ces Paralléles, quoique l'Auteur ait cité ſes garants. On ne veut pas

même que ces garants aient exiſté. Il me ſemble, à la vérité, tout ſimple qu'un homme écrive beaucoup de menſonges; mais non pas qu'il cite des Auteurs qui n'éxiſtent point, & qu'au riſque du plus profond mépris, il imagine mille fauſſes hiſtoires pour les oppoſer à des faits véritables. Quoi qu'il en ſoit, il s'eſt appuyé du témoignage des Arcadiques de Démarate pour raconter ce Combat des Tégéens & des Phénéens, qui m'avait paru l'original de celui des Horaces & des Curiaces.

L'alliage de quelques faits peu vraiſemblables ne vous fera point rejetter ceux qui ne choquent ni la nature ni la raiſon; ſi tous ces faits étaient ſuppoſés, ceux qu'il faudrait en regarder comme les inven-

teurs, auraient eu bien du génie pour arranger une suite d'événemens, de loix, de principes politiques, qui s'enchaînent si parfaitement avec Les faits postérieurs. En effet dans ces premiers principes on trouve quelque fois (& j'ai tâché de le prouver) le germe sensible de l'agrandissement des Romains. Il me semble que cette réflexion ajoute quelque force aux raisons dont Mr. l'Abbé Sallier s'est servi pour défendre la certitude historique de ces siécles reculés.

Vous vous contenterez de douter des faits qui vous paraîtront bizarres, de nier ceux dont le merveilleux est absurde, & c'est une régle dont vous aurez besoin pour toutes les Histoires du mon-

de. Vous ne croirez pas, par exemple, ſur le témoignage d'un Auteur des Annales de Baviére, que cinquante Payſans furent changés en Statues de ſel après un tremblement de terre. Vous ne reſpecterez ce prodige que dans la Bible.

Croyez ſi vous voulez qu'on montre à Smyrne le bâton de ſaint Polycarpe qui devint un Ceriſier; mais ne croyez pas que l'Olivier qu'on voyait à Trézéne avait été la maſſue d'Hercule.

N'ajoutez point de foi aux Irlandais, qui vous diront que l'on conſerve dans leur pays le tombeau d'une petite fille de Noé qui vint aborder en Irlande après le Déluge. Toutes ces Traditions populaires ſont autant de menſonges ridicules.

Quand des Voyageurs vous racconteront qu'il y a de belles contrées dont tous les habitans font honnêtes gens, où tous les hommes font égaux & vivent en freres selon les principes de la Loi naturelle, rejettez toutes ces fables, & croyez que les hommes ont partout les mêmes passions & les mêmes vices, que l'égalité des conditions est une chimère; que si l'on n'entend rien autre chose par cette égalité, sinon que les hommes naissent tous de la même maniére, on ne vous dit qu'une vérité puerile & grossiére; que si on prétend que l'intention de la Nature était que l'égalité subsistât parmi les hommes, démontrez la fausseté de ce paradoxe par les différences de subordination que la nature elle-

même a mises dans nos organisations. Dès qu'il y a de la faiblesse & de la force, de la finesse & de la stupidité; croyez que la chimère de l'égalité tombe. Il est vrai que dans les combinaisons de la société, il est des hommes qui peuvent être déplacés.

Il est bien singulier, MADAME, (& cette considération vient naturellement à la suite de tant d'erreurs) qu'en parcourant les deux extrémités de notre Globe, on trouve par tout des êtres pensans, faits à-peu-près comme nous; qui tous ont des Loix très-sages pour leur conservation; des principes de commerce fondés sur le bon sens; à qui les plus habiles Marchands d'Europe n'en imposeraient pas sur leurs intérêts; & que

parmi ces mêmes hommes les Traditions les plus abſurdes, les rits les plus extravagans, ſe ſoient établis, de manière qu'une partie de la terre n'offre guéres aux voyageurs que le tableau de la raiſon humaine écraſée ſous le joug de la ſuperſtition. Sans les lumiéres de la révélation, il faut avouer qu'à la vûe de ces abymes de contrariétés incompréhenſibles, on ſerait aſſez tenté de revenir au ſyſtême des anciens Guébres, & d'admettre deux ames dans les hommes, comme deux principes dans la Nature.

Voilà, MADAME, un long Diſcours où je me ſuis quelquefois écarté de mon objet. Je ne pouvais guéres écrire ſur l'Hiſtoire, qui eſt ſi ſouvent le tableau

des sottises humaines, sans m'égarer dans ces détails. Parmi ces compilations de faits échappés à la nuit des tems, il n'en est point de complettement vraies, ni de complettement fausses. Il est des vérités fondamentales dans l'Histoire sur lesquelles tous les partis s'accordent, comme il est dans les Religions des points fondamentaux où toutes les sectes se réunissent. Votre raison vous apprendra à séparer ces vérités du merveilleux qui les offusque. C'est un flambeau auquel on peut se fier, quand on a, comme vous, MADAME, l'esprit juste & le goût épuré.



# HISTOIRE
## *DES*
## PREMIERS SIÉCLES
## *DE ROME,*
### Depuis sa fondation jusqu'à la République.

## *ROMULUS.*

QUE ce Prince descendît d'Enée, ou que son origine soit inconnue; qu'il ait été de Race Royale, ou que simple Chef de brigands, son courage l'ait élevé à l'Empire, le

Pyrrhonisme s'arrête à la fondation de Rome, qu'il n'est guéres possible de lui contester raisonnablement. On se conforme aux Traditions reçues jusqu'à cette époque de sa vie. On ne se refusera pas même aux Réflexions que pourront présenter les faits. En les supposant inventés, on croit qu'ils n'auraient pu l'être que sur le modèle de quelques événemens plus reculés, que leur profonde antiquité nous dérobe. Les hommes sont plus imitateurs encore qu'inventeurs. Mais quand on regarderait ces faits comme absolument fabuleux, on sçait que les Fables mêmes ont leur moralité, & sans vouloir dégrader l'Histoire, peut-être serait-il facile de prouver que souvent elles l'emportent sur elle

par l'agrément, & ce qui eſt bien plus important, par l'utilité.

La poſtérité d'Enée occupait le Thrône d'Albe depuis quatre cents ans. Procas, un des deſcendans de ce Prince, eut deux fils, Amulius, & Numitor. Celui-ci était l'aîné, il joignait à un caractère paiſible cette modération ſi néceſſaire au bonheur d'un particulier; mais qui dans un Souverain n'eſt pas toujours une vertu. L'autre était, au contraire, violent, ambitieux; ne connaiſſant de principes que ceux de la tyrannie, parce qu'ils s'accordaient avec ſes paſſions.

Procas, après vingt-trois ans de régne, diſpoſa de ſa Couronne en faveur de Numitor; mais Amulius ne reſpecta ni les droits de la naiſſance, ni les dernieres volontés de

ſon pere. La faibleſſe de Numitor, & la facilité qu'il eut de s'accoûtumer à une vie privée, ſemblent prouver qu'il n'était pas digne du Thrône; du moins faut-il convenir que ſon frere avait ſur lui la ſupériorité de l'eſprit & du courage.

Amulius épuiſá toutes les reſſources de la tyrannie pour rendre ſa poſſeſſion paiſible. Non content d'avoir fait périr Egeſtus, fils unique de Numitor, il étendit ſa barbarie juſques ſur une fille. Le ſexe de Rhéa-Silvia ſa niéce ne la mit point à l'abri de ſes perſécutions. Les enfans qui pouvaient naître d'elle, inſtruits par l'exemple même d'Amulius, auraient pû lui ravir, un jour, ce même rang qu'il avait uſurpé.

Il

Il crut n'avoir pas besoin de répandre le sang de cette jeune Victime; il se contenta de la reléguer chez les Vestales; leur virginité qu'elles étaient obligées de consacrer aux Dieux, le rassurait contre les craintes d'une postérité dangéreuse. La faiblesse de Rhéa-Silvia lui tint lieu d'innocence; Amulius s'aveugla sur l'instrument que le Ciel destinait à sa ruine.

Quelque habile que fût ce Prince, il commit une double imprudence en laissant la vie au pere & à la fille; mais la politique des Tyrans est sujette à se démentir. S'il crut devoir garder quelque ombre de justice & de modération, il oublia qu'il était usurpateur.

La fille de Numitor ne respecta

pas long-tems des vœux qu'elle n'avait prononcés que par crainte. Elle eut deux fils dont elle attribua la naissance au Dieu Mars, soit pour se rendre excusable par la prétendue dignité de leur pere, soit pour consacrer, en quelque façon, sa faiblesse. Le courage de Romulus (l'un de ces jumeaux) nourrit cette opinion dans l'esprit des Peuples, qui la fortifierent ensuite pour annoblir leur origine ; & les nations que ce Prince assujettit feignirent de le croire pour diminuer la honte de leur défaite. Il était naturel de céder au fils de Mars, & glorieux d'avoir osé lui disputer la victoire.

Quelques Auteurs pensent que le Dieu Mars n'était qu'un jeune

amant à qui la Vestale avait donné un rendez-vous dans le bois sacré. D'autres assurent qu'Amulius lui-même, sous les habits que la superstition attribuait au Dieu de la guerre, avait fait violence à sa niéce, moins par un sentiment de passion, que pour avoir un prétexte de la faire périr. On sçait quelle était la rigueur des loix contre une Vestale convaincue de faiblesse. Il la surprit, dit-on, lorsque pour quelque cérémonie de son ministère, elle allait puiser de l'eau dans une source voisine du Temple. Le sacrilége & l'inceste n'ont rien d'incroyable dans Amulius : la crainte des Dieux n'arrête guéres un Tyran, tant qu'il peut braver la main des hommes.

Lorſque l'Uſurpateur n'eut plus à douter du ſuccès de ſa perfidie, des femmes vendues à ſa cruauté obſerverent la Princeſſe par ſes ordres juſqu'au moment de la naiſſance des deux Jumeaux. Alors Amulius leva le maſque, & dans une aſſemblée du Peuple, il prêta les couleurs les plus noires à l'intrigue prétendue de la Veſtale. Il oſa même répandre des ſoupçons qui rejettaient l'inceſte ſur Numitor, ou du moins, qui le rendaient ſuſpect d'avoir favoriſé un commerce qui devait lui donner des petits-fils. Il ſe ſervit habilement des préjugés de Religion, & de l'autorité des Loix, pour mettre le peuple dans la néceſſité d'uſer de rigueur, en conſervant les apparences de la juſtice. C'eſt ainſi que

de tout tems la ſuperſtition a ſervi de voile aux crimes de la politique.

Amulius réuſſit à inſpirer au Peuple un zéle religieux que lui même n'avait pas. La profanation du culte de Veſta, parut à des ſujets crédules digne du plus rigoureux ſupplice. La malheureuſe Rhéa-Silvia fut condamnée à la mort, & les fruits de ſa faibleſſe à être jettés dans le Tibre. On croit que ſon Accuſateur, attendri par les pleurs d'Antho ſa fille unique, changea l'Arrêt de mort porté contre la Veſtale, en une priſon perpétuelle. Le ſentiment de quelques Hiſtoriens qui prétendent qu'elle fut enterrée vive, n'eſt fondé que ſur l'uſage qui s'introduiſit depuis, de faire périr ainſi les Veſtales in-

fidelles à leurs vœux ; mais il paraît certain que cette barbare coûtume ne commença que sous le régne du premier Tarquin, quoique d'autres en attribuent l'institution à Numa.

Les enfans exposés sur le Tibre, échapperent à la mort par une espéce de prodige. Le fleuve était débordé ; leur berceau flotta longtems au gré de l'onde & des vents, lorsqu'enfin entraîné, par la rapidité du courant, jusqu'au pied du mont Palatin, les eaux s'étant insensiblement écoulées, le laisserent à sec sur le rivage.

Une louve accourût, dit-on, aux cris de ces enfans, & les allaita. On a voulu désigner par-là une femme déréglée à qui ses débauches avaient fait donner le nom

*de Lupa*. Le hazard conduisit aussi dans ce désert Faustulus, Intendant des Troupeaux du Roi. Ce Berger qui n'ignorait pas l'origine de ces enfans, eût la prudence de dissimuler sa découverte, & n'en fit part qu'au seul Numitor. Ce malheureux Prince avait toujours appuyé le stratagême de sa fille, en feignant de reconnaître le Dieu Mars pour le pere des deux Jumeaux ; on eût dit qu'il prévoyait de quel avantage ils lui seraient un jour.

Faustulus les porta dans sa cabane, & les remit à sa femme Acca-Laurentia, qui se chargea du soin de les nourrir. Les prodiges de leur naissance intéressaient pour eux, & semblaient annoncer dans ces enfans quelque chose de sur-

naturel. Le Berger se regarda comme un instrument des Décrets du Ciel qui veillait à leur conservation. Il les fit instruire dans les lettres à Gabies, ville du Latium. Par les exercices du corps il les endurcit à la fatigue; enfin il leur tint lieu de pere, & les mit en état de remplir la brillante carrière que leur préparait la fortune.

Romulus & Rémus (c'était le nom de ces Princes) portaient dès leur jeunesse une empreinte d'héroïsme & de grandeur. La force avait devancé leur âge. Non contens de faire servir de Trophée à leur courage, les dépouilles des animaux dont ils purgeaient les forêts, suivis d'un grand nombre de Chasseurs attirés par leur renommée, ils délivrerent la campagne

d'une multitude de brigands qui la désolaient. La reconnaissance, & ce sentiment de confiance qu'inspire la valeur, engagerent les Bergers des contrées voisines à les choisir pour leurs Chefs.

La fête des Lupercales * parut aux brigands domptés par ces Princes une occasion favorable de se venger. En effet tandis que les deux freres remplissaient les fonctions de cette bizarre cérémonie, ces brigands enleverent Rémus, le traînerent devant l'Usurpateur, & l'accuserent d'avoir ravagé ses terres. Amulius maître d'une victime dont il ne connaissait pas l'importance, la retint dans les

* Superstition en l'honneur du Dieu Pan, introduite en Italie par Evandre.

fers, sans prévoir combien elle allait lui devenir funeste.

Romulus supportait impatiemment l'affront fait à son frere. Le Berger Faustulus en rapprochant les tems & les circonstances, savait à-peu-près l'âge des deux Princes. Jusqu'alors, il n'avait pas voulu mêler à la douceur de leurs premiers succès, l'amertume du secret de leur naissance. C'était une gloire suprême pour les enfans d'un simple Berger, de s'être élevés par leur courage, à la qualité de Chef des autres Pasteurs ; mais cette gloire devenait le comble de l'infortune pour les petits-fils de Numitor. Faustulus attendait pour révéler cet important Mystère qu'il y fût déterminé par quelque occasion favorable, ou que les for-

ces des deux freres répondissent à leur ambition. Le ressentiment de Romulus lui parut une heureuse conjoncture, & hâta la confidence qu'il lui devait. « Vous n'êtes » point mon fils, lui dit-il, & si » l'on en croit l'opinion publique, « vous êtes d'un Sang plus augus- « te encore que celui de nos Rois. » L'infortunée Rhéa-Silvia, dont » je vous ai souvent raconté les » malheurs, expie dans une af- » freuse prison, celui de vous » avoir donné le jour; & Numi- » tor votre ayeul gémit dans l'es- » clavage sous la tyrannie du bar- » bare Amulius.

Ces connaissances trouverent dans le cœur de Romulus des sentimens dignes de son origine. La vengeance, l'honneur, la nature,

lui faisaient un devoir de la mort d'Amulius ; il voulut cependant, avant que de porter les premiers coups à la tyrannie, avoir une conférence secrette avec son ayeul, & reconnaître, pour ainsi dire, la place où il devait frapper. Il se rendit avec précaution au Palais de l'Usurpateur, & se fit connaître à Numitor. Il en reçut toutes les marques de tendresse qui pouvaient encore lui confirmer sa naissance. Faustulus inquiet du sort de son éleve, s'empresse de marcher sur ses pas ; il arrive aux portes de la Ville, chargé du même berceau dans lequel on avait exposé les deux freres. Il était facile à reconnaître, par une inscription, qu'on y lisait encore. L'embarras inquiet que l'on remarqua

ſur le viſage du Berger, le fit arrêter par des Gardes qui le conduiſirent devant Amulius. Fauſtulus ne put diſſimuler que les deux Princes vivaient; mais pour gagner du tems, il eut la prudence d'ajouter qu'ils paiſſaient des troupeaux dans un déſert écarté qu'il indiqua.

Lorſque, par ordre d'Amulius, on faiſait des recherches dans tous les lieux voiſins, Romulus, qui ſentait l'importance des momens, perſuadé que ſes forces ne lui permettaient pas une guerre ouverte, eut recours à la ruſe. Suivi d'une troupe d'habitans de la campagne dévoués à leur Chef, armés à la hâte, diviſés par centuries, à qui des bottes de foin ſuſpendues à de longues perches,

ſervaient d'Enſeignes, il inveſtit les avenues du Palais, force la garde, délivre ſon frere, ſurprend Amulius, & l'immole ſur ce même Thrône qu'il avait acquis & conſervé par le crime.

Tel fut le ſort de l'uſurpateur après quarante-trois ans de régne. Numitor aſſembla le Peuple, qui lui rapella les crimes de ſon frere, & fit enſuite approcher ſes petits fils; expoſa les prodiges de leur naiſſance, de leur conſervation, & la maniere dont le Ciel les avait fait reconnaître. Leur Jeuneſſe, leur courage, leur phyſionomie, tout dépoſait pour eux. Le Peuple briſa la priſon de Rhéa-Silvia, & remit à Numitor la Couronne de ſes peres.

Ce Prince étant remonté ſur le

Thrône, Romulus & Rémus allerent chercher dans les contrées voisines de nouvelles occasions de signaler leur courage. Ils résolurent de former une Colonie, & de bâtir une ville dans la même place où ils avaient été autrefois exposés ; sans doute en mémoire de l'événement, ou par reconnaissance pour les Dieux qui les avaient sauvés.

Numitor entra facilement dans leurs vûes. Il leur fournit des instrumens pour remuer la terre, des esclaves, & des bêtes de charge, & permit à ceux de ses Sujets qui voudraient les accompagner, de se joindre à la nouvelle Colonie. Les habitans des petites villes de Pallantium, & de Saturnia, & un grand nombre de familles Troyen-

nes, s'attacherent à la fortune des deux freres. Lorſqu'on ſe diſpoſait à élever les murs de la Ville, les ouvriers, pour avancer leurs travaux, ſe partagerent en deux claſſes; Romulus avait l'inſpection ſur l'une, Rémus ſur l'autre. Cette diviſion qui n'avait d'abord pour objet que d'exciter l'émulation entre les deux partis, produiſit des effets funeſtes. La jalouſie en prit la place; elle paſſa du Peuple aux deux Princes, & ſe manifeſta, ſurtout, lorſqu'il fut queſtion du nom qu'on devait donner à la ville, & de la forme du gouvernement qu'il y fallait établir. Aucun de ces deux Princes jumeaux ne pouvant s'arroger le droit d'aîneſſe, ils convinrent que le vol des oiſeaux déciderait leur différend. Les Etruſ-

ques avaient porté en Italie cette espéce de divination. Romulus se plaça sur le mont Palatin, & Rémus sur l'Aventin. Rémus apperçut le premier six Vautours; mais Romulus prétendit en avoir vu douze. Il se forme deux partis; chacun se range du côté de son Chef. La querelle s'échauffe, on en vient aux mains; le malheureux Faustulus périt dans la mêlée, lorsqu'il ne pensait qu'à se rendre médiateur. Quelques Historiens prétendent que Rémus perdit aussi la vie dans ce combat; mais l'opinion la plus commune est que Romulus lui-même trempa ses mains dans le sang de ce Prince, qui, par dérision, avait sauté par-dessus les remparts que ce frere cruel venait d'élever. Selon d'autres Auteurs,

ce fut un soldat nommé Fabius, qui choqué de cette insulte, frappa Rémus à la tête, & par cette action hardie, délivra Romulus d'un Rival importun.

Ce dernier, resté seul maître de la Colonie, ne voulut devoir son autorité qu'à un suffrage libre. Il fut élu Roi d'un consentement unanime; donna son nom à la nouvelle Ville, & ordonna des jeux en l'honneur d'Hercule, pour célébrer son avénement au Thrône.

Le circuit de Rome s'augmentait; mais elle manquait d'habitans. Pour en attirer, Romulus y donna retraite à tous ceux qui chargés de quelques crimes, avaient à craindre la rigueur des Loix; il en fit un lieu de fran-

chiſe, qui par leur courage, devint pour eux un aſyle ſacré. Cette foule de brigands, d'eſclaves fugitifs, de débiteurs inſolvables, ne fut pas d'abord admiſe dans l'enceinte de la Ville. Romulus leur aſſigna pour demeure le mont Saturnius, où fut depuis bâti le Capitole. Pour conſacrer en quelque façon ſa politique, il y fit élever un Temple en l'honneur d'une Divinité inconnue jusqu'alors, qu'il lui plut de nommer le Dieu de l'*Aſyle* *: par cette apparence de Religion, & ſous la protection de ce Dieu, ces transfuges jouirent en paix de l'impunité. Lorſque le mont Saturnius fut enſuite renfer-

* Θεὸν Ἀσυλαῖον.

mé dans Rome, ces vagabonds déja policés par les Loix, devinrent Citoyens.

Les Romains manquaient de femmes, & ce peuple naissant allait s'éteindre faute de postérité. Leurs voisins jaloux auguraient déjà la chute de leur Ville qui commençait à leur faire ombrage. Romulus ne se dissimula point le danger de sa Colonie. Il sentit d'ailleurs combien les femmes, par la douceur de leur commerce, pouvaient polir un Peuple féroce & grossier : ce Prince envoya des Ambassadeurs à différentes Nations voisines, pour les inviter à s'allier avec ses Sujets par le mariage de leurs filles. En cas de réfus, le dessein était pris de les y réduire par ruse, ou par violence.

L'extrême néceſſité, la premiere des Loix, juſtifiait Romulus.

Ces Nations indignées de la retraite que les Romains avaient donnée à des Citoyens bannis, ne répondirent à leurs Députés que par des inſultes.

» Que n'avez-vous * admis dans » votre aſyle ( leur diſait-on ) des » femmes perdues auſſi bien que » des proſcrits & des transfuges ? » L'union de part & d'autre ne » pouvait être mieux aſſortie, & » jamais l'inégalité des conditions » n'eût ſervi parmi vous de prétex-» te au divorce. »

Les Romains ne purent ſupporter ſans indignation la honte d'un pareil refus. Romulus eut beſoin

---

* Tit. Liv.

de toute sa prudence pour contenir la fougue de la Jeunesse, qui ne respirant que guerre & que vengeance, voulait, au prix de son sang, humilier ces orgueilleux voisins. Par le conseil de Numitor, il prit le parti de dissimuler son ressentiment & de recourir à la feinte. Il fit donc annoncer des jeux publics en l'honneur de Neptune, ou de Consus, * Divinité qui présidait aux résolutions secrettes, & qui, selon quelques Auteurs, dut son nom & son origine à Romulus. Il fit dresser avec pompe l'appareil de ces jeux. La mémoire de cet évenement les perpétua dans Rome.* *

* Quelques Auteurs prétendent que Neptune & Consus n'étaient qu'une même Divinité.

* * Les jeux appellés *Consualia* qui se renouvellaient tous les ans.

Les Sabins accourent en foule à ce spectacle ; la curiosité dépeuple leurs villes. Dans la chaleur des jeux, au moment où les Spectateurs étaient le plus attentifs, les Romains qui, par ordre de Romulus, avaient tenu jusqu'alors leurs armes cachées, s'élancent, au signal convenu, sur les Sabins, enlevent leurs filles à la faveur du tumulte ; mais sans verser de sang, ainsi que ce Prince l'avait prescrit.

Ces Etrangers désarmés, saisis de crainte, prennent la fuite en désordre, réclament l'hospitalité violée, attestent les Dieux à qui les jeux étaient consacrés, & jurent à Rome une guerre éternelle.

L'indignation des Sabines ne parut pas d'abord moins violente.

Romulus se fit une excuse de la nécessité. Les Romains par leurs caresses, & surtout par de l'amour, parvinrent enfin à les appaiser. Pour conserver à Rome la mémoire de cet évenement, on conduisait, comme par force, les nouvelles mariées dans la maison de leurs Epoux *. Au sentiment de quelques Auteurs, le nombre des Sabines enlevées montait à 683 ; d'autres le réduisent à 527 ; d'autres enfin à 30 seulement. Je ne rapporte des variations d'une si légère importance, que pour fonder ce que peut-être j'aurai occasion d'établir dans la suite, sur des faits plus essentiels ; l'in-

* C'est à cet usage qu'un Poëte Latin fait allusion dans ce vers ;

*Qui rapis teneram ad virum virginem.*

certitude

certitude de ces évenemens reculés.

Cependant les Sabins pénétrés de l'outrage qu'ils avaient reçu, portaient l'allarme chez tous leurs voisins. Ils crurent devoir d'abord tenter la voie des négociations. Ils envoyerent à Rome redemander leurs filles, & les Députés, sous cette condition, proposaient aux Romains une alliance qui, dans la suite, pourrait être cimentée entre les deux Peuples, par des mariages volontaires. Romulus fut inflexible. Il voulut que les Sabins confirmassent les mariages déja contractés ; il en fit la première, ou plutôt la seule condition du Traité. Les Sabins irrités de ces refus, quoiqu'ils n'eussent proposé l'alliance que pour

éblouir les Romains, exagérerent leur perfidie, & preſſerent Tatius leur Roi d'en tirer vengeance.

Ce Prince modéra l'ardeur du Peuple en lui repréſentant les dangers d'une entrepriſe mal combinée, la néceſſité de conſulter leurs Alliés, & de ſe préparer à la guerre de façon à n'en pas redouter les hazards.

Les Céciniens, les Antemnates, les habitans de Cruſtumerium, voiſins & alliés de Tatius, trop aigris pour imiter ſa modération, commencerent des hoſtilités contre les Romains par une violente irruption ſur leurs terres. Si ces Nations euſſent agi de concert avec les Sabins, & que leurs forces ſe fuſſent réunies, ſans doute c'était fait de Rome : cette diviſion la ſauva.

Romulus vole au devant des Céciniens, les bat, les poursuit, tue leur Chef, & raméne son armée victorieuse. Cette victoire lui fut apparemment disputée, & lui parut assez importante, puisqu'il la jugea digne d'un monument. Il fit bâtir un Temple à Jupiter, sous le nom de *Férétrius*, & lui consacra les dépouilles des vaincus. Pendant qu'il préparait cette solemnité, & que les Romains étaient occupés à ce nouvel édifice, l'armée des Antemnates fit une incursion sur le territoire de Rome. Ce Prince commanda contre eux un simple détachement ; les repoussa jusques dans leur ville, & s'en empara. Hersilie que l'on croit femme de Romulus, lui persuada de faire grace aux habitans, & de

les admettre au nombre des Citoyens Romains. Cette Loi que Romulus se prescrivit toujours depuis, & qui lui donna bientôt un Peuple nombreux, condamne la politique de tant de Rois, qui sans faire attention que leur véritable force consiste dans le nombre de leurs sujets, ont chassé de leurs Etats d'anciens habitans, sous des prétextes frivoles; tandis que la saine politique eût exigé qu'ils en fissent venir d'ailleurs s'ils en avaient eû le pouvoir. Les Romains en s'assujettissant ainsi la plûpart des Latins, ne firent qu'un grand corps de plusieurs membres séparés. Un même climat, une même langue, des moeurs presque semblables, mettaient Rome à couvert des séditions qu'elle eût pû

craindre de ces nouveaux Citoyens. Romulus pour les attacher encore davantage au bien public, leur accorda sans distinction, tous les Priviléges dont jouissaient les premiers habitans. Il les appella même au rang de Sénateur, & se fit par-là de ses propres ennemis, un soutien dans les guerres qu'il entreprit dans la suite, soit pour sa défense, soit pour l'agrandissement de son Etat.

Les Antemnates soumis, Romulus tourna ses armes avec le même succès contre les habitans de Crustumérium. Les Sabins étonnés des pertes rapides de leurs Alliés, crurent qu'il était tems de marcher à Rome. Cette guerre allait devenir d'autant plus sérieuse, qu'elle était préméditée:

de longue main, tramée dans le silence, dirigée, non par le premier mouvement d'une vengeance aveugle, mais par la sagesse de Tatius qui commandait une armée nombreuse. Les Sabins n'étaient pas moins allarmés du danger qui menaçait leur Etat, que touchés du ressentiment de leur injure. Jusqu'alors les Romains avaient paru respecter les nœuds qui les unissaient à ce Peuple; mais ils étendaient leurs frontières, se mettaient à l'abri de la crainte, & commençaient à en inspirer.

La fille de Spurius Tarpéius, gagnée par les Sabins, leur livra la Citadelle de Rome, où commandait son pere; mais elle fut la victime de sa perfidie. L'horreur que leur inspira son crime,

l'envie d'ensevelir leur propre trahison dans l'oubli, & la crainte de l'exemple, les déterminerent à la faire périr.

Enhardis par l'importance de ce poste, les Sabins résolurent de terminer la guerre par une action décisive. On en vient aux mains de part & d'autre. Metius Curtius un de leurs Généraux, signale son courage par la mort d'un des plus braves Romains, le vaillant Hostus ayeul de ce Tullus Hostilius, qui fut depuis Roi de Rome. Les Romains étonnés plient devant leurs ennemis, & entraînent Romulus dans leur fuite. Ce Prince indigné s'arrête sur le mont Palatin, fait voeu de bâtir un Temple à Jupiter, lui demande la victoire, rallie ses troupes, & les raméne

à la charge. Les Romains reprennent courage à sa voix, & repoussent Métius dans un marais. Les Sabins volent au secours de leur Général; le combat s'engage avec plus d'ardeur; chaque parti voit sa ruine dans la perte de cette Bataille, & la valeur ne prend plus conseil que d'elle-même.

Au plus fort de la mêlée, un spectacle intéressant attire tous les yeux, & suspend la fureur des Soldats. Les Sabines par le conseil d'Hersilie, dans un appareil lugubre, les cheveux épars, portant leurs enfans dans leurs bras, s'élancent au milieu du carnage & des morts, implorent tour à tour leurs peres, & leurs époux. » Ne » vous souillez plus s'écrient-el-» les, d'un sang qui doit vous être

» sacré. Romains, respectez ces ga-
» ges de notre amour ; Sabins,
» épargnez votre postérité ; ou si
» nous n'avons plus de droits sur
» vos cœurs, ni comme femmes, ni
» comme vos filles, Barbares ; tour-
» nez vos armes contre nous. Il
» nous sera plus doux de mourir
» par des mains si chéres, que de
» survivre à votre perte. »

Les deux Peuples s'attendrirent, & ne dédaignerent pas de mêler leurs larmes à celles de ces femmes courageuses. Le péril qu'elles avaient bravé rendait encore leurs plaintes plus touchantes ; ainsi les Sabines désarmerent les deux partis, & devinrent les médiatrices d'une querelle dont elles avaient été l'occasion. La guerre entre les deux Nations finit enfin par la réu-

nion de leurs cœurs & de leurs villes: par ce Traité plus avantageux à Rome qu'une victoire ; ces mêmes Sabins qui ne reſpiraient que ſa ruine, devinrent les inſtrumens de ſa grandeur. Les principaux d'entre eux furent admis au Sénat, & Tatius leur Roi fut le collégue de Romulus.

La fin tragique de Rémus devait cependant lui perſuader que rien n'était plus dangereux que de partager l'autorité ſouveraine avec ce Prince, & qu'il eût mieux valu, peut-être, l'avoir encore pour ennemi. Tatius ſe laiſſa éblouir par l'éclat d'une Couronne qui lui parait plus brillante. Fier de commander aux Romains dont il avait appris à eſtimer le courage, il s'aſſocie en ſecret à leur gloire, & à

celle de leur Fondateur ; il ne voit que la grandeur naissante de Rome ; il oublie que c'est à lui qu'elle en devient redevable, qu'il regnait seul, & qu'il n'est plus que le Collégue d'un Roi. Il fut la victime de cette confiance. Il crut Romulus peu redoutable, soit qu'il ne pût le soupçonner d'ingratitude, ou que son orgueil l'empêchât de le croire dangereux. En effet, ils conserverent longtems les apparences d'une parfaite intelligence. Cette conduite étonne dans Romulus, qui n'ayant pû souffrir que peu de jours celui que la nature lui avait donné pour égal, souffrit pendant plusieurs années, le Rival que lui avait donné la fortune.

Tatius régnait depuis cinq ans

avec Romulus. Quelques Créatures du premier prirent querelle avec les Députés des Peuples de Lavinie, & violerent le droit des gens par un aſſaſſinat. Romulus, qui juſqu'alors avait diſſimulé la haine qu'il portait à ſon Collégue, la mit à découvert ſous le voile ſpécieux de la Religion. Il déclara publiquement qu'il fallait livrer les coupables. Tatius les prit ſous ſa protection, tant pour ſe conſerver ſes anciennes créatures, que pour s'en faire de nouvelles, en paraiſſant défendre avec chaleur, même dans une cauſe injuſte, ceux qui s'étaient attachés à ſa fortune. Les Députés de Lavinie excités par Romulus, profiterent d'un moment où Tatius était occupé des apprêts d'un ſacrifice, pour

l'immoler à leur vengeance. Ce malheureureux Prince expia par sa mort l'attentat de ses Sujets. C'était un nouvel exemple de l'ambition jalouse de Romulus; mais combien Tatius ne devait-il pas se défier d'un Collégue, qui avec des qualités brillantes, & de la véritable grandeur, n'avait d'autre passion que de commander; qui avait commencé par le meurtre d'un frere, & qui rougissait de partager son autorité avec le Sénat que lui-même avait établi.

Les Sabins soupçonnerent Romulus d'avoir trempé dans l'assassinat de leur Roi; cependant ils se bornerent à des murmures que ce Prince feignit d'ignorer. Peu de tems après, il fit une alliance avec

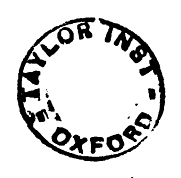
les Peuples de Lavinie. Pendant qu'il s'assurait de ceux-ci, lesFidenates vinrent l'attaquer jusques dans Rome : ce fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. LesVeiens, jusqu'alors tranquilles Spectateurs de tant de guerres, crurent pouvoir à leur tour en courir les hazards ; ils commencerent par des ravages sur les terres des Romains, & se retirerent avec leur proye sans attendre l'ennemi. Romulus les poursuit, porte le Siége devant leur Ville, les bat dans une sortie, & leur accorde à des conditions onéreuses une trève de cent ans.

Plusieurs villes d'Etrurie se soumirent volontairement à ce Prince. Sa réputation augmentait à la fois, & défendait ses nouveaux Etats.

Rome suffisait à peine pour contenir ses habitans; il envoya des Colonies dans les places conquises.

Il fallait des Loix & des Magistrats à ce Peuple formé de différentes Nations, opposées de caractére & d'usages : ce fut le premier soin de Romulus.

L'espéce des Loix varie selon leur objet. Les unes veillent sur les moeurs, & les intérêts des Citoyens ; les autres forment la base du systême politique de l'Etat. Celles-ci sont arbitraires, & ne regardent que le Prince. Les premieres émanent de lui, tirent leur vigueur de son autorité ; mais regardent plus directement les Magistrats qu'il en fait dépositaires ; elles doivent être stables parce que



la justice est leur principe, & qu'elle est invariable. Les autres peuvent, au contraire, & doivent quelquefois changer selon les tems : la politique n'a pas de point fixe. Une loi nécessaire, amenée par les circonstances, peut devenir dangereuse dans une nouvelle position du Gouvernement. Le Prince doit alors prendre un nouvel esprit & de nouvelles vûes. Il est, comme Législateur, au-dessus des Loix, non pour les violer quand elles sont utiles, mais pour les abroger lorsqu'elles deviennent abusives. La nécessité rend alors l'innovation légitime. La plûpart des Etats ont péri pour n'avoir pas connu le danger de garder trop longtems des Loix qui ne sub-

ſiſtaient plus qu'à leur ruine.

La forme du Gouvernement que Romulus établit d'abord dans Rome, fut de diſtinguer ſes habitans en deux claſſes, l'une de Patriciens, l'autre de Plébéïens. Il unit par des liens réciproques ces deux ordres de l'Etat. Chaque Plébéïen pouvait ſe choiſir dans le corps des Patriciens, un Protecteur chargé du ſoin de le défendre de l'oppreſſion, & de lui prêter ſon crédit & ſes lumières. Ces Protecteurs prenaient le nom de Patrons, & leurs protégés celui de Clients. Ceux-ci devaient à leur tour, contribuer tous enſemble à payer la rançon ou les dettes de leurs Patrons, s'il arrivait qu'ils fuſſent hors d'état d'y ſatisfaire. Les uns ni les autres

ne pouvaient s'accuser en justice ; ni se nuire par témoignage ; & si quelqu'un d'eux venait à violer ces obligations, il était permis à l'offensé de le punir de mort.

Romulus tira de l'Ordre des Patriciens cent vieillards qui devaient être, pour ainsi dire, ses Collégues dans l'administration des affaires publiques ; ce Conseil s'appella Sénat, & son autorité n'était guéres moins étendue que celle du Prince. La pure Monarchie, ni le despotisme ne convenaient point à un Peuple guerrier, composé d'une multitude d'Esclaves fugitifs, ou de Citoyens qui n'étaient venus dans Rome, que pour y chercher un azile contre les Loix de leur Pays. Romulus se repentit dans la suite d'avoir ainsi limité son au-

torité. Le pouvoir arbitraire a des charmes bien séduisans pour les Rois ; mais ce Prince éprouva, pour son malheur, qu'il est dangereux de toucher à des Priviléges établis, & que les Souverains doivent quelquefois radoucir leur propre ouvrage. Dans un Empire qui commence, le joug le moins rigoureux ne paraît encore que trop pénible. Insensiblement, on se plie à la servitude ; le Despotisme même peut s'introduire à la fin, sans blesser les yeux, tandis que dans un Etat naissant, il eût effarouché d'abord, & paru, tel qu'il est, injuste & barbare.

L'autorité ne souffre point de partage entre elle & la liberté ; l'une tend toujours à la destruction de l'autre. Lorsque Romulus crut

avoir affermi son Thrône, il affecta les dehors de la tyrannie. Il se choisit une garde de 300 hommes, & il marchait ordinairement précédé de douze Licteurs armés de hâches & de faisceaux. Il ne convoquait plus le Sénat que pour la forme, & pour ratifier ses ordres ; souvent même il se dispensait de le consulter. Cette conduite indisposa contre lui les Patriciens ; mais les effets de leur haine furent longtems suspendus par cette suite de guerres que le Peuple eut à soutenir, & qui fit diversion à leur animosité. Il semblait étrange au Sénat d'être libre par sa Constitution, & de se voir obligé d'obéir. Il ne semblait pas moins pénible au Prince d'être maître, & de voir son autorité balancée. Cette es-

péce de Gouvernement mixte entraîne nécessairement les divisions : chaque parti méconnait les justes bornes de son pouvoir. C'est ce qui doit réduire à leur valeur purement spéculative tant d'éloges prodigués de nos jours à la Constitution de l'Angleterre. La paix ne se trouve guéres que dans les extrêmes ; la dépendance, ou la liberté.

Romulus persuadé que les Arts sédentaires énervent le courage, & que par le canal de l'industrie, ils introduisent dans un Etat le luxe & la mollesse, n'en permit l'exercice qu'aux Esclaves. Il ne jugea que la guerre & l'agriculture dignes d'occuper les Romains. Il partagea les terres en portions égales, & ne s'en réserva pour

son Domaine, qu'autant qu'il en fallait pour fournir aux frais des sacrifices.

Rome alors présentait moins l'Image d'une Ville, que celle d'un camp fertile en Guerriers. L'intention du Fondateur n'était pas d'élever des Palais à l'oisiveté; mais de former un Peuple de Conquérans. Il regarda la discipline militaire comme un moyen de subjuguer les esprits encore indomptés de ses nouveaux Sujets, de les plier à l'obéissance, & de leur faciliter le joug de la vie civile. La sévérité de l'une rend les avantages de l'autre plus sensibles.

Romulus ne donna pas à la Religion cette forme décente & régulière que la politique de Numa réduisit en système. Il n'ajouta rien

aux traditions de ſon Pays ; il ſe contenta de multiplier les Prêtres, & de mettre un certain ordre dans le Sacerdoce. Il prit la qualité de premier Pontife, & réunit ainſi dans ſa perſonne les droits de l'Autel & du Thrône : politique admirable * qui coupait toute voie à ces conteſtations ſi délicates, qui peuvent naître entre deux Puiſſances dont il eſt toujours dangereux de fixer les véritables limites. Il inſtitua quelques Fêtes, & permit au Peuple de ſe choiſir ſes Aruſpices & ſes Augures. On ſçait quelles étaient les fonctions de cette eſpéce de Prophetes. Ses Loix ſur le mariage ſe ſont, au di-

* On ſent bien qu'il n'eſt pas ici queſtion d'une Religion révélée, où les bornes des deux Puiſſances ſont fixées de droit divin.

vorce près, conservées parmi nous. Chaque Citoyen ne pouvait avoir qu'une femme. Les biens étaient communs entre eux; mais le mari seul en avait l'administration. Les mêmes Loix laissaient aux peres le despotisme le plus absolu sur leurs enfans. Les parens d'une femme tombée dans l'adultere, avaient droit de la punir de mort. Cette Loi cruelle qui confondait le crime & la faiblesse, fut rarement observée à la rigueur, & n'était pas de nature à l'être.

La plûpart de ces institutions s'accordaient parfaitement avec la médiocrité d'un Etat naissant. Il fallut, dans la suite, ou les changer, ou les abolir.

La mort de Numitor assurait la souveraineté d'Albe à Romulus; mais

mais il se contenta du droit d'y nommer annuellement un Dictateur, pour la gouverner comme République. Cette conduite étonne dans un Roi jaloux d'étendre son pouvoir. Aimait-il assez sa patrie, pour ne pas attenter à sa liberté?

Ce Prince faisant un jour la revue de ses troupes dans un champ voisin du marais de Caprée, il s'éleva tout à coup un orage si violent, & l'obscurité fut si grande, que l'on pouvait à peine se distinguer. Romulus disparut alors, & le Peuple soupçonna les Sénateurs, dont il avait diminué l'autorité, de s'en être défait à la faveur des ténébres.

On imagine toujours quelque

chose d'extraordinaire dans la mort des Grands, comme s'ils étaient dispensés de la Loi commune, & que la mort même craignît de les attaquer. On en accuse volontiers la main des hommes, parce que réellement ils en ont offensé plusieurs ; ce qui n'est qu'une suite nécessaire du pouvoir qu'ils ont eu.

Le ressentiment des Romains éclata par des murmures. Le Peuple était prêt de venger Romulus, la sédition n'attendait qu'un Chef. Julius Proculus, Patricien d'une probité reconnue, prévoyant les suites funestes d'une division, parut dans l'instant même. » Romains, leur dit-il, votre Fondateur vient de se présenter à moi ;

» il m'ordonne de vous annoncer
» vos destins. Elevez des Temples
» à ce Dieu nouveau sous le nom
» de Quirinus ; cultivez toujours
» le grand Art de la guerre ; Rome
» doit être un jour la Capitale du
» Monde ; Romulus, lui-même
» vous en assure par ma voix :
» il veillera sur vous, & son Gé-
» nie soutiendra la gloire de vos
» Armes.

Le Peuple crut aveuglément ; les Sénateurs feignirent de croire ; les murmures cesserent, & les Romains, au lieu de venger leur Fondateur, coururent lui dresser des Autels.

Faire de Romulus un Dieu, c'était peut-être abaisser le Héros. Ses actions, toutes glorieu-

ſes qu'elles pouvaient paraître aux yeux des Romains, ne ſurpaſſaient point les forcès humaines, & & c'eſt de-là qu'elles tiraient leur véritable grandeur. Cette Apothéoſe n'était que plus injurieuſe encore à la Divinité; mais le Peuple crédule & flateur croit aiſément au-deſſus de la condition commune, quiconque à ſçu le contenir & le gouverner. Un ſeul revers ſuffit, à la vérité, pour changer ſon admiration en mépris. Le vrai grand homme ſerait peut-être celui qui aurait acquis le droit d'être malheureux impunément. Romulus n'éprouva point l'inconſtance du ſort; il fut enlevé au milieu de ſes Triomphes, ſans aucun mélange d'ad-

versité : sa mort en un mot fut heureuse.

Ce Prince emprunta des Sabins la façon de leur Bouclier qui était large, au lieu du petit Bouclier Argien dont il s'était servi jusqu'alors : & « l'on doit remar-
» quer, dit un Auteur respecta-
» ble *, que ce qui a le plus con-
» tribué à rendre les Romains
» les maîtres du Monde, c'est
» qu'ayant combattu successive-
» ment contre tous les Peuples,
» ils ont toujours renoncé à leurs
» usages, sitôt qu'ils en ont trouvé
» de meilleurs. »

Dans les événemens de la vie

* M. de Montesquieu.

de Romulus, je remarque partout une conformité ſingulière avec l'Hiſtoire du Légiſlateur des Juifs. L'un & l'autre furent expoſés ſur les eaux, & tous deux furent heureuſement ſauvés. Moïſe & Romulus furent élevés parmi des Bergers; le premier délivra l'Egypte d'un Tyran, l'autre fit périr un Uſurpateur; tous deux furent les Chefs d'un grand Peuple, établirent un Sénat, donnerent des Loix. La conformité de leur mort a quelque choſe d'auſſi frappant que celle de leur vie. Moïſe diſparut du milieu des Iſraëlites, comme Romulus du milieu des Romains. On ignora la deſtinée, & le lieu de la ſépulture de tous deux. Dieu, diſent les In-

terpretes, enleva le corps de l'un, de peur que les Hébreux, naturellement portés à l'idolâtrie, ne lui rendissent les honneurs divins : le Sénat Romain, au contraire, déroba celui de Romulus, pour que le Peuple lui bâtît des Temples. L'un ne fut point adoré, parce qu'on ne le trouva pas : l'autre le fut par cette raison-là même.

Le meurtre de Rémus & celui de Tatius, dont on ne peut guéres justifier ce Prince, furent les crimes de l'ambition & de la politique : heureux s'il n'eût pas voulu donner atteinte aux Priviléges du Sénat, & sortir des bornes qu'il s'était lui-même si sagement prescrites. Le Sénat humilié par Ro-

mulus, ſe rendit redoutable à ſon tour; il oublia ce qu'il devait à ce Prince, & n'en fut pas plus libre ſous la plûpart de ſes Succeſſeurs. Dans une Monarchie, pour que l'autorité des Magiſtrats ſoit conſtante, il faut qu'ils ſe regardent uniquement comme les dépoſitaires de la puiſſance du Souverain.

J'ai cru devoir omettre dans le cours de cette Hiſtoire, des faits qui méritaient à peine d'être écrits, encore moins d'être ſervilement copiés par cette foule d'Auteurs qui nous les ont conſervés. Il n'eſt guéres intéreſſant que pour des Antiquaires, de ſçavoir exactement les cérémonies que fit obſerver Romulus, le jour de la fon-

dation de Rome ; la premiere division de ce petit Peuple qui n'était alors qu'une faible Colonie ; l'institution de quelques fêtes dans cette ville naissante, dont le systême de Religion ne fut perfectionné que par Numa. Je me suis contenté de rapporter des faits connus, & prouvés, autant qu'ils peuvent l'être dans un aussi grand éloignement. En effet, s'il est si difficile d'établir la vérité des événemens qui se sont passés, pour ainsi dire, sous nos yeux, que doit-on penser de la confiance de ces Auteurs qui compilent scrupuleusement de petites anecdotes de l'Antiquité, comme s'ils en avaient été les témoins : tandis qu'il serait à peine possible

de justifier les faits mêmes qui servent d'époque à la Chronologie?



# HISTOIRE
## DE
## NUMA POMPILIUS.

L'HISTOIRE de Romulus a présenté sous nos yeux Rome naissante, s'élevant par le bonheur de ses armes au-dessus de ses voisins tour à tour ligués contre elle. Nous l'avons vu recevoir dans son sein des Nations qui ne s'étaient unies que pour le déchirer, & se fortifier de ce qui semblait devoir occasionner sa ruine. La valeur & la politique de Romulus commencerent à la rendre redoutable ; la piété & la sagesse de Numa-Pompilius, achèverent d'affermir les fondemens de cet édifice qui dé-

vait un jour dominer ſur l'Univers. Rome n'était encore peuplée que de Guerriers. Un État naiſſant ne s'aggrandit que par les armes; toute autre reſſource lui ſerait alors inutile, & peut-être dangereuſe; mais ſi c'eſt à la valeur à fonder les Empires, c'eſt à l'autorité des Loix; c'eſt à une certaine forme de Religion combinée ſur les mœurs, & ſur le caractère des Peuples; c'eſt enfin à un Gouvernement établi ſur ces deux bazes faites pour ſe prêter un appui réciproque, à les maintenir dans ce dégré de force qui les met, du moins pour un tems, à l'abri des Révolutions.

Il fallait donc aſſujettir au frein des Loix une Nation qui, ſans elles, eût bientôt vengé ſes voi-

ſins de la rapidité de ſes premières victoires ; mais ce n'était point encore aſſez : il fallait adoucir les mœurs de ces brigands courageux raſſemblés la plûpart ſous les Enſeignes de Romulus, pour éviter la punition de quelques crimes. Malgré l'idée de grandeur attachée au nom Romain, on ne peut ſe diſſimuler que tels furent les Fondateurs de ce vaſte Empire, & ſans doute de tous ceux qui l'ont précédé ou ſuivi. Mais ſi l'admiration involontaire que cauſe encore ce grand nom, ſe trouve juſtifiée par tant d'actions généreuſes que le tems n'a pû nous dérober, c'eſt dans ces principes de morale établis, ou développés par Numa, qu'il faut en rechercher la ſource. Romulus avait fait des Guerriers,

son Succeſſeur fit des hommes & des Citoyens.

La Religion, qui ſe ſoutient par le Trône, & qui le ſoutient à ſon tour ; cette Religion (quoiqu'en diſent ſes ennemis) ſi néceſſaire pour contenir, du moins, cette partie du Peuple ſur qui l'amour du bien public, la raiſon, l'honneur, les devoirs de la ſociété, ne font qu'une impreſſion auſſi légere que ſes connaiſſances ſont bornées ; la Religion, dis-je, fut le principal objet de la politique de Numa. Trop éclairé pour négliger un des plus ſolides fondemens de ſon autorité, nous verrons de quels artifices il ſe ſervit pour l'établir ; artifices dont la plûpart des Légiſlateurs lui avaient donné l'exemple, & qu'a-

près lui, d'autres ont cru devoir imiter. Ne lui faisons pas cependant un crime d'un stratagême qu'il employa moins par des vues intéressées, que parce qu'il le crut nécessaire au bonheur de son Peuple, & à l'affermissement de son Empire. Numa fut Philosophe avant que d'être Roi; le Trône ne changea rien à ses mœurs, & comme Philosophe, il jugea que les hommes avaient besoin d'être trompés pour être heureux.

Après la mort de Romulus, il s'éleva de grands troubles dans le Sénat, sur le choix d'un nouveau Roi; les Sabins prétendaient que ce choix devait tomber sur un de leurs Concitoyens. » Depuis la » mort de Tatius, disaient-ils, » nous avons laissé Romulus pai-

» sible possesseur d'une Couronne
» que la Foi des Traités l'obli-
» geait de partager ; la raison veut
» que le nouveau Roi soit élû par-
» mi nous. Si les Romains nous ont
» reçus dans leur Ville, ce n'est
» point à titre de grace ; notre
» union a fortifié leur Etat, &
» nous laisse le droit de nommer
» nos maîtres. « Les Romains, ja-
loux de commander, leur dispu-
taient ce droit si naturel. Il n'en
fallait pas plus pour allumer dans
Rome le feu des guerres civiles,
ou pour la plonger dans les dé-
sordres de l'Anarchie.

Les Sénateurs, pour parer ces
inconvéniens, après une longue
délibération, convinrent que cha-
cun d'eux gouvernerait l'un a-
près l'autre, jusqu'au tems où l'on

pourrait eſpérer de voir les ſentimens réunis. Ils ſe partagerent donc par Décuries, & tour à tour chaque membre de ces différentes Décuries, devait exercer la Souveraineté cinq jours de ſuite. Cette bizarre forme de Gouvernement prit le nom *d'Interrégne*. Les Sénateurs crurent que l'autorité royale paſſant ainſi de l'un à l'autre, bleſſerait moins les yeux des Romains. Un régne ſi court pour chacun d'eux, une autorité partagée dans un ſi grand nombre, laiſſaient peu de place à la vexation & à la tyrannie. Tout abus du pouvoir eût été rigoureuſement puni dans un Roi prêt à redevenir ſimple Citoyen.

Quoique ce gouvernement fût très-modéré, les Sénateurs ne purent éviter les ſoupçons & les

murmures du Peuple, qui prétendit que, par cet artifice, ils avaient mis toute l'autorité dans les mains de la Nobleſſe, & qu'au lieu d'un Tyran qu'il pouvait craindre dans un Prince, les Patriciens avaient trouvé le moyen de lui en donner ſucceſſivement un grand nombre; enfin qu'ils ne cherchaient à prolonger cette eſpéce d'Ariſtocratie, que pour changer la face de l'Etat, & pour ne pas choiſir un Roi qui mettrait des bornes à leur ambition. Les ſoupçons du Peuple étaient fondés ſur la longueur de cet interrégne qui dura pendant un an.

Il fallut donc s'accorder pour une élection. Les deux partis propoſerent un expédient plein de ſageſſe : ce fut de tirer au ſort, & de

laisser au parti qu'il favoriserait le droit de choisir ; mais avec cette condition, qu'il ne pourrait donner sa voix qu'à un membre de l'autre parti : tellement que, si le droit d'élection tombait aux Romains, ils seraient obligés de choisir un Sabin, & que si la fortune, au contraire, en disposait en faveur des Sabins, ils ne pourraient couronner qu'un Romain. Cet expédient pacifiait non seulement la division présente ; mais partageait l'affection du Roi qui allait être élû entre les deux Nations. Il devait des égards à l'une par reconnaissance, & à l'autre par l'amour naturel de la Patrie.

Les Sabins déférérent le droit de choisir aux Romains, qui ne voulurent le tenir que de la dé-

cision du sort. Ils jugerent plus honorable de se donner un Etranger pour Maître, que d'en recevoir un de leur Nation de la main des Sabins. Ils élurent donc Numa Pompilius, âgé alors de quarante ans. Son origine était illustre, & sa vertu si respectée, que ses Concitoyens ne purent l'entendre nommer, sans témoigner, par des applaudissemens redoublés, qu'ils l'acceptaient avec plus de plaisir encore, que ceux mêmes qui l'avaient élû.

Numa Pompilius avait dédaigné les avantages que sa naissance lui donnait lieu d'attendre soit à la Cour de Tatius, soit à celle de Romulus son Collégue. Il s'était fixé dans le sein de sa famille, à Cures sa ville natale, où il s'ap-

pliquait à l'étude de la Philosophie. La réputation de sagesse qu'il s'était acquise, l'avait rendu respectable même aux Nations voisines. Il était fils de Pomponius, homme d'un mérite distingué, soutenu d'une probité qui fut héréditaire dans sa maison. Il est à propos de donner ici une idée plus étendue de ses occupations & de son caractère.

L'étude de la Philosophie purgea son ame de ces passions qui dégradent l'Humanité par l'abus qu'elle en fait presque toujours, & qui sont bien plus dangereuses dans un Roi par la facilité qu'il a de les satisfaire. Elle le guérit aussi de cette ambition qui regarde comme légitimes les moyens les plus injustes, dès qu'il est quef-

tion d'usurper & de s'aggrandir. Aussi le régne de Numa fut aussi tranquille, que celui de son Prédécesseur avait été orageux. Sa modération mérite en cela d'autant plus d'éloges, que l'avidité des conquêtes semblait alors le seul moyen de parvenir à la gloire. Il avait banni de sa maison le luxe, & les plaisirs qui énervent le courage. L'hospitalité la tenait ouverte tant aux Etrangers, qu'à ceux de ses Compatriotes qui pouvaient avoir besoin de ses conseils. Là il s'occupait, non pas à multiplier ses richesses par des voies injustes; mais à servir les Dieux & à étudier leur nature, autant que la faiblesse de l'esprit humain peut y parvenir. Ce fut pour ces rares qualités que Tatius, son Roi, crut

devoir le recompenser en lui donnant sa fille unique. Ce mariage ne l'en orgueillit point, & loin d'aller à Rome mendier les faveurs de son Beau-pere, il préféra ses occupations tranquilles, & les soins qu'il devait à la vieillesse de Pomponius, aux frivoles honneurs de la Cour. Tatia sa femme partagea, tant qu'elle vécut, sa modération, & son goût pour la retraite. Leur union ne dura que treize ans. Ce fut alors que Numa, pour tromper son affliction, quitta le séjour de la ville, & se retira à une campagne assez éloignée de Cures. C'est-là qu'il se promenait ordinairement seul dans les bois consacrés aux Dieux, & c'est ce qui fonda sans doute l'opinion de son commerce avec la Nymphe Egérie, qui,

ſelon la crédulité des Romains, ne s'était pas bornée à lui prodiguer ſes faveurs *; mais l'avait inſtruit de la nature des Dieux, & du culte qu'il fallait leur rendre.

Les peuples ont eû de tous les tems un penchant naturel à croire que les Dieux ſe plaiſaient à ſe communiquer aux grands hommes. C'eſt de cette crédulité que toutes ces fables myſtérieuſes & utiles, conſacrées depuis, ſous le nom de Religion, tirent leur origine. Chaque Nation eut les ſiennes privilégiées, toutes appuiées ſur de pareilles traditions. Atys chez les Phrygiens, Rodotus

* De-là ce vers de Juvenal à l'occaſion du Bocage d'Egérie :

*Hic ubi nocturnæ Numa conſtituebat amicæ.*

dans

dans la Bythinie; Endymion, dans l'Arcadie, &c. eurent, si l'on en croit l'Histoire de ces Nations, un semblable commerce avec les Dieux.

Cette réflexion en amene une autre qui pourrait sembler humiliante pour l'Humanité. Supposer toujours que ceux d'entre les hommes qui se sont distingués par leur vertu, n'ont été, pour ainsi dire, que les instrumens des Dieux, n'est-ce pas convenir tacitement que la vertu n'est pas naturelle à notre espéce? N'est-ce pas en inspirant, d'un côté, plus de vénération pour elle, la reléguer, en quelque sorte, loin de nous, & prêter des excuses à ceux qui la trouvent trop pénible. S'il était flatteur pour des Sages tels que

Zoroaſtre, Minos, Lycurgue, Numa, &c. que les Peuples les cruſſent inſpirés des Dieux, il ſemble qu'il n'était guéres ſatisfaiſant pour leur amour-propre, qu'on ne les crût pas capables d'avoir exécuté ſeuls, des projets qui n'avaient rien au-deſſus de l'humanité : d'ailleurs ces petites prédilections qu'il fallait ſuppoſer aux Dieux, à la Nymphe Egérie, par exemple, s'accordaient-elles bien avec leur nature; & faut-il être bien éclairé pour ſentir qu'un homme qui ſe dit inſpiré, n'eſt qu'un fourbe, même aſſez mal adroit, puiſqu'il ſe dérobe une partie de ſa gloire.

Ce n'eſt pas que les Sages dont j'ai parlé, ayant à diſcipliner des Nations ſauvages, crédules &

grossieres, désespérant de les éclairer, n'ayent agi prudemment de se conformer à leur façon de penser, & de soutenir l'autorité des Loix par le crédit que donne aux fables la crédulité du vulgaire : c'est une belle imposture que celle qui a pour objet le bonheur des hommes. On a beau dire qu'il ne coutait pas plus d'employer la vérité : il y a longtems qu'il est passé en maxime, que la vérité ne prendrait pas chez ce que l'on appelle Peuple.

Les Romains députerent à Numa pour le prier d'accepter l'Empire. Proculus & Vélesus l'un Romain, l'autre Sabin, sur qui leur mérite avait d'abord fixé les vœux des deux Nations, furent choisis pour lui porrer une Cou-

ronne- dont eux-mêmes avaient été jugés dignes. Ils arriverent à Cures, & se présenterent à Numa, persuadés qu'ils n'avaient pas besoin de longs discours, pour le déterminer à les suivre ; mais sa modestie mit sa grandeur d'ame dans tout son jour. Il leur fit, en présence de son pere, & de son parent Martius, cette réponse que les Historiens nous ont conservée.

» Il est peu de changemens » dans la vie de l'homme, qui » ne présentent un avenir à crain- » dre. Celui qui, par la modéra- » tion de ses desirs, s'est mis au- » dessus des besoins, & qui n'a » point à se plaindre de sa for- » tune commet au moins une

» imprudence, s'il sacrifie à des
» vues ambitieuses l'heureuse mé-
» diocrité de son état; il aban-
» donne un bonheur réel pour des
» espérances incertaines. La fau-
» te que je ferais en acceptant
» vos offres serait encore moins
» excusable, puisque je n'ai pas
» même devant les yeux ces es-
» pérances flatteuses dont l'illusion
» pourrait me séduire. Si, d'un
» côté, j'envisage la fin cruelle
» de Tatius, de l'autre, les soup-
» çons injurieux qu'elle a jettés
» sur Romulus son Collégue; si
» ce même Romulus (du moins
» comme le dépose la voix pu-
» blique) est tombé sous les coups
» des Sénateurs qui m'offrent au-
» jourd'hui de le remplacer, le
» Trône peut-il me paraître

» sous un jour assez avantageux,
» pour m'aveugler sur les écueils
» qui l'environnent ? Si ce Héros,
» quoique d'une extraction divine,
» malgré les prodiges de sa naiss-
» sance, & de sa conservation,
» n'en a pas moins été la victime
» d'une lâche perfidie, sur quelle
» apparence attendrais-je une vie
» tranquille, où ce grand homme
» n'a trouvé que la mort ? Mais
» quand je présumerais assez de la
» fortune pour me flatter de me
» dérober aux mêmes dangers,
» mes mœurs, mes inclinations,
» & ces faibles vertus qui m'ont
» fait connaître, ne sont-elles pas
» ce qui doit m'exclure du rang
» que vous me proposez ? J'ai
» passé ma vie dans la retraite,
» & dans l'étude. Accoutumé à

» l'innocence des travaux cham-
» pêtres, mes premieres occupa-
» tions sont d'honorer & de servir
» les Dieux. Romulus vous a laissé
» beaucoup d'ennemis ; vous
» avez besoin pour vous défendre
» d'un Prince actif & belliqueux :
» que serait parmi vous un hom-
» me pacifique qui pourrait, tout
» au plus, vous inspirer quelques
» sentimens de modération & d'a-
» mour pour la justice ?

Telles furent les raisons dont se servit Numa, pour se décharger du fardeau de la Royauté. Les Ambassadeurs admirerent la sagesse de sa réponse ; mais loin de se rebuter, ils redoublerent leurs instances, & le conjurerent de ne pas permettre par un refus si généreux, que le Peuple qui

l'avait choisi, retombât dans les troubles que son élection venait d'appaiser. Ils ajouterent que c'était sur lui seul que les voeux des deux Nations avaient pû se réunir, & qu'ils n'oseraient reparaître à Rome, s'il persistait à rejetter leurs prieres. Le pere de Numa, Martius son parent & son ami, s'unirent aux Députés, & lui remontrerent qu'à la vérité cette gloire que l'on retire de la vertu, était bien au-dessus de celle de commander, mais que la vertu même lui faisait une Loi de se rendre aux desirs des Romains.

» Où pourrez-vous, lui disaient-» ils, servir les Dieux avec plus » de fruit, & leur offrir un en-» cens plus agréable, que sur ce » Trône où ils vous appellent ?

» Vous leur soumettrez les cœurs
» de vos Sujets : vous adoucirez
» les mœurs de cette Nation
» guerriere ; elle se modélera sur
» les vôtres : l'exemple du Prince
» a bien plus de pouvoir que les
» Loix. Les Romains ont fait
» voir que le vrai mérite avait
» des droits sur eux, & qu'ils
» sçavaient le respecter même dans
» les Étrangers. Ils l'ont honoré
» dans Tatius ; quels hommages
» ne lui rendront-ils pas dans un
» Maître qu'eux-mêmes se seront
» choisi, eux qui l'ont déifié dans
» Romulus ? Le pouvoir suprême
» est le plus beau des droits dans
» les mains d'un Prince juste &
» bien-faisant. Il partage avec les
» Dieux l'amour des hommes,
» & la gloire de les rendre heu-

„ reux. Penſez-vous d'ailleurs ;
„ que les Romains, que ce Peu-
„ ple naiſſant, ſoit ſi dévoué à la
„ guerre, qu'il ne préférât vo-
„ lontiers le bonheur de jouir
„ tranquillement de ſes conquê-
„ tes, à l'avidité d'en faire de
„ nouvelles ! Doutez-vous qu'il
„ ne vît avec joie un Maître doux
„ & paiſible, affermir l'Etat par
„ la juſtice, & la ſainteté des
„ Loix, appui bien plus ſtable
„ que les Armes dont le ſuccès
„ dépend toujours de la fortune ?
„ Mais quand il brûlerait encore
„ de cette ardeur de combattre,
„ ne pouvez-vous pas réprimer
„ cette audace gueriére, & vous ap-
„ pliquer, ſur-tout, à réunir à jamais
„ la Nation des Sabins, & cette

„ Ville déjà si florissante ? L'em-
„ pressement de tous nos Ci-
„ toyens dès qu'ils ont appris
„ l'arrivée des Députés de Rome,
„ leur empressement à vous solli-
„ citer d'accepter l'Empire, n'est-
„ il pas un sûr garant du desir
„ qu'ils ont de voir resserrer l'al-
„ liance entre les deux Peuples ?
„ L'amour du bien public, la
„ voix de la Patrie, celle des
„ Dieux, tout vous impose la
„ Loi de régner. Ce n'est point
„ par de vaines spéculations,
„ mais par des vertus actives, que
„ l'on atteint la véritable gloire.

Numa s'étant enfin laissé flé-
chir, suivit les Ambassadeurs,
après avoir fait un Sacrifice so-
lemnel. Le Sénat & le Peuple
vinrent en foule au-devant de lui,

les Temples retentiſſaient d'acclamations: l'Encens fumait ſur les Autels : il ſemblait, aux tranſports des Romains, que c'était moins un Roi, qu'une nouvelle Province qu'ils venaient d'acquérir. Ce fut à travers cette pompe conſacrée par la joie publique, que Numa Pompilius fut conduit juſques ſur la Place, où celui des Sénateurs qui jouiſſait alors de la Souveraineté, Spurius Vertius, le ſalua Roi au nom du Peuple, & lui apporta les marques de ſa nouvelle dignité : mais Numa, ſuſpendit encore la Cérémonie, & voulut que ſon élection fût confirmée par les Dieux. Il prit donc avec lui les Augures & les Prêtres, & leur ordonna de le ſuivre au Capitole, qui s'appellait

encore le mont Tarpéïen. Le Chef de ces Augures tourné vers l'Orient, le visage voilé, touchant de la main droite la tête de Numa, pria les Dieux de déclarer leur volonté par le vol des oiseaux, ou par tel autre auspice favorable qu'il leur plairait d'accorder. Un profond silence regnait dans l'assemblée du Peuple, qui, prosterné, attendait avec impatience l'issue de cette Cérémonie. Les oiseaux parurent, l'élection fut confirmée, Numa prit la pourpre, & descendit dans la place où l'Elite des deux Nations le reçut avec respect, comme le bien-aimé des Dieux.

Cet acte de Religion fut le premier par lequel Numa voulut inspirer de la vénération pour

elle. On imagine bien que le miracle était convenu, & les oiseaux préparés. Il fallait en imposer aux Romains, & jamais les Prêtres n'ont manqué de ces sortes de ressources, moins pour établir le culte de leurs divinités, que pour augmenter leur crédit, & l'éclat extérieur de leur ministere.

Les différens Oracles qui se rendaient dans le Paganisme, sont une preuve qu'ils avaient eû l'art de les perpétuer. Le Prince se servait d'eux comme des instrumens de sa politique, & les Prêtres, à leur tour, faisaient servir le Prince à leurs desseins : ainsi le Trône fut l'appui de l'Autel, & l'Autel celui du Trône.

Un prodige aussi simple était

proportionné à la grossiere crédulité de ces Peuples. Dans Rome plus éclairée, peut-être ne l'eût-on pas hazardé. Prodige pour prodige, avec un peu plus de finesse & de méditation, les Prêtres en auraient trouvé de plus frappans. Aussi n'ont-ils pas oublié pour accréditer certains Temples, certaines Forêts, certaines contrées, d'en produire de plus merveilleux, à l'envi les uns des autres. Les plus adroits étaient privilégiés, & le Temple seul d'Esculape à Epidaure, contenait plus de vœux, plus d'offrandes, plus de tableaux de guérisons miraculeuses, que l'on n'en a vûs depuis dans aucune autre région. Le prodige d'Actius Névius, l'un des Augures, sous le régne de

Tarquin l'ancien, prouve à quel point, cent ans après Numa, l'on avait déja rafiné ſur les miracles. Sous l'Empereur Veſpaſien, tems auquel les Lettres & les Arts avaient été portés à leur plus haut dégré dans Rome, il ne fallut pas moins que la guériſon d'un aveugle né, pour donner, dans ce genre, quelque réputation à cet Empereur. Apollonius de Thyane voulut pouſſer l'adreſſe juſqu'à reſſuſciter des morts; mais dans un tems où les prodiges du paganiſme tombaient dans le diſcrédit, ils s'anéantirent devant ceux des Chrétiens, comme la monnaye contrefaite tombe devant celle du Prince: Apollonius fit cependant encore quelques proſélites.

Numa prit possession de l'Empire, & conserva sur le Trône les mœurs qu'il avait apportées dans Rome. C'est sans doute le plus grand trait de sa vie, puisqu'il est si rare de voir des hommes conserver, dans l'élévation, des sentimens qui les avaient fait estimer dans la médiocrité. Il sçut être grand par lui-même ; c'est la véritable grandeur, & la seule que l'on puisse louer dans un Sage. Avant que d'entrer dans le détail des actions de ce Prince, il est à propos d'observer dans quel état il trouva l'Empire : c'est le moyen d'apprécier plus au juste la sagesse de ses Loix, de ses établissemens, & des remédes qu'il crut devoir apporter aux divisions de la République.

Ecoutons parler Denys d'Halicarnaſſe.

Après la mort de Romulus, la diviſion commença à s'introduire dans l'ordre des Patriciens, au ſujet de la forme qu'il fallait donner au Gouvernement. Les anciens compagnons de Romulus, ceux qui avaient ſuivi ſa fortune depuis Albe, juſqu'à la fondation de Rome, prétendaient mériter par leur ancienneté que l'on ne prît que leurs avis, & que par des honneurs, on les diſtinguât du reſte des Citoyens. Ils exigeaient même une préférence excluſive pour toutes les dignités, & regardaient, en quelque ſorte, les nouveaux habitans comme des ſujets. Ceux-ci au contraire qui depuis l'union

des Sabins, avaient été admis dans l'ordre des Patriciens, & qui prétendaient aux mêmes honneurs, assuraient que par le Traité fait avec Tatius, tout était égal entre eux & les Romains. Enfin une petite partie du Peuple qui jouissait nouvellement du droit de Bourgeoisie; qui ne s'était signalée dans aucune guerre, & qui, par conséquent, n'avait point encore été appellée au partage des terres, regardait l'opulence des autres d'un œil d'envie, tandis qu'elle languissait dans la plus affreuse misere. Cette espéce de gens ordinairement inquiete & factieuse, n'avait qu'une petite part dans les troubles du Gouvernement. Ce fut dans cet Etat divisé dans tous ces différens ordres,

que Numa Pompilius entreprit de remettre, & remit effectivement la tranquillité. Il commença d'abord par étendre ses soins paternels sur cette classe du Peuple, dont les besoins plus pressans exigeaient des secours plus prompts. Il lui partagea les terres conquises; mais l'un des plus grands traits de sagesse de ce Prince, fut la maniere dont il parvint à cimenter l'union entre les Romains & les Sabins. Ces deux Nations toujours rivales, quoique liées par la foi des Traités, un même Gouvernement, & une même Religion, n'avaient point encore étouffé ces semences de haine qui pouvaient un jour les détruire l'une par l'autre. Rarement une concorde, purement politique, est-elle durable; il se

paſſait peu de jours où l'on ne vît éclore quelques fruits de diviſion entre les deux Peuples. Numa comprit que, de même que des corps ſolides ne peuvent ſe mêler enſemble, ſi la diviſion n'en facilite le mélange, il fallait, pour les unir, partager ces deux grands corps en différentes claſſes dont chacune ſerait compoſée de Romains & de Sabins. Il rangea donc les deux Peuples, ſelon les diverſes profeſſions, en autant de petites claſſes ſéparées dont chacune avait ſes priviléges, ſes fêtes, ſes aſſemblées, & ſa juriſdiction. Ainſi les Romains confondus avec les Sabins par cette prudente diſtribution, oublierent cette diverſité d'origine qui juſqu'alors les avait déſunis. On ne par-

la plus de rivalité, l'intérêt national disparut; les noms de Romulus & de Tatius ne furent plus un cri de discorde pour les deux Nations : tout devint Romain.

Après avoir remis le calme dans l'Etat, il était digne de ce grand homme d'y faire régner l'abondance. Il voulut attacher son Peuple à l'agriculture. Cette profession, la premiere, la plus utile, & peut-être la plus honorable, est en même tems la véritable richesse d'un Empire. Un Roi qui veut être le pere de ses sujets, ne peut l'encourager par trop d'exemptions & de priviléges. Dans un Etat où le luxe aurait fait une idole du superflu, & qui par-là même serait plus voisin de sa ruine, on ne doit pas craindre de répéter

trop souvent que l'agriculture seule est sa ressource réelle; mais si le Laboureur accablé, trouve à peine dans un travail ingrat & pénible, de quoi satisfaire à l'avidité des Exacteurs, bientôt les terres en friche, mal cultivées du moins, peut-être abandonnées, n'offriront plus, au lieu du riant tableau d'une campagne fertile, que le spectacle affreux de l'indigence & de la désolation. Tous les canaux d'où circule l'abondance tarissent, le commerce languit, le nombre des Citoyens diminue, l'amour de la patrie s'éteint & le luxe même (qui n'est que le fard des miseres publiques) s'évanouit avec l'Etat devenu sa victime.

Numa n'oublia rien pour pré-

venir ces malheurs ; il ſavait d'ailleurs que l'agriculture eſt amie de la paix ; qu'elle adoucit les mœurs ſans les amolir ; qu'elle augmente le courage qui n'a pour objet qu'une défenſe légitime ; en même-tems qu'elle réprime cette valeur inquiette, née de l'oiſiveté, qui préfere le dangereux avantage d'uſurper, au bonheur plus ſolide d'une poſſeſſion juſte & tranquille. Il ſavait enfin que l'abondance qui ſuit l'agriculture eſt d'autant plus précieuſe, qu'elle eſt achetée par le travail : de-là naît l'envie d'une jouiſſance paiſible dont le plaiſir redouble toujours, à proportion des peines qu'il a coutées.

Ce Prince diſtribua donc dans les campagnes une partie du Peuple.

ple. Il divisa en plusieurs Bourgades une vaste étendue de terres cultivées par un certain nombre de familles qui devaient s'appliquer tant à l'agriculture, qu'aux autres travaux de la vie rustique. Il établit dans chacune de ces Bourgades un Magistrat pour maintenir l'ordre, & prévenir ou terminer les différends qui pouvaient s'élever dans ces petites sociétés. Ce Magistrat remarquait ceux qui se distinguaient par leur activité, punissait les autres comme des Citoyens inutiles ou dangereux; étudiait les mœurs des habitans, leurs inclinations, leurs talens, pour en rendre compte à Numa, qui, de son côté, venait lui-même visiter ces Colonies, animait par des éloges, par des récompenses, par

des honneurs, celles qui montraient le plus d'ardeur à l'ouvrage & le plus d'induſtrie. Il tâchait d'encourager par la crainte des reproches, du blâme ou de la honte, celles ſur qui le bon exemple des autres n'était pas aſſez puiſſant, & qui, comme de vils Frelons, ne ſubſiſtaient que des travaux de leurs Concitoyens.

C'eſt ainſi que Rome, par les ſoins paternels de Numa, prit une nouvelle face. Il les étendit juſques ſur les eſclaves. Privés du plus beau préſent de la nature, la liberté, il n'oublia point qu'ils étaient hommes. Et pour en rappeller continuellement le ſouvenir aux Romains; pour leur rendre l'humanité précieuſe, en leur laiſſant une image de l'égalité que

la nature a mise, non seulement entre tous les Citoyens d'une même ville, d'un même Etat, mais entre tous les habitans de l'univers, notre Patrie commune, il institua les Saturnales. L'esclave admis alors à la table de son maître, jouissait de toutes les prérogatives des autres Citoyens. Il crut qu'il était juste que des hommes qui enrichissaient l'Etat par des travaux utiles, jouissent du moins, pendant quelques jours, de l'abondance qu'ils lui procuraient; enfin qu'ils avaient des droits sur les premiers fruits d'une terre que leurs mains avaient rendue fertile.

Le malheur des conditions ne détruit point en effet l'égalité primitive, & ne peut servir de pré-

texte au mépris. Cette Rome si fière de l'expulsion de ses tyrans, ne dut-elle pas sa liberté à la vigilance de l'esclave Vindex.

Cette licence des Saturnales tournait doublement au profit des maîtres. Elle les mettait à portée de saisir le caractère de leurs esclaves ; ceux-ci, d'ailleurs, en les avertissant de leurs défauts, avec la familiarité permise pendant ces Fêtes, pouvaient leur donner d'utiles leçons, & peut-être les corriger.

Le pouvoir que Romulus avait laissé aux peres sur leurs enfans, tenait de la barbarie. Ils étaient en droit de les tenir en prison ; de les faire frapper de verges ; de les condamner aux travaux les plus

pénibles ; enfin de les mettre à mort, de quelque rang dont les eût honorés la République : jusques-là que l'on vit à Rome des peres arracher de la Tribune avec violence, leurs enfans qui haranguaient le Peuple, sans que ni le Consul, ni le Tribun, ni ce Peuple même qui ne connaissait point de Puissance supérieure à la sienne, osât prendre leur défense. L'Histoire Romaine est remplie de monumens de la sévérité paternelle. Brutus, Manlius Torquatus, & tant d'autres, la pousserent jusqu'à la dernière rigueur. Ce cruel despotisme subsistait tout le tems de leur vie. Un pere pouvait vendre son fils jusqu'à trois fois, condition plus dure que celle d'un

esclave, puisqu'une fois affranchi, ce dernier devenait libre, tandis qu'un fils courait les risques d'une seconde & troisiéme servitude. Il est vrai qu'alors, s'il pouvait se racheter, le pere n'avait plus aucun droit sur lui. Malgré ce pouvoir excessif, Romulus ne statua rien sur le parricide, comme s'il n'eût pas imaginé que ce crime fût possible. Il est même remarquable que pendant six siécles, on n'en vit aucun exemple dans Rome.

Numa n'osa pas abroger entiérement cette Loi; mais il était de son caractére modéré d'en adoucir la rigueur. Il excepta de la Loi les enfans qui se seraient mariés du consentement de leurs peres;

alléguant pour raison qu'il n'était pas juste qu'une Citoyenne qui avait cru épouser une homme libre, se trouvât la femme d'un esclave.

Les filles, par les Loix de ce Prince, étaient nubiles à douze ans, & les Romains n'attendaient pas toujours ce terme pour les marier. Cette coutume avait ses inconvéniens, car dans un âge si tendre, une fille n'est point assez formée pour soutenir le poids des affaires domestiques, ni assez robuste pour devenir mere sans danger. Mais d'un autre côté, une femme si jeune prenait plus aisément le pli de sa nouvelle condition; il lui en coûtait moins pour se conformer au caractére, à l'hu-

meur de la famille qu'elle s'était choisie ; l'union devenait par-là moins onéreuse : aussi deux cens trente ans après la fondation de Rome, on ne connaissait pas encore le divorce. Spurius Carvilius fut le premier qui en donna l'exemple ; & depuis Numa, jusqu'à Tarquin le Superbe, on ne vit qu'une seule Romaine en division avec sa belle-mere.

La sobriété des femmes fut encore une suite des sages Réglemens de ce Prince. L'usage du vin leur était interdit. D'autres Loix ne leur permettaient de parler qu'en présence de leurs maris, ce qui fut si constamment observé, qu'une femme ayant un jour plaidé sa cause en pleine Audien-

ce, le Sénat envoya consulter l'Oracle d'Appollon, pour sçavoir ce qu'un pareil prodige annonçait à la République. Toute curiosité sur les affaires d'Etat leur était encore expressément défendue. Ces Loix étaient trop austères sans doute, & peut-être injustes ; mais il faut convenir aussi qu'aucun Peuple ne porta plus loin les égards pour les femmes que les Romains. Cette urbanité surprend d'abord dans une Nation encore grossière : elle était un effet de la politique de Romulus qui, pour se concilier l'amitié des Sabins, après l'enlévement de leurs filles, prescrivit à son Peuple d'avoir pour elles toutes les attentions que d'ailleurs elles avaient lieu d'attendre de la douceur & des graces de leur

sexe. Cette conduite des premiers Romains, devint une habitude naturelle à leur postérité.

Numa réduisit à dix mois le terme du plus long deuil.* Une veu-

---

* Le Pere Catrou à l'occasion de ce Réglement du deuil, fait une réflexion dont le ridicule mérite d'être observé. » Il parait, dit-il, » que les Romains avaient porté à l'excès la » pompe de leur deuil, & la somptuosité des » obséques. Ce Prince les resserra dans de justes bornes. Il proscrivit les buchers magnifiques, les lits précieux, les parfums trop exquis. Il défendit de laver les ossemens des » morts, & fit cesser les cris de ce cortége de » Pleureuses dont on les accompagnait. Il voulut qu'on n'ornât de Couronnes que ceux » des morts qui en avaient mérité pendant leur » vie, &c.

Numa certainement ne fit rien de tout cela. Ce prétendu luxe de funérailles n'a jamais existé que dans l'imagination du P. Catrou. Il oublie que Rome sous le régne de ce Prince, n'était qu'une ville assez médiocre, sans Arts, & sans commerce, peuplée par des gens encore sauvages, qui ne connaissaient ni superflu, ni délicatesse. Le grand nom de Rome a fait illusion à cet Historien : on lui passerait, tout au plus, une pareille description après la prise de Carthage.

ve, avant ce tems expiré, ne pouvait se marier ; mais si quelqu'une pressée par des raisons d'intérêt, ou par d'autres causes, trouvait la Loi trop rigoureuse, elle était libre d'en acheter la dispense par un sacrifice.

Les Traités qui n'avaient pour garant que la bonne foi des contractans, étaient souvent exposés à être violés par l'infidélité d'un des deux partis. Numa, pour cimenter la confiance entre les ci-

---

M. de Voltaire a dit avec bien plus de vérité dans son ingénieuse apologie du luxe.

» L'Auguste Rome avec tout son orgueil,
» Rome jadis était ce qu'est Auteuil.
» Quand ces enfans de Mars & de Silvie,
» Pour quelques prez signalant leur furie,
» De leur village allaient au champ de Mars
» Ils arboraient du foin pour étendarts.
» Leur Jupiter au tems du bon Roi Tulle,
» Etait de bois ; il fut d'or sous Lucule, &c.

toyens, érigea un Temple à cette bonne foi (le premier lien de toute société) & la rendit si respectable aux Romains, que leur parole fut longtems regardée comme inviolable, même par leurs ennemis.

Ce Prince ami de la paix & de la justice pour assurer l'héritage du plus faible contre l'avidité du plus fort, voulut que chaque Citoyen marquât par des bornes, les limites de ses terres. Ces Termes devinrent pour les Romains des Dieux qui veillaient à la sûreté publique. Il leur consacra des Autels; on leur offrait, non des sacrifices sanglans, mais les prémices des fruits, & ce fut une profanation digne de mort que

d'oser les enlever ou les reculer. Le territoire même de Rome eut ses limites. Romulus toujours avide de nouvelles conquêtes, ne les avait point fixées; elles auraient attesté ses usurpations mais Numa plus jaloux de conserver ses Etats, que de les étendre par des voies injustes, contint, tant qu'il vecût, la valeur inquiéte des Romains.

Un des établissemens qui decéle encore son caractére pacifique fut celui des Féciales; leurs fonctions étaient d'appaiser les différends, & de prévenir les voies de fait, tant qu'il restait quelque espérance de conciliation. Le Peuple ne pouvait entreprendre aucune guerre, qu'auparavant ils ne

l'eussent déclarée légitime. Lorsqu'une Ville alliée des Romains avait enfraint les conditions des Traités, les Féciales s'y transportaient, & demandaient justice au nom du Peuple. Sur un refus, ils la déclaraient ennemie : mais ils n'étaient pas moins attentifs à écouter les plaintes que l'on portait contre les Romains, pour en rendre compte au Sénat. Si quelque Citoyen pouvait prouver que l'on eût violé à son égard la foi des Traités, ils exigeaient que les coupables fussent remis à leur discrétion. Ils faisaient respecter le droit des gens dans la personne des Ambassadeurs ; enfin ils avaient le plein pouvoir de conclure la paix ou de l'annuller, si el-

le leur paraissait contraire aux intérêts de la République. Lorsqu'ils étaient députés vers une Nation, leur Chef revêtu des marques de sa dignité, s'avançait sur les frontières, & là prenant Jupiter, & les autres Dieux à témoin de la justice de la demande qu'il allait faire, se devouant lui & ses Concitoyens à la vengeance céleste; s'il donnait la moindre atteinte à la vérité; après avoir fait les mêmes protestations devant la première Personne que le hazard offrait à sa vûe, il marchait vers la Capitale. En présence des Magisgistrats, il exposait les ordres dont il était chargé, renouvellant toujours les mêmes imprécations & les mêmes sermens. Si les Magis-

trats lui faiſaient juſtice, il ſe retirait en ami. S'ils demandaient du tems pour délibérer, il leur accordait dix jours, & quelquefois trente; mais ce tems expiré, s'ils refuſaient de le ſatisfaire, il s'éloignait pour toujours en devouant les coupables à la colère des Dieux. Il retournait enſuite au Sénat avec les Féciales qui l'avaient ſuivi, & leurs réponſes décidaient la guerre.

Les Romains avaient cette coutume ſi fort en vénération, que longtems après Numa, ils crurent que leur ville n'avait été priſe par les Gaulois, que pour avoir négligé de s'y conformer. En effet Fabius Ambuſtus leur Ambaſſadeur auprès de ces Barbares,

chargé de négocier avec eux quelque accommodement, & mécontent du succès de sa négociation, défia l'un des plus braves d'entre eux à un combat singulier, le vainquit & le tua.

Les Gaulois irrités envoyerent à Rome un Député chargé, d'accuser Fabius d'avoirp orté la guerre chez eux, sans qu'elle leur eût été déclarée. Les Féciales furent d'avis de le livrer aux Gaulois; mais le Peuple s'y opposa : des Romains ne pouvaient se résoudre à punir la valeur comme un crime. Les Gaulois marcherent à Rome, la prirent, la saccagerent & la mirent en cendre. Le seul Capitole fut sauvé par l'intrépidité de Camille.

Numa congédia les 300 hommes que Romulus avait choisi pour sa garde ; il crut que l'amour de ses sujets suffisait pour sa défense, & qu'il ne devait point se défier d'un Peuple qui lui avait confié l'autorité suprême. Ce n'est qu'aux Rois capables d'en abuser que la défiance est permise. Il n'est pas d'exemple que des Sujets se soient lassés d'un maître qui les traitait en pere. La cruelle politique exagére envain la perversité humaine; la reconnaissance & l'amour établissent plus solidement le pouvoir des Rois, que l'oppression & la crainte.

J'ai dit que Numa s'appliqua surtout à faire fleurir la Religion. Par respect pour la mémoire de

son prédécesseur, il ne changea rien dans le petit nombre de loix & de cérémonies que ce Prince avait prescrites ; mais il se permit d'ajouter, de lui-même, tout ce qu'il crut que Romulus avait négligé. Il embellit Rome de plusieurs Temples, & assigna des Fêtes particulières à tous les Dieux ; il créa de nouveaux Prêtres en l'honneur de Jupiter & de Mars. Il voulut que Romulus lui-même en eût un qui fut appellé *Quirinalis* du nom du Dieu auquel il était consacré.

A l'exemple du Fondateur de Rome, il garda la dignité de premier Pontife, & il eut la sagesse de réunir dans sa personne la puissance royale, &

le Sacerdoce. Il se réserva par conséquent le droit de juger souverainement les controverses de Religion, & d'établir à son gré de nouvelles Loix sur tout ce qui concernait, ou le culte, ou l'intelligence des dogmes. C'était à lui d'examiner ceux des Magistrats qui devaient présider aux sacrifices, & les personnes qui se dévouaient au service des Dieux. Il veillait à ce que leurs Ministres ne fissent aucune innovation dans les cérémonies. On le consultait sur ce qu'il fallait croire ; & si quelqu'un semblait manquer de déférence pour ses décisions, il le punissait selon l'importance de l'objet. Il n'était comptable de sa conduite, ni au Peuple, ni au

Sénat ; enfin les Veſtales étaient commiſes à ſa garde.

L'établiſſement de ces Prêtreſſes fut un nouveau monument de la piété de Numa. C'eſt mal-à-propos que quelques Hiſtoriens l'ont attribué à Romulus. Il eſt vrai qu'avant la fondation de Rome, le culte de Veſta s'était introduit chez les Albains ; on a vû que la mere de Romulus était une Veſtale ; mais par cette raiſon-là même, ce Prince n'en établit point dans Rome. Il n'était pas naturel qu'il rappellât au ſouvenir des Romains la honte de ſa mere, ni qu'il s'expoſât à punir ſur des Veſtales infidelles, un attentat qui leur eût été commun avec Rhéa-Silvia. La chaſteté que l'on exigeait de ces Prêtreſſes était

un Symbole de la pureté de l'élement qu'elles avaient en garde. Outre le dépôt du feu sacré, elles étaient chargées de la conservation du Palladium, ou des Livres des Sybilles. Du moins la piété de Cécilius Métellus qui revenant vainqueur de la prémière guerre de Carthage, s'élança dans le Sanctuaire embrasé de leur Temple, & sauva des flammes quantité de monumens précieux que la frayeur des Vestales avait abandonnés, est-elle une preuve que le feu sacré n'était pas le seul objet de l'attention de ces Vierges.

Leur nombre était de quatre sous le regne de Numa; il fut augmenté sous celui de Tarquin l'ancien. Elles jouissaient de plu-

ſieurs Priviléges honorables. On portait les faiſceaux devant elles, & ſi le hazard les conduiſait ſur le paſſage de quelque criminel condamné à mort, elles lui ſauvaient la vie, pourvû qu'elles juraſſent que cette rencontre n'était point préméditée. Elles jouiſſaient auſſi du droit de teſter du vivant de leurs peres. Leur régle les condamnait à reſter trente ans au ſervice de la Déeſſe : dix pour ſe former aux fonctions de leur miniſtère; dix pour l'exercer, & les dix dernières pour inſtruire celles, qui devaient les remplacer. Au bout de ce tems il leur était libre de ſortir du Temple, & de ſe marier. Peu d'entre-elles profitaient de cette liberté. La ſuperſtition

remarqua même que celles qui le firent, ne furent point heureuses. Mais il ne paraît pas étonnant que de vieilles filles, fières de la vénération que l'on avait eu pour elles, n'inspiraſſent point à leurs maris des paſſions bien violentes : le contraire eût été plus digne d'être obſervé.

Elles étaient ſévérement punies des moindres négligences. Les Pontifes les frappaient de verges pour une legère inattention, & on enterrait toutes vives avec l'appareil le plus effrayant, celles dont la chaſteté s'était démentie. On prétend que la Déeſſe s'intéreſſait au ſort des Veſtales injuſtement accuſées. Une d'entre elles (*a*)

(*a*) Emilie.

ſoupçonnée d'avoir laiſſé, par ſa négligence, éteindre le feu ſacré, le ralluma, dit-on, en y jettant ſa ceinture, quoique le foyer ne fût couvert que de cendres froides. Une autre (a) dont les mœurs étaient ſuſpectes, du moins au rapport des Prêtres qui peut-être ne l'accuſaient d'un crime, que par l'attention qu'elle avait que à s'en défendre, offrit, pour ſe juſtifier, de puiſer de l'eau dans un crible; ce qui lui réuſſit aux yeux de tout le Peuple. On ajoute que jamais ſon principal accuſateur ne reparut, & comme on le juge bien, ces prodiges ne pouvaient manquer d'accréditer le Temple de Veſta. Je ne les

(a) Tucia.

rapporte que pour prouver qu'il s'est trouvé chez tous les Peuples de ces Traditions consacrées par les esprits faibles, Traditions que les Philosophes tels que Démocrite, Epicure, Cicéron, &c. ne méprisaient qu'avec les ménagemens que des Sages doivent aux préjugés de leur pays.

Pour adoucir insensiblement les mœurs des Romains, & leur faire perdre cette férocité guerrière qu'ils avaient contractée sous le régne de Romulus, son Successeur se servit habilement des spectacles de religion, des sacrifices, des fêtes, des danses, en l'honneur des Dieux; il y assistait lui-même avec décence, & le Peuple, toujours imitateur de ses Rois, s'y livrait avec d'autant plus de zéle, qu'il

trouvait à la fois, dans ces cérémonies, de quoi satisfaire son penchant à la superstition, & son goût pour les plaisirs. Ces chants, ces danses, ces jeux qui faisaient la principale partie du culte, étaient en effet de purs spectacles, bien capables, par conséquent, de réussir chez le Peuple toujours crédule, curieux, avide de nouveautés, & devaient attiédir par dégrés cette ardeur belliqueuse, jusqu'alors l'unique vertu des Romains. Ce culte extérieur, qui fut si favorable aux desseins de Numa, prouve que ceux qui l'ont voulu abolir dans la Religion, ne connaissaient pas si bien que lui la nature des Peuples, & que loin d'en retrancher quelque partie, il serait peut-être plus à propos de

l'augmenter : le Vulgaire ne s'attache que par les sens.

La création des Saliens eut pour origine une peste qui désola Rome, & une partie de l'Italie. Numa feignit alors qu'un bouclier de cuivre, gage de la conservation des Romains, était tombé du Ciel dans son Palais, & qu'il devait cette révélation à la Nymphe Egérie. Une calamité publique est le vrai moment de la crédulité. La contagion cessa, le bouclier fut regardé comme un monument de salut qu'il fallait conserver précieusement. On proposa d'en faire forger onze parfaitement semblables, afin que des voleurs, ou des ennemis, qui auraient eu l'intention de l'enlever, ne sussent lequel choisir. Numa le fit porter

inutilement à tous les ouvriers de Rome ; le seul Véturius Mamurius, qui sans doute avoit fait le premier, réussit à faire les onze autres, & les fit si ressemblans, que ce Prince même ne put reconnaître le véritable. Il institua des Prêtres nommés Saliens, pour les garder. Leur fonction était de les porter en pompe, & d'en donner le spectacle au Peuple pendant le mois de Mars. Ils dansaient en frappant en cadence sur ces boucliers, & c'est de ces danses que le nom de Salien tire son étymologie.

Tant d'institutions pieuses & nouvelles pour les Romains, leur avaient inspiré une si grande confiance dans la sagesse de Numa, qu'il pouvait, sans risquer de se

compromettre, leur persuader tout ce qu'il voulait. C'est ce qui leur fit adopter, sans aucune contradiction, son commerce avec la Nymphe Egérie; mais comme on l'a déja remarqué, ce Prince ne cherchait à leur en imposer que pour les rendre meilleurs : pouvait-il prendre une route plus sure qu'en leur annonçant des Dieux qui recompensaient les vertus, & qui punissaient les crimes ?

Convaincu que tout ce qui semble mystérieux imprime au Peuple un certain respect, il établit quantité de pratiques ausquelles les Romains devaient d'autant plus s'attacher, qu'ils n'en pouvaient pénétrer ni les convenances, ni les rapports : par exemple, de sacrifier aux Dieux célestes en nom-

bre impair, aux terrestres, en nombre pair ; de se tourner, en faisant leurs prieres, d'orient en occident, & d'occident en orient ; de ne pas regarder derrière eux lorsqu'ils sortaient de leurs maisons, & beaucoup de pareils usages qu'ils respectaient d'autant plus qu'ils leur semblaient impénétrables. Des chimères semblables sont, dans toutes les Religions, l'aliment du Peuple. Cependant quelque crédule qu'il puisse être, il faut de tems en tems réveiller sa confiance par des prodiges. Numa était trop éclairé pour y manquer. Il invita un jour les principaux des Romains à un repas solemnel ; & leur ayant fait voir des apprêts très-médiocres, il s'éloigna quelques momens avec eux, jusqu'à

l'heure du service. A leur retour, les tables parurent couvertes d'une vaisselle magnifique, & d'une abondance de mets les plus recherchés en tout genre. Lisant leur étonnement dans leurs yeux, il remercia hautement la Nymphe Egérie, qui avait bien voulu, disait-il, leur faire les honneurs du festin. Les Romains surpris & flattés, ne pouvant imaginer d'ailleurs qu'en aussi peu de tems ce Prince eût pû ordonner une fête si somptueuse, ne douterent plus de son crédit auprès de la Nymphe, & lui, pour les convaincre de plus en plus, lui dédia par reconnaissance, & aux Muses ses Compagnes, un bois arrosé d'une fontaine où les Vestales allerent puiser l'eau pour laver le sanctuaire de leur Temple. Il prescrivit en-

suite la forme des expiations & des purifications. Enfin il rendit Rome si respectacle par cet appareil de Religion, que ses ennemis mêmes auraient regardé comme un Sacrilége de faire la moindre entreprise contre une ville entiérement devouée au culte des Dieux.

Ce qui paraîtra singulier, c'est que Numa reconnaissait un premier Etre, au-dessus des sens, invisible, immortel, immuable, & ce fut en conséquence de cette opinion, qu'il défendit de le répréfenter sous aucune forme corporelle: tellement que les Romains pendant plus d'un siécle & demi ne placerent point de Statues dans leurs Temples, regardant comme un attentat de prendre des modé-

les ſur la terre pour peindre les Dieux, & n'imaginant pas que l'on pût atteindre à leur connaiſſance autrement que par la raiſon.

Il eſt remarquable que cette Doctrine de Numa ſe trouve entiérement conforme à celle de Moyſe, & qu'elle renferme un des premiers Commandemens qu'il ait fait aux Hébreux.

Numa, Pythagore, Platon, Socrate, &c. ont eu de la Divinité, à peu près, les mêmes idées. Peut-être, dira-t-on, qu'ils avaient quelque connaiſſance du Livre des Hébreux; mais outre qu'il ſerait difficile de prouver que Numa, par exemple, qui s'y rapporte ſi bien, eût fait quelque voyage en Judée, ne ſçait-on pas que les Juifs

avaient tant de vénération pour leurs mystères, qu'ils auraient cru les profaner en les communiquant à des Etrangers, & que toute alliance avec eux leur était expressément défendue ? Ne sçait-on pas aussi la haine que ce Peuple superstitieux portait à toutes les Nations ? Dans le tems même où la Judée, devenue Province Romaine, était forcée d'avoir quelque commerce avec ses vainqueurs, ils n'étaient pas fort instruits de la Religion des Juifs, témoin ce vers d'un Poëte Latin, qui croyait exprimer l'objet de leur culte :

*Nil præter nubes & cœli numen adorant.*

Je ne parle point du reproche, qu'on leur fit d'adorer la tête d'un âne. Après cela peut-on s'imagi-

ner de bonne foi que Numa, huit cents ans avant la conquête de Jerusalem, ait été si bien instruit de leur créance, qu'il ait transcrit, pour ainsi dire, le premier Commandement du Décalogue ?

La conformité des sentimens de ce Législateur avec quelques principes de Pythagore, a donné lieu à l'anachronisme qui le fait disciple de ce Philosophe. On trouve dans Plutarque toutes les raisons dont on a cru l'appuyer ; mais Numa * regnait plus de cent ans avant que Pythagore eût établi son école à Crotone, & cette ville elle-même ne fut bâtie que quarante ans après que ce Prince

* Numa fut élu vers le milieu de la 16 Olympiade, & Pythagore ne parut en Italie qu'à la fin de la 50.

fut monté sur le Trône. Il ne resterait donc aux Partisans de cette opinion que de supposer qu'il y ait eû un autre Philosophe du même nom, contemporain de Numa : mais aucune histoire, soit Grecque, soit Romaine, n'en a fait mention.

La réforme du Calendrier, autant que l'ignorance où l'on était alors de l'astronomie put le permettre, ne fut pas un des moindres ouvrages de Numa ; sous le regne de Romulus, il s'était glissé tant de confusion dans les mois, que les uns ne contenaient pas plus de vingt jours, tandis que d'autres en contenaient plus de trente cinq ; & cela, faute d'avoir observé la différence de l'année lunaire à la solaire qui a onze jours

de plus. On s'était contenté de diviser l'année en 360 jours; mais les douze révolutions de la Lune s'achevant en 354 jours, & celles du Soleil, en 365, Numa de ces onze jours, multipliés deux fois, forma un nouveau mois que l'on intercalait de deux ans en deux ans, après celui de Février. Les Romains l'appellerent *Mercedonius*, de l'usage qui s'introduisit de payer pendant ce mois, les gages des domestiques mercénaires. Ce changement de Numa eut encore besoin d'être corrigé dans la suite.

Il paraît que sous Romulus, l'année des Romains n'était que de dix mois; celui de Mars la commençait. Numa le fit précéder de ceux que nous nommons

Janvier, & Février. L'un tire sa dénomination de certaines expiations appellées *Fèbrua* qui sans doute avaient lieu dans le cours de ce mois ; l'autre tire la sienne de Janus, un des anciens Rois d'Italie, Prince pacifique à qui Numa fit élever un temple qui devait être ouvert durant la guerre, & fermé pendant la paix. Il le fut constamment tout le tems de son regne, & c'est ce que Rome ne vit jamais après lui. Depuis Numa jusqu'à Tibere, les Historiens ont observé qu'il ne fut fermé que quatre fois, encore par intervalles. Ce Prince en substituant au mois de Mars celui de Janus, voulait prouver, sans doute, combien il préférait la paix à la guerre.

Quelques Auteurs ont donné quatre fils (*) à Numa, desquels on a prétendu que descendaient les quatre plus anciennes familles de Rome; mais l'opinion la plus commune ne lui donne que la seule Pompilia, mere de cet Ancus Martius qui fut le Successeur de Tullus.

Après une carrière de 80 ans, dont il en avait régné 43, Numa vit approcher son terme, & mourut en philosophe. Ce grand homme fut regretté non seulement des Romains, mais des Nations voisines chez qui sa réputation s'était étendue, & qui souvent l'avaient pris pour arbitre de leurs différends. Il avait joui toute sa

* Pomponius, Pinus, Calpus, Mamercus.

vie des fruits de sa sagesse. Il laissa Rome paisible au dedans, respectée au dehors, & l'égalité de son régne fut l'image de celle de ses moeurs. On exprimerait mal la désolation des Romains. Les femmes, les enfans mêmes prirent part au deuil public. Il avait défendu que l'on brulât son corps; les Patriciens le portèrent avec pompe, jusqu'au pied du Mont Janicule où il fut enterré. On déposa dans sa tombe par ses ordres vingt-quatre Livres, douze latins & douze grecs, qu'il avait composés sur les cérémonies sacrées. Le tems avait épargné ces précieux monumens pendant quatre siécles: le Sénat informé qu'on les avait découverts, sur le rapport de Pétilius

Préteur chargé de les examiner, commanda qu'ils fussent brûlés, comme si le Peuple ne méritait pas d'être instruit des mystères qu'ils renfermaient; mais plutôt pour lui cacher à quel point on s'était écarté des sages institutions de Numa.



# HISTOIRE
## DE
## *TULLUS HOSTILIUS.*

LEs ſages précautions de Numa pouvaient faire de Rome, un petit Etat floriſſant. Cette abondance, fruit du travail, bien différence de celle qui ſemble émanée du luxe, laiſſait à ſes habitans aſſez de courage pour ſe défendre; mais ne leur permettait guéres de penſer à devenir Conquérans.

S'il eſt hors de doute qu'une poſſeſſion paiſible & bornée l'emporte, pour le bonheur d'un Etat, ſur une poſſeſſion plus étendue,

mais plus disputée, il est constant que les Romains ne devaient jamais s'écarter du plan d'un Législateur qui n'avoit songé qu'à les rendre heureux : cependant aussitôt après sa mort, on les voit retomber dans tous les excès dont il avait cru les corriger. Ce Temple de Janus qu'il avait tenu fermé pendant toute sa vie, fut ouvert sans interruption sous le régne de ses Successeurs. L'ambition des Romains était un feu couvert sous la cendre tout prêt à se réveiller, & quarante ans de tranquillité n'avaient point encore étouffé chez eux le génie inquiet de leur Fondateur. Ce Peuple n'eût été qu'heureux en suivant les maximes de Numa ; il devint grand dès qu'il osa s'en

éloigner; & vraisemblablement, il ne s'y conforma, tant qu'il vécut, que par l'admiration involontaire que ce Roi Philosophe lui avait imposée. Cette révolution soudaine, l'origine de la grandeur de Rome, n'eut pas cependant pour principe le caractère seul de la Nation. Une faute essentielle, dont on ne peut justifier la mémoire de Numa, ne contribua pas moins à détruire l'effet de ses Loix. Ce n'était point assez de faire envisager la paix comme le plus grand des biens, & l'ambition comme la source de tous les maux, il fallait perpétuer ces idées dans le cœur des Romains; les peres devaient les transmettre à leurs enfans par l'éducation, & c'est sur quoi Numa négligea de rien

prescrire. Cette faute d'un grand homme est d'autant moins excusable qu'aucun Législateur avant lui n'avait perdu de vûe cette base importante de tout systême politique. Il laissa chaque Citoyen maître d'élever ses enfans à son gré, parce qu'il craignit de donner atteinte aux Loix de Romulus qui avaient porté le pouvoir paternel jusqu'au despotisme. Nous avons vu qu'il osa les modérer; mais il crut dangereux, sans doute, de les réduire à des bornes trop étroites. L'ancienneté d'un abus, le rend sinon respectable, du moins difficile à réformer. Les enfans sont le dépôt le plus précieux de l'Etat; mais pour que ces jeunes plantes puissent porter un jour des fruits qui l'enrichissent, il ne fau

point laisser au caprice le soin de les cultiver. Si l'effet d'une bonne éducation est d'inspirer de la reconnaissance pour ceux dont on l'a reçue, pourquoi l'Etat lui-même ne chercherait-il pas à mériter cette reconnaissance qui lui donnerait des Patriotes? S'il est important, soit dans une République, soit dans une Monarchie, que les Citoyens affectionnent l'espéce de Gouvernement établie, est-il de la prudence de laisser à des particuliers la liberté d'inspirer aux jeunes gens des maximes directement opposées à ce grand intérêt? Ne serait-il pas aussi ridicule, dans une République, d'insinuer aux enfans les idées de Machiavel, ce Précepteur des Tyrans, qu'il est sin-

gulier, dans un Etat monarchique, de ne leur mettre sous les yeux que des Auteurs républicains, dont le génie libre, indépendant, hardi, si propre à élever l'ame, lui imprime en même tems des principes contraires au Gouvernement? Ne vaudrait-il pas mieux, par exemple, leur apprendre l'Histoire de leur Nation, leur inspirer du respect pour les Grands-Hommes qui se sont signalés par leur fidélité, leur obéissance, & leur zéle au service de leurs Rois, que de leur faire admirer Brutus chassant son Maître du Trône, & fondant sur une rébellion, l'édifice de la liberté Romaine.

Quelles pertes l'Etat ne fait-il pas tous les jours, en laissant

avilir

avilir dans l'obſcurité de jeunes gens dignes de le ſervir, ſi l'indigence ou le malheur de leur condition ne les eût privés des reſſources d'une éducation néceſſaire ? (*) Combien de préjugés perpétués par l'ignorance des Guides à qui l'on confie la Jeuneſſe ! A quels déſordres ne remedierait-on pas, ſi l'on regardait d'un œil moins indifférent ces premières impreſſions dont l'expérience nous démontre cependant la force & la durée. Lycurgue avait bien combiné tous les avantages qu'une éducation

* C'eſt ſous les grands Princes, que de grandes idées ſe conçoivent & s'exécutent. L'Ecole Militaire établie de nos jours, eſt un monument qui peindra l'ame de LOUIS XV. à la poſtérité, & que Rome & l'ancienne Gréce nous auraient envié.

donnée aux dépens de l'Etat, pouvait apporter à Sparte. Aussi les vûes de ce sage Législateur furent-elles parfaitement remplies, tant que les Spartiates se conformerent à ses Loix. Les Romains perdirent au contraire, par cette seule négligence de Numa, cet esprit de justice & de modération qu'il leur avait inspiré; mais qu'une éducation arbitraire ne put transmettre à leur postérité. Le régne agité de Tullus va présenter sous nos yeux un contraste que le caractère paisible de son Prédécesseur rend encore plus intéressant. Il semblait que l'humeur belliqueuse des Romains ne se fût assoupie, que pour tirer plus de forces de son réveil.

La mort de Numa fut suivie

d'un interrégne peu remarquable. Le Peuple, d'un consentement unanime, éleva sur le Trône Tullus Hostilius, & le Sénat confirma cette élection. Son Ayeul Hostus était originaire de Médulie, petite ville du Latium. Il était venu s'établir à Rome peu de tems après sa fondation, & avait épousé la fille de cette fameuse Hersilie dont les sages conseils produisirent le Traité d'union entre Rome & les Sabins. Il s'était distingué dans les différentes guerres de Romulus, & il périt dans cette journée même où les Sabines par leurs larmes, & par leur courage, réussirent à ne faire qu'un peuple de deux Nations rivales. Romulus honora sa valeur d'un monument érigé

ſur le champ de bataille, chargé d'une inſcription qui annonçait à la poſtérité la reconnaiſſance que lui devait la Patrie. Il ne laiſſa qu'un fils pere de Tullus.

La première année du régne de ce Prince répond à la 27e Olympiade. Il abandonna les traces de ſon Prédéceſſeur pour ſuivre celles de ſon Ayeul, & la guerre lui parut, de même qu'à Romulus, la ſource de la véritable gloire. Il commença par ſe concilier cette partie du Peuple qui languiſſait dans l'infortune.

Les Rois qui l'avaient devancé, s'étaient réſervé une campagne fertile dont les revenus étaient uniquement deſtinés aux frais des ſacrifices, & aux dépenſes qu'exigeait le faſte de leur dignité. Ro-

mulus l'avait conquise, Numa l'avait possédée, comme son Successeur; Tullus en fit le partage au Peuple, se bornant à son Patrimoine. Cette générosité lui gagna tous les cœurs. Il renferma le Mont Cœlius dans l'enceinte de Rome, pour y loger ceux d'entre les Citoyens qui n'avaient pas encore de demeure fixe; lui-même y bâtit son Palais. Les occasions de signaler son courage lui manquaient, elles ne tarderent pas à se présenter.

Cluilius, Dictateur d'Albe, homme d'un caractère inquiet & superbe; jaloux de la gloire des Romains, resolut d'allumer la guerre entre les deux Nations. Il n'avait pas le moindre prétexte de rupture; il engagea des gens

fans aveu à ravager le territoire de Rome, les flattant de l'espoir du gain, & de l'impunité. Ce piége qu'il tendait aux Romains réussit; il avait prévu que ce Peuple belliqueux repousserait la force par la force, & lui donnerait occasion de l'accuser d'avoir violé la paix. Il ne doutait pas que cette calomnie ne prît crédit sur le plus grand nombre toujours ennemi du bonheur public, & qu'il n'obligeât ses Concitoyens à se résoudre à une guerre ouverte: en effet les Romains prirent les armes, fondirent sur ces brigands, en tuerent une partie, & firent plusieurs prisonniers. Cluilius, charmé du succès de son stratagême, assembla le Peuple, lui peignit les Romains

comme les agresseurs, fit paraître les blessés, les parens des captifs & des morts ; & après un discours dans lequel il prétextait encore d'autres motifs de vengeance, il persuada à sa Nation d'envoyer des Ambassadeurs à Rome pour qu'on leur remît les coupables, ou pour déclarer la guerre aux Romains en cas de refus.

C'était flatter le penchant de Tullus qui ne désirait pas moins la guerre que son ennemi : cependant, il différa, sous divers prétextes, de donner Audience à ces Députés, & pour prévenir les Albains, il leur envoya dans le même tems le Chef des Féciales, pour leur demander raison de l'insulte faite au Peuple Romain. Sa politique adroite voulut

par-là rejetter sur Cluilius toute l'injustice de la Guerre, & conserver une apparence de modération. Les Féciales arriverent à Albe, & s'adresserent à Cluilius même au milieu de la place publique. Ils se plaignirent de l'infraction des Traités & demanderent une satisfaction proportionnée à l'injure. Le Dictateur lui répondit que lui-même avait envoyé des Députés à Rome, pour éxiger une réparation. Il accusa les Romains d'avoir commis les premieres hostilités, & finit par leur déclarer la Guerre. Alors le Chef des Féciales lui demanda s'il convenait que ceux-là devaient être regardés comme les agresseurs qui les premiers refusaient de satisfaire à des demandes

juftes & faintes qui n'avaient pour objet que l'accompliffement des Traités. Cluilius en étant convenu, perfuadé que fes Ambaffadeurs auraient effuyé le premier refus, le Chef des Féciales reprit la parole, & lui dit : « J'atteste donc tous les Dieux que » nos Ancêtres prirent jadis à té« moin de leur alliance, de la « jufte indignation du Peuple Ro« main, puifque c'eft nous qui « avons demandé les premiers » une réparation qui nous eft dûe, « & que loin de nous l'accorder, « vous nous avez déclaré la guer« re. Préparez-vous, Albains, à » nous faire bientôt raifon de tant « d'injures. »

Les Féciales étant de retour à Rome, Tullus donna enfin au-

dience aux Députés d'Albe, que jusqu'alors il avait amusés par des distinctions flatteuses, & de vains honneurs, dont ils avaient conçu de frivoles espérances. Il leur demanda le sujet de leur députation, & sur leur réponse : » Je me « suis déja plaint, leur dit-il, du « procédé de vos Maîtres ; retour- « nez leur apprendre que je vais « leur porter la guerre qu'ils sou- « haitent, non seulement avec mes » forces, mais avec celles de tous « les alliés du Peuple Romain. »

Après de longs préparatifs, les deux armées entrerent en campagne. Les Albains dresserent leur camp à cinq milles de Rome, dans un endroit appellé depuis le fossé de Cluilius, & les Romains dresserent le leur entre la ville & les

ennemis. L'une & l'autre armée étaient égales en forces ; la situation du camp des Romains était plus avantageuse. Quand elles furent en présence, l'ardeur du combat parut se refroidir dans les deux partis. On eût dit qu'ils s'inspiraient une terreur mutuelle.

L'ancienne liaison, qui jusqu'alors n'avait pas encore été altérée entre les deux Peuples, leur faisait regarder cette guerre comme une guerre civile : on songea plus à la défense qu'à l'attaque ; & de part & d'autre, on prit le parti de se retrancher.

Les plus sages se repentaient déjà d'avoir secondé l'entreprise de leurs Chefs, & le gros de l'armée murmurait de voir traîner la guerre en longueur, sans que

l'on osât tenter un évenement décisif. On se bornait à se harceler réciproquement, & le tems se consumait en de fréquentes escarmouches, qui, sans rien décider, affaiblissaient toujous les deux partis. Cluilius, auteur de ces troubles, souffrait avec impatience tant de délais; il brûlait de présenter la bataille à l'ennemi, ou de le forcer dans ses retranchemens. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour l'action, ou pour l'attaque du camp, s'étant retiré la nuit dans sa tente pour y prendre quelque repos, on le trouva mort le lendemain, quoique sa garde ordinaire ne l'eût point quitté, sans que l'on pût trouver sur son corps les moindres traces d'une mort violente. Le Peuple

superstitieux crut que les Dieux l'avaient puni de son injustice envers les Romains; d'autres plus raisonnables (mais peut-être également trompés) privés par sa mort de l'espoir d'un riche butin, soupçonnaient des rivaux jaloux de son rang de s'en être défaits par le poison: enfin d'autres l'accusaient de s'être lui-même donné la mort, désespéré des obstacles qui retardaient son entreprise, & ne sachant d'ailleurs à quel parti se résoudre. Ceux qui n'étaient prévenus ni par l'amitié, ni par la haine, n'attribuaient sa mort ni au desespoir, ni à la colere des Dieux, ni aux piéges de ses ennemis. Les simples loix de la nature, suffisaient à des gens raisonnables pour expli-

quer ce prétendu prodige, & l'exemple d'une mort subite n'était pas assez rare pour en tirer d'autres conséquences. On enterra ce Dictateur dans l'enceinte même du camp. Les Albains lui donnerent pour Successeur Métius Suffétius, ou comme d'autres l'écrivent, Fuffétius, homme sans foi, & qui n'avait aucune des qualités nécessaires à son rang. Il n'avait pas moins contribué à jetter des semences de division entre les deux Peuples que Cluilius lui-même, & ce fut une des causes de son élection; mais voyant que l'ardeur des principaux Albains s'était ralentie, & d'ailleurs moins courageux que son prédécesseur, il envoya des Députés à Tullus pour lui proposer un accommo-

dement : il eſt vrai que tous deux avaient appris une nouvelle qui devait les diſpoſer à ſe réunir, pour éviter un péril commun.

Les Veïens & les Fidénates, toujours vaincus ſous le régne de Romulus, avaient été obligés d'acheter une trève honteuſe, d'une partie de leur territoire. La paix dont ils jouirent ſous celui de Numa, releva leurs eſpérances, leur courage & leur fortune : ils n'aſpiraient qu'au moment de ſecouer le joug des Romains ; mais juſqu'alors ils avaient diſſimulé leurs projets de vengeance.

La diviſion d'Albe & de Rome leur parut une occaſion favorable d'éclater. Les principaux d'entr'eux convinrent que tous ceux qui ſe trouveraient en état de porter

les armes, se rendraient à Fidénes par des sentiers détournés, avec la précaution de n'y point entrer en troupe; mais de se diviser par petits corps, pour mieux cacher l'importance de leur marche, & le piége qu'ils allaient tendre à leurs ennemis. Ils devaient observer le tems où les Romains & les Albains engageraient l'action, & ils avaient disposé des espions sur les montagnes voisines pour les avertir par un signal convenu, afin qu'au même instant ils se rassemblassent tous sous les armes, qu'ils prissent le chemin du champ de bataille, éloigné seulement de leur rendez-vous d'environ deux lieues, & qu'ils fondissent tous ensemble sur les vainqueurs & sur les vaincus. La puissance des Al-

bains leur faisait presque autant d'ombrage que celle des Romains; & ils ne doutaient pas qu'ils ne dussent tailler en piéces les deux armées. Ces mesures paraissaient bien prises; mais ces longs délais qui avaient causé tant de murmures dans les deux camps, furent le salut d'Albe & de Rome. Il est rare qu'une conspiration ne transpire, quand on en retarde l'exécution. Quelques Conjurés, soit par haine pour leurs Chefs, soit qu'ils craignissent d'être prévenus par d'autres (ce qui arrive ordinairement dans tous les projets qui demandent un grand nombre d'Acteurs) soit qu'ils attendissent une récompense, ou qu'enfin ils eussent horreur d'un dessein si cruel, en porterent l'allarme aux deux partis.

Suffétius, moins par amour pour la paix, que pour se dérober lui-même au danger, fit donc proposer une conférence à Tullus, qui, de son côté, ne refusa pas de s'y prêter. Ils convinrent d'une entrevue au milieu des deux camps, & s'y trouverent l'un & l'autre accompagnés des principaux Officiers de leurs Armées.

L'Albain prit la parole, & ne dissimula point que l'ambition seule & le desir de dominer, plutôt que les prétextes allégués de part & d'autre, avaient allumé la guerre entre deux Nations voisines & liées par le sang; mais il ajouta que l'intérêt commun devait, sinon les réunir, du moins leur faire prendre les voies les moins sanglantes pour décider du

fort des deux Peuples, de peur qu'en s'affaiblissant mutuellement, ils ne devinssent tour à tour la proye de leurs ennemis.

Cette proposition fut applaudie des deux côtés, & Tullus s'offrit lui-même à combattre Suffétius; disant que dans une querelle dont le succès allait décider du droit de commander, c'était aux deux Chefs à s'en disputer l'honneur; mais Suffétius * représenta qu'une affaire de cette importance ne devait pas se remettre au hazard d'un combat singulier; qu'il fallait, à la vérité, ne pas rendre cette journée trop meurtrière; mais que trois combattans de part & d'autre, n'é-

* Le caractére de Suffétius ne l'annonce nulle part comme un homme courageux.

taient pas trop pour un ſi grand intérêt. Cette réſolution priſe, les deux Chefs ſe ſéparerent. Ils aſſemblerent leurs Troupes, & leur rendirent compte de leur délibération. Les plus braves des deux Armées ſe diſputerent la gloire d'un combat qui devait acquérir l'Empire à leur Nation. Tous ceux qui pouvaient, ou ſe vanter d'une naiſſance illuſtre, ou ſe prévaloir d'une force peu commune, ou de quelque action d'éclat, demandaient la préférence avec une chaleur agréable aux deux Chefs, mais qui leur rendait le choix difficile: enfin par une eſpéce de prodige, il tomba ſur de jeunes Guerriers qui ſemblaient deſtinés, par les merveilles de leur naiſſance, à cet évenement extraordinaire.

Un Albain nommé Séquinius avait eu deux filles, dont il avait marié l'une à Curiace un de ses compatriotes, & l'autre à P. Horace, Citoyen Romain. Toutes deux avaient donné le jour à trois jumeaux qui, parvenus à la fleur de leur âge, s'étaient également distingués au service de leur Pays. Le Ciel les avait favorisés de tous les dons de la Nature, la beauté, le courage & l'adresse: ce fut sur eux que se réunit le choix des deux Nations. Ils en reçurent la nouvelle avec joie, & se disposérent au combat. Le jour nommé, l'Armée des Romains sortit du Camp. Tullus à leur tête conduisit les trois Horaces, & les soldats les couronnaient de fleurs comme des victimes dévouées à la Patrie. Les Al-

bains rendaient les mêmes honneurs aux Curiaces, & les deux partis ne négligeaient rien pour inspirer à leurs défenseurs le mépris du péril, & l'ardeur de vaincre. Les uns ni les autres n'avaient pas besoin d'être animés. Le fanatisme de la patrie était un aiguillon suffisant pour leur faire envisager la barbarie comme une grandeur d'ame, & les murmures du sang comme une faiblesse.

Une vaste plaine qui séparait les deux Camps, fut indiquée pour le lieu du combat. On immola d'abord des victimes, & les deux Chefs jurerent, au nom du Peuple, que l'une & l'autre Ville suivraient la destinée des combattans, se dévouant à la colère des Dieux, s'il arrivait jamais que le Traité

fût violé directement, ou par fraude.

Les six Guerriers s'étant approchés, ne purent refuser quelques momens aux douces impressions de la Nature. Ce spectacle arracha des larmes aux soldats mêmes que leur état semble dispenser de l'humanité. Ils condamnaient à haute voix la barbarie de leurs Chefs, qui pouvant remettre en d'autres mains la querelle de la Patrie, avaient permis un combat qui tenait du parricide. Cependant les jeunes Guerriers reprennent leurs armes, & chacun se choisit un adversaire. Leur choc, semblable à celui de deux Armées dont ils réunissaient le courage, étonne les deux Nations, & leur imprime un saisissement mêlé d'espérance & de crain-

te. Chacun d'eux aveuglé sur son propre danger, ne voit que celui de sa Patrie dont la honte, ou la gloire va dépendre de son bras. Ce n'est déjà plus l'agilité de leurs mouvemens, ni la vivacité de leurs coups pressés & rapides, ce sont les blessures & le sang qui frappent les yeux des Spectateurs. Les trois Curiaces sont blessés ; deux Horaces tombent morts l'un auprès de l'autre. Albe voit leur victoire dans leur chute ; elle insulte aux Romains par des cris de joie. Au désespoir de ceux-ci, se joint la douleur de voir leur dernier défenseur environné par les trois Curiaces ; mais seul sans blessure, trop faible contre les trois, plus fort que chacun d'eux, il les divise par une fuite adroite, persuadé qu'ils

qu'ils le ſuivraient plus ou moins vite, ſelon le dégré de leurs forces. Il était déjà loin du lieu du Combat ; ſoudain il ſe retourne, & voit un des Curiaces prêt de l'atteindre. Tandis que les Albains crient aux deux autres de ſecourir leur frere, Horace déjà vainqueur court à une nouvelle victoire. L'eſpérance ſe réveille dans le cœur des Romains : excité par leurs cris, il fond ſur le ſecond Curiace, & le jette à ſes pieds. Le troiſiéme fatigué de ſa courſe & de ſes bleſſures, à demi vaincu par la mort de ſes freres, ſe préſente, moins pour les venger, que comme une victime qui s'offre au coup mortel ; « Je viens d'immoler, dit » Horace, les deux premiers aux » mânes de mes freres, j'immole

» le troisiéme à ma Patrie. » Il lui plonge en même-tems son épée dans le sein, le dépouille, & retourne au camp des Romains, qui le reçoivent avec d'autant plus de joie, qu'ils avaient eu lieu de tout craindre. Ainsi la valeur d'un seul homme décida du sort de sa Nation. Suffetius se soumit au nom des Albains, & demanda à Tullus quels ordres il avait à lui donner. Tullus lui commanda de se tenir prêt pour la guerre qu'il était résolu de porter chez les Véïens.

Horace retournait à Rome, chargé des dépouilles des Curiaces. Du comble de la gloire, un retour de fortune le destinait à se souiller d'un crime. Dans la foule de ceux qui sortaient de la ville pour applaudir à sa victoire, il ap-

perçut sa sœur qui se pressait de le joindre. Il prit d'abord pour une marque de tendresse, ce qui n'était qu'un emportement de l'amour. Promise à l'un des Curiaces, elle reconnut parmi leurs dépouilles, une cotte d'armes qu'elle-même avait travaillée de ses propres mains pour son futur époux. A cette vûe ne pouvant plus retenir ses larmes, & se frappant le sein : « Viens, barbare, dit-elle » à son frere, viens jouir du dé» sespoir d'une sœur infortunée » que ta furie a privée, de ce qu'el» le avait de plus cher. Cruel! ache» ve ton crime, & mêle mon sang » à celui du malheureux Curia» ce.

» Sœur dénaturée, lui répondit

» Horace, tu mérites cette mort » que tu appelles. Périsse, ainsi » que toi, quiconque osera regret- » ter un ennemi de Rome. » A ces mots, il la frappe du même fer dont il venait d'immoler son Amant. Il court à l'instant chez son pere, qui non seulement ne donna point de larmes au malheur de sa fille, mais qui défendit qu'elle fût enterrée dans le tombeau de ses ancêtres. Cette férocité, que les Romains regardérent long-tems comme une vertu, ne pouvait prendre sa source que dans un excès d'orgueil, qui la rend encore plus atroce. Quels que soient les droits de la patrie, la nature a nos premiers sermens.

Le pere du jeune Horace ne se contenta point de priver sa fille

des honneurs funébres ; il osa marquer une joie indécente dans un festin auquel il invita les principaux des Romains. Rien ne marque mieux l'abus qu'on peut faire de l'esprit, que les éloges prodigués par tant d'Ecrivains à une action si contraire à l'humanité. Le Peuple, quoique féroce, ne put la supporter. L'indifférence du pere ne l'aveugla point sur le crime du fils ; il fut accusé devant Tullus qui refusa de le juger. Le service qu'il venait de lui rendre était trop récent ; mais la valeur d'un sujet ne le dispense pas d'obéir aux Loix. L'impunité ne pouvait être que dangereuse : aussi Tullus obligé de se rendre aux remontrances du Sénat, nomma des Duumvirs pour juger cette

affaire. Le crime était trop odieux, trop public, & les Loix contre les meurtriers trop formelles, pour que le jeune Horace put échapper à leur rigueur. Les Duumvirs le condamnerent, & les Licteurs se mettaient en devoir d'exécuter l'Arrêt, lorsque son pere par le conseil de Tullus, en appella au Peuple. Les larmes de ce Vieillard, qui protestait que sa fille avait été justement punie, & qu'il eût vengé sa mort s'il eût cru son fils coupable, rappellerent les Romains à des sentimens d'indulgence. » Quoi ! » s'écriait-il, mon fils, le reste » d'un sang prodigué pour vous, » ce brave guerrier qui vient » d'étendre votre Empire, vous » souffrirez, Romains, que l'on

» charge de fers ses mains triom-
» phantes ? Quel Albain serait
» assez cruel pour soutenir un
» pareil spectacle ? Licteur, traîne
» au supplice le Libérateur de
» Rome ; qu'il expire sous tes
» coups, ou dans l'enceinte de la
» Ville, parmi les dépouilles des
» Curiaces, ou hors des murs,
» parmi leurs tombeaux. Vous à
» qui son bras vient d'acquérir un
» Empire, Romains, où ne trou-
» vera-t-il point des monumens de
» sa gloire qui vous accuseraient
» d'injustice ou d'ingratitude ? »

Le Peuple attendri révoqua l'Arrêt des Duumvirs, plus par reconnaissance & par admiration pour la valeur d'Horace, que par conviction de son innocence. Cependant pour ne pas laisser le

crime absolument impuni, on le fit passer sous le joug, peine ignomineuse, en usage pour les prisonniers de guerre assez lâches pour se rendre avec leurs armes, & pour acheter leur liberté par cette honteuse cérémonie. Tullus offrit aussi des sacrifices expiatoires pour appaiser la colere des Dieux, & fit élever deux Autels; l'un à Junon, l'autre à Janus. Les monumens, & le joug sous lequel Horace avait passé, appellé depuis le joug de la Sœur *; subsistaient encore du tems d'Auguste, ainsi que les tombeaux des deux Horaces, & des Curiaces. Par une Loi faite pour perpétuer la mémoire de cet évenement,

* *Sororium tigillum.*

& qui ne fut abrogée que longtems après la Republique, s'il arrivait qu'un pere eût trois enfans jumeaux, l'Etat était obligé de les nourrir. Qui croirait après tant de preuves qui semblent ne laisser aucun doute sur la vérité de cette Histoire, que l'on pût avec raison la regarder comme suspecte ? Est-il quelque fait plus à l'abri des traits du Pyrrhonisme ? Cependant à peine Tite-Live ose-t-il décider lesquels étaient Albains ou Romains des Horaces, ou des Curiaces. S'il panche pour l'opinion commune, il avoue que les sentimens étaient fort partagés. D'un autre côté, Denys d'Halicarnasse rapporte le combat tout différemment de Tite-Live que j'ai cependant suivi. Selon le pre-

mier, un des Curiaces périt au commencement de l'action, & le dernier des Horaces n'eut à vaincre que deux ennemis. J'omets beaucoup d'autres circonstances où les variations sont aussi marquées : je me contente de rapporter encore un fait qui pourra prouver que les Romains, pour enrichir leur Histoire, ont quelquefois puisé dans celle des Grecs, & qu'ils ont connu cette vanité nationale commune à tant de Peuples pour annoblir leur origine.

Deux villes d'Arcadie, Phénée, & Tégée, toutes deux rivales, convinrent de terminer leur querelle par le combat de six Jumeaux qui se trouvaient, à nombre égal, dans l'une & l'autre armée. Ils en vinrent aux mains

entre les deux Camps. Un des Tégéens resté seul contre trois, feignit de céder au nombre, prit la fuite ; & par ce stratagême, vengea ses deux freres, & soutint l'honneur de sa Patrie. Démodice, sa Sœur promise à l'un des Phénéens, ne put voir sans horreur un frere meurtrier de son amant ; elle en fut la victime, & périt de la main du vainqueur qui (je crois) se nommoit Christolaüs. Son pere Demostrate approuva cette action, & le Peuple n'osa punir son libérateur.

Cet évenement peut bien n'être pas vrai ; mais il laisse un grand préjugé contre la vérité de l'autre à qui, selon toute apparence, il a servi d'original. Que penser après cela de l'authenticité de

l'Hiſtoire Ancienne ?

Tullus ſe diſpoſa pendant une année à la guerre qu'il méditait contre les Véïens. Il les cita devant le Sénat pour rendre raiſon de leur perfidie. Ils refuſerent d'obéir, prirent les armes, s'unirent avec les Fidénates, & commencerent les hoſtilités. Tullus, à la tête de ſes troupes, & des Albains ſes nouveaux Sujets, partit de Rome pour les combattre : mais ſon imprudente confiance dans la fidélité de Suffétius, manqua d'entraîner la ruine des Romains. Celui-ci toujours jaloux de ſa premiere indépendance dépêcha des Envoyés ſecrets aux Fidénates, & promit de fondre ſur les Romains, auſſitôt que l'action étoit engagée. Il fit en-

trer dans cette conſpiration les Albains accoutumés à lui obéir, avec d'autant plus de facilité qu'eux-mêmes ſupportaient impatiemment le nouveau joug des Romains, & que d'ailleurs Suffétius ſe propoſait d'accabler à la fois Tullus & les Fidénates, & de relever la gloire de ſa patrie ſur les débris des deux Nations.

Les deux Armées ſortirent de leur camp. Tullus commandait l'aîle gauche oppoſée aux Véiens; Suffétius l'aîle droite en face des Fidénates; mais à peine les troupes commençaient-elles à s'ébranler de part & d'autre, que les Albains gagnerent une hauteur, comme pour être tranquilles ſpectateurs de l'évenement. A cette vue les Fidénates enhardis fon-

dent avec impétuosité sur les Romains. Tullus étonné de la perfidie de Suffétius; mais dissimulant son trouble, après avoir fait vœu de créer douze nouveaux Saliens, & d'élever un Temple à la Pâleur & à la Crainte, s'écrie d'une voix assez haute pour être entendu des deux partis: » Romains, la victoire est à vous. » C'est par mes ordres que Suffé» tius s'est emparé de ce poste » pour attaquer en queue les Fi» dénates. » Ces paroles prononcées avec un ton de confiance sauverent l'Armée Romaine déjà toute découragée, & firent soupçonner aux ennemis quelque trahison de la part des Albains. En effet Suffétius ne tombait pas sur les Romains; comme il l'avait

promis. La victoire ne balança pas long-tems entre des Soldats ranimés par leur Chef, & des troupes à demi battues par la défiance & la crainte. La Cavalerie de Tullus mit en fuite les Fidénates, & tourna sur le champ contre les Véïens. Ils soutinrent le premier choc avec une valeur digne de leurs ennemis ; mais quand ils virent la déroute entière de leurs Alliés, le courage fit place à la terreur ; ils rompirent leurs rangs, & coururent en désordre vers le Tibre pour y chercher un passage. La plûpart périrent dans les flots, ou sous le fer des Romains.

Suffétius témoin de leur défaite, crut qu'il était tems de se ranger du parti de la fortune.

Dans le dessein d'en imposer à Tullus, & de justifier sa conduite, il fond à son tour sur les ennemis, en fait un grand carnage, & rejoint les Romains avec cette sécurité que l'innocence n'a pas toujours, & par qui le crime en impose.

Tullus dissimula sa colére, & donna même des éloges à la valeur de Suffétius ; mais pendant la nuit, il se rendit secrettement à Rome, instruisit le Sénat de la perfidie des Albains, & du châtiment qu'il leur préparait, & de retour à son Camp avant le lever du Soleil, il donna ordre au jeune Horace d'aller droit à Albe, avec un détachement d'Infanterie & de Cavalerie.

A la naissance du jour, ce Prin-

ce convoqua les deux Armées. Les Albains par un excès d'aveuglement, avaient quitté leurs armes. Les Romains prévenus par Tullus les renfermerent comme dans un centre, prêts, au moindre signal, à tomber sur eux avec de courtes épées qu'ils tenaient cachées sous leurs habits.

« Romains, dit alors Tullus; » si jamais vous avez eu des » graces à rendre aux Dieux » pour une protection signalée, » & si votre courage a merité » de justes éloges, c'est assuré» ment dans cette derniere Ba» taille. Non-seulement vous avez » eu les Fidénates & les Véïens » à combattre; mais encore la » perfidie de vos lâches Alliés. » Vous avez cru trop long-tems

» que c'était par mes ordres que
» les Albains s'étaient retirés sur
» cette hauteur où vous les avez
» vus, tranquilles pendant l'action,
» vous donner une apparence de se-
» cours après la victoire ; mais il est
» tems de vous tirer d'erreur : non
» que j'accuse tout un Peuple,
» tous les Albains d'une si basse
» trahison. Séduits par leur Chef,
» c'est par son ordre qu'ils vous
» ont abandonnés. C'est lui qui
» avait juré notre perte ; lui qui a
» rompu nos Traités, & dont le
» juste supplice va servir à jamais
» d'exemple aux traîtres capables
» de l'imiter.

Le trouble de Suffétius l'accusait assez. La vue de ces armes que les Romains jusqu'alors

avaient tenues cachées, prévint toute idée de révolte en sa faveur. Les Albains en silence attendaient le jugement de Tullus. Il fit attacher leur malheureux Dictateur à des chevaux indomptés, qui poussés de différens côtés, le mirent en piéces aux yeux de ses complices. Les principaux d'entre eux périrent aussi, mais d'une mort moins rigoureuse. Cet exemple d'un supplice si cruel ne fut jamais renouvellé chez les Romains.

La vengeance de Tullus n'était point satisfaite ; le dernier jour d'Albe était arrivé. Horace, par les ordres secrets dont il était chargé, venait de réduire en cendres cette ville si florissante depuis

quatre siécles, la premiere de l'Italie, la Patrie de Romulus; cette ville dont l'origine remontait jusqu'aux Troyens. Il n'avait épargné que les Temples des Dieux, & le sang des Citoyens.

Ses Habitans furent transférés à Rome avec les mêmes droits que les Sabins avaient autrefois obtenus des Romains. Les plus illustres familles, celles des Jules, des Servilius, des Géganius, des Clœlius, des Curiaces, & des Quintius, furent admises dans le Sénat. D'autres citoyens furent honorés du titre de Chevalier *; tous devinrent Romains, & Tullus se les attacha par ses bienfaits.

---

* Cet ordre fut institué par Romulus après l'union des Sabins.

C'eſt ainſi que Rome s'acheminait inſenſiblement vers ſa grandeur. Ses ennemis vaincus devenaient pour elle des Sujets dont la ſoumiſſion lui facilitait celles des autres.

Au retour du printems, Tullus attaqua de nouveau les Fidénates, les vainquit, prit leur ville, & les obligea de ſe rendre à diſcrétion. Il ſe contenta de faire punir les plus ſéditieux, remit les autres en poſſeſſion de leurs biens & de leur liberté, mais ſous la dépendance de Rome. Le Sénat lui décerna les honneurs du triomphe, cérémonie qui n'avait pas eû lieu depuis Romulus *. Cette guerre

* Ce fut, je crois, après la défaite des Céciniens.

terminée, Tullus tourna ses armes contre les Sabins. Quelques insultes dont on s'accusait de part & d'autre, & peut-être avec raison des deux côtés, servirent de prétexte à ce Prince. Les guerres les plus cruelles n'ont eu souvent que des causes aussi légéres.

Les Sabins implorérent en vain les secours de leurs Alliés ; la terreur qu'inspirait déjà le nom Romain, les fit demeurer neutres. Une bataille sanglante, mais peu décisive, termina la premiere Campagne. L'année suivante, on reprit les armes avec la même furie. Les deux armées se rencontrérent auprès d'Heretum à dix milles de Rome ; l'avantage fut long-tems égal ; mais l'ardeur des Romains ranimée par un vœu que fit Tullus d'instituer des fêtes en

l'honneur d'Ops & de Saturne, décida la victoire de leur côté. Les Sabins n'eurent de ressource qu'une fuite précipitée. Ils se retirerent en tumulte dans leur camp ; les vainqueurs les y forcerent, & retournérent à Rome chargés de butin : ce fut l'occasion d'un nouveau triomphe pour Tullus. Il accorda la paix aux Sabins à des conditions moins onéreuses qu'ils n'avaient lieu de l'attendre : ce Prince enorgueilli de ses victoires, était impatient de porter la guerre chez les Latins.

Il fit sommer celles de leurs Villes que les Albains avaient autrefois soumises à leur domination, de le reconnaître pour leur Maître. Les Latins rejetterent sa demande ; & dans une assemblée générale de la Nation, ils choi-

ſirent pour Chef Ancus Publicius de Cora, & Spurius Vécilius de Lavinium. Cette guerre entre deux Peuples unis par les liens du ſang, dura cinq ans; mais ne fut pas meurtriere. Aucune des Villes priſes ne fut détruite, ni livrée à l'avidité du ſoldat. Il y eut, dans les différentes rencontres, plus de ménagement que de fureur; on ſe bornait de part & d'autre à courir ſur les terres dans le tems de la moiſſon; & chaque parti ſe retirait avec ſa proye. Mais la Ville de Médulie, qui, dès le régne de Romulus, avait reçu dans ſes murs une Colonie Romaine, & qui venait de ſe ranger du côté des Latins, fut la ſeule pour qui Tullus n'eut aucune indulgence. Il crut devoir, après s'en être rendu

Maître, la punir de sa rébellion, & la mettre pour jamais hors d'état d'y retomber. Ainsi finit cette guerre ; les esprits n'étaient point assez aigris pour en désirer la continuation : la paix ne trouva nul obstacle.

Les Sabins toujours inquiets, toujours ennemis des Romains, dont cependant ils avaient tant de fois éprouvé la supériorité, firent une incursion sur leurs terres, les ravagerent, & animés par de petits succès, ils oserent penser au siége de Rome ; Tullus ne tarda pas à les joindre. On se rencontra auprès d'une forêt nommée par les Latins, *Sylva maliciosa* *; la Bataille fut douteu-

* La Forêt des malfaiteurs.

se & sanglante ; mais les Sabins, moins forts de Cavalerie, se virent enfin réduits à prendre une fuite honteuse ; leurs champs furent ravagés à leur tour ; cette Nation guerriere apprit à reconnaître sa faiblesse, & recourut à la modération des Romains.

Tullus dans sa vieillesse ouvrit son cœur à la superstition. Ce Prince sage, politique, & belliqueux, voulut imiter Numa quand les glaces de l'âge ne lui permirent plus d'égaler Romulus. Il devint crédule ; les Prêtres s'en apperçurent, & en profiterent ; les prodiges revinrent de mode. Une pluye de pierres que l'on avait vue tomber sur une montagne ; une voix qui défendait aux Albains

d'abandonner leur ancien Rît dans les cérémonies de Religion ; d'autres merveilles de cette nature, engagerent Tullus à ordonner des ſacrifices expiatoires, qui devaient durer neuf jours, & ſe renouveller ſouvent. Ce Prince mourut enfin chargé d'années & de cette gloire que méritent les Rois guerriers.

Les uns diſent que le feu prit à ſon Palais, & qu'il y fut brûlé avec toute ſa famille ; d'autres, avec plus de vraiſemblance, qu'il fut aſſaſſiné par ſon ſucceſſeur, Ancus Martius : enfin quelques Hiſtoriens ont écrit que dans un ſacrifice magique, une cérémonie eſſentielle qu'il avait oubliée, irrita tellement la Divinité qu'il évoquait, qu'elle frappa ſon Palais,

lui, ſa femme, & ſes enfans, de la foudre.

Cette opinion abſurde prévalut, par cette raiſon-là même, dans l'eſprit du Peuple.



# HISTOIRE

## D'ANCUS MARTIUS.

APrès la mort tragique de Tullus, que la plûpart des Romains attribuerent, comme on l'a dit, à des causes ridicules, le Sénat, qui feignit d'adopter l'opinion du Peuple, ne lui fit rendre aucun honneur funébre, suivant la Loi établie, dit-on, par Numa, qui privait de la sépulture les personnes frappées de la foudre *.

Malgré les soupçons qui jet-

* On nous a conservé cette loi. La barbarie du style semble garantir son autenticité : *Si hominem fulmen occisit, ne supra genua tollito. Ei justa fieri nulla oportet.*

taient sur Ancus Martius la fin cruelle de ce malheureux Prince, soupçons mieux fondés (ainsi qu'on se propose de le prouver) que de vains bruits imaginés par la crédulité des Romains, il n'en fut pas moins élû pour son Successeur, après le court interrégne qui suivait ordinairement à Rome la mort de ses Rois.

Le plus grand nombre des Historiens a cru justifier de ce crime la mémoire d'Ancus; mais par des raisons qui me semblent bien peu solides. S'il m'est permis de hazarder à mon tour quelques conjectures sur des faits si reculés, on trouverait, je crois, dans le caractère même de ce Prince, & dans la conduite qu'il garda constamment sur le Trône, des preu-

ves sensibles de son ambition. Il est toujours intéressant de montrer que, dans le cœur des hommes, de grandes vertus peuvent s'allier avec de grands crimes. Celles que ce Roi fit paraître pendant tout son régne, son zéle apparent ou sincére pour les Dieux que l'on a trop fait valoir en sa faveur, prouvent seulement que, dans une même personne, la Religion & les passions les plus violentes ne se contredisent pas toujours *. Lorsqu'un ambitieux est satisfait, il peut regarder la vertu comme un moyen de jouir en paix du fruit de ses crimes : tous les usurpateurs n'ont pas été des

* On sçait que Néron était fort crédule. Caligula craignait le Tonnerre ; Louis XI. était dévot à la Vierge.

Tyrans. Il eſt des vertus de politique & d'intérêt; il en eſt même de naturelles que l'ambition n'exclut pas, lorſque ſes vûes ſont remplies. Céſar & ſon Succeſſeur ne permettent pas d'en douter; tous deux ambitieux, tous deux criminels, tous deux l'amour du Monde, ils ſe donnerent ſur lui le droit de bienfaiteurs, & ſans doute il n'en eſt pas de plus auguſte.

Ceux (& Denys d'Halicarnaſſe eſt de ce nombre) qui, pour la juſtification d'Ancus, diſent que n'étant pas aſſuré qu'après la mort de Tullus, le choix des Romains dût tomber ſur lui, il ſe fût expoſé à commettre cet attentat en pure perte, ne ſongent pas qu'un ſuccès vraiſemblable, quoique dou-

teux, suffit pour encourager au crime, & que les obstacles s'évanouissent devant les passions violentes. Les fils d'Ancus firent périr Tarquin l'ancien pour régner après lui; ce fait n'est pas contesté: cependant si la réflexion de Denys d'Halicarnasse était juste, elle pourrait leur servir d'apologie aussi bien qu'à leur pere. Il est vrai qu'ils ne réussirent pas comme lui; mais ce Prince avait, sans doute, mieux pris ses mesures, ou la mémoire de Tullus était moins précieuse au Peuple que celle de Tarquin.

L'Historien Grec ajoute en vain que ce crime eût exigé des complices, que le secret n'eût pas manqué de transpirer, & que les Romains n'auraient jamais souffert

que le meurtrier de Tullus le remplaçât sur le Trône. Il faudrait prouver la nécessité des complices dans toutes les conspirations, ou du moins que le secret n'a jamais été gardé dans aucune. Les Romains, d'ailleurs, ne laissèrent-ils pas régner l'assassin public de Servius Tullius le meilleur de leurs Rois ?

Si cet Historien ne cherchait à combattre les soupçons qui se répandirent contre la mémoire d'Ancus, que pour rejetter la mort de Tullus sur des causes purement naturelles, ses raisons pourraient paraître moins forcées ; mais il croit avec le Peuple que l'omission de quelques cérémonies dans un sacrifice magique, attira sur

ce malheureux Prince l'indignation du Ciel.

Les bruits qui coururent à Rome, & que tous les Historiens attestent, que l'ambition d'Ancus s'était effectivement ouvert un chemin au Trône par le crime, me semblent une preuve bien plus décisive en faveur de cette opinion, que toutes celles dont Denys d'Halicarnasse s'est servi pour la contredire. Comment imaginer en effet qu'un Prince, reconnu d'ailleurs pour vertueux, eût été généralement flétri de cette accusation, si rien n'avait pû la fonder? Consultons ces Historiens mêmes sur le caractère de ce Prince. Il portait à l'excès, disent-ils, l'amour des louanges, & la fierté de sa noblesse. J'ajouterai que, dans sa mai-

ſon, la ſoif des grandeurs était une paſſion héréditaire. Martius, ſon Ayeul Paternel, fut celui qui détermina Numa Pompilius à ſacrifier ſon goût pour la retraite, au rang que lui offraient les Romains. Il eut ſoin de faire épouſer enſuite à ſon fils, Pompilia fille unique de ce Prince, & lorſque, par la préférence que les Romains donnerent à Tullus, il ſe vit exclus du Trône dont il s'était approché par cette alliance, & qu'il avait ſecrettement brigué, il ſe tua de déſeſpoir. Il avait, comme on voit, donné l'exemple de l'ambition à ſa poſtérité. Serait-il hors de vraiſemblance que ſon petit fils Ancus eût puni dans la ſuite le malheureux objet de cette préférence du Peuple, & qu'il

eût cru devoir cette victime aux mânes de son ayeul, ou plutôt aux droits qu'il pensait avoir reçus de Pompilia sa mere ? Les fils mêmes de ce Prince ne furent pas exempts de cette ambition : j'ai déjà remarqué qu'ils firent assassiner Tarquin l'ancien.

Je sais ce que ces conjectures peuvent laisser d'incertitude ; mais réunies à d'autres indices remarquables dans le cours de cette histoire, on ne peut disconvenir qu'elles n'entraînent en quelque sorte la conviction.

Ancus solemnellement élû chercha dans les auspices, à l'exemple de ses Prédécesseurs, le consentement des Dieux. On imagine bien que les présages furent favorables ; les élections faisaient

la meilleure partie du revenu des Augures. L'inclination de ce Prince parut le porter à faire revivre en tout les pieuſes inſtitutions de Numa. Sous le régne belliqueux de Tullus, les Romains les avaient négligées, & les prodiges dont on parla peu de tems avant ſa mort, prouvent que l'intention des Prêtres n'était pas de les laiſſer abolir. Ancus profita de leurs diſpoſitions ; peut-être les avait-il fait agir pour décrier le régne de ſon Prédéceſſeur, ou voulut-il ſeulement ſe concilier ce Corps qui n'a pas toujours devant les yeux le but de ſon inſtitution.

Il paraîtrait ſurtout très-vraiſemblable que, parmi ces Prêtres, il ménageait des complices dont il ne pouvait mieux ſe garantir la

fidélité, qu'en donnant au Peuple l'exemple de les respecter. Tullus, uniquement occupé de la guerre, avait sans doute marqué de l'indifférence pour leurs cérémonies: cette réflexion me semble jetter un grand jour sur le genre de sa mort, sur les fables dont elle fut l'occasion, & sur la conduite que nous allons voir tenir à son Successeur.

Après que les auspices eurent confirmé son élection, il assembla le Peuple, & lui fit envisager par un discours éloquent la vengeance du Ciel prête à tomber sur Rome, pour la punir de sa négligence dans le culte des Dieux. Il ne manqua pas d'attribuer (& ceci devient pour mon opinion une circonstance remarquable) la tris-

te fin de Tullus, au courroux de ces Dieux jaloux du respect que l'on doit à leurs Ministres. Il peignit ensuite ce Prince comme accablé depuis long-tems du poids d'une veillesse languissante qui n'avait pas même épargné sa raison: ce qui vérifiait, disait-il, la juste indignation du Ciel à son égard. Une peste qui avait désolé Rome, sur la fin de son régne, lui fournit encore de nouvelles preuves du tort qu'avaient eu les Romains, & sur-tout le malheureux Tullus, de s'être écartés des pratiques religieuses de Numa. Il termina ce discours par un pompeux éloge de ces augustes cérémonies; il exhorta le Peuple d'avoir pour elles le même respect qu'il avait temoigné sous ce sage Législa-

teur ; il déplora les ſuites funeſtes de la guerre qui avait fait perdre en ſi peu de tems aux Romains le zéle de la Religion, & l'amour des loix ; enfin qui leur avait inſpiré l'ambition d'étendre leurs frontieres par d'injuſtes conquêtes, au lieu de cultiver l'agriculture, & de ſe borner aux travaux innocens & paiſibles de la vie champêtre : » c'eſt à la paix, continuait-il, à » vous rendre de ſi précieux avan- » tages, & c'eſt elle auſſi que je » veux ramener parmi vous. »

On voit par ce zéle affecté, par cette adroite éloquence, que ce Prince cherchait à flétrir la mémoire de ſon Prédéceſſeur, & comme je l'ai dit, à s'appuyer de l'autorité de la Religion. Cependant il n'était rien moins que pa-

cifique ; & c'eſt ce que prouvera la ſuite de ſon régne. Il n'imita conſtamment Numa, que dans un reſpect ſimulé pour les Prêtres, & dans les embelliſſemens qu'il crut devoir faire à Rome, pendant les intervalles que lui laiſſait la guerre : c'eſt par-là qu'il eſt facile d'expliquer ce que dit Tite-Live ; que ſon naturel tenait à la fois du caractère de Romulus & de Numa.

Les Romains ſe rappellerent les jours tranquilles qu'ils avaient paſſés ſous le ſecond de leurs Rois, & crurent qu'ils les allaient voir renaître par la modération d'Ancus. Pour les confirmer dans cette opinion, il fit aſſembler les Pontifes, reçut de leurs mains les traditions myſtérieuſes que Numa

leur avait laissées, ou qu'ils avaient transcrites d'après lui; les fit graver sur des tables de chêne, & les exposa dans la Place publique. Elles y subsisterent jusqu'à ce que le tems les eut presque entiérement consumées, & dans Rome, devenue République, le grand Prêtre C. Papirius les fit renouveller. Les Colonnes de Bronze ou d'Airain n'étaient pas encore en usage pour ces sortes de monumens.

Par cette conduite, Ancus remit les sacrifices en vigueur, & rendit au culte des Dieux cet appareil pompeux qui les fait respecter du Peuple.

Les campagnes se repeuplerent par ses ordres; les armes des soldats furent employées à des instru-

mens d'agriculture ; les honneurs devinrent le prix de l'activité ; la négligence fut sévérement punie.

Avant que d'entrer dans le détail des évenemens guerriers de la vie de ce Prince, qui fit bientôt revivre les maximes de son prédécesseur, & qui ralluma l'ambition des Romains, on va mettre sous les yeux tout ce qu'il fit pendant la paix. Ces actions, quoique moins brillantes, paraîtront à quiconque pense d'un bien plus grand prix que des victoires : rien n'est petit dans ce que font les Rois pour le bonheur des hommes.

Il augmenta considérablement le circuit de Rome, & renferma le Mont Aventin dans son enceinte. D'épaisses forêts qui le couvraient alors, firent bientôt place

à des maisons régulieres & commodes. Le goût fit sous son régne quelques progrès chez les Romains, & les édifices publics prirent une forme plus majestueuse. La vallée connue sous le nom de Myrtia, soit à cause de la quantité de Myrtes dont elle était plantée, ou parce qu'elle était consacrée par quelque Temple au culte de Vénus *, fut peuplée par ce Prince d'une foule de Latins qu'il avait vaincus, & transportés dans Rome. Cette vallée s'étendait du Mont Aventin au Mont Palatin.

Il fortifia Rome, qui n'était défendue que par un mur d'une médiocre résistance, & dans les en-

* Vénus chez les Romanis eut le nom de *Myrtia*.

droits où sa situation la rendait le plus exposée, il fit creuser un fossé large & profond qui la mettait à l'abri des surprises. Cet ouvrage si nécessaire à la tranquillité publique, prit le nom de *Fossa Quiritium* *, parce que tout le Peuple y fut employé. Il bâtit sur le Mont Janicule, qui par son élévation commandait à la ville, une Citadelle pour la garantir des irruptions des Etrusques; il l'entoura d'une forte muraille, & pour former une communication entre Rome & cette Citadelle, il fit construire sur le Tibre le Pont Sublicien dans l'endroit où ce fleuve arrose le pied du Mont Aventin. Ce Pont, qui n'était que de bois, par.

* Tit. Live.

ce qu'un oracle l'avait prefcrit, & dont toutes les piéces fe répondaient exactement fans aucune liaifon de fer ou de cuivre, fubfifta très-long-tems. Ce ne fut qu'environ fix cens ans après, que le Queſteur Emilius en fit bâtir un de pierre. Il eft vrai que c'était un des foins des Pontifes, que de veiller à fa réparation, & comme la crédulité du Peuple avait, en quelque façon, confacré cet édifice, ils s'en acquittaient avec exactitude. L'ancien mot latin *Licia* qui fignifie joindre, ou celui de *Sublica*, qui veut dire poutre & pilotis, forment l'Etymologie du nom de *Sublicien*.

Le monument le plus glorieux à la mémoire d'Ancus, & le plus utile aux Romains, fut le fameux

Port d'Oſtie *. Ce Prince avait étendu les limites de ſes Etats juſqu'à l'embouchure du Tibre ; il obſerva que ce Fleuve, à ſeize milles environ de diſtance, ſe perdait dans la mer de Tyrrhéne, & que le Port qu'il avait deſſein de bâtir, était pour ainſi dire commencé par la Nature. Juſqu'alors les Romains n'avaient pas profité des facilités que leur donnait pour le commerce le voiſinage de la mer. Quoique le Tibre fût navigable pour de gros bateaux, & qu'il pût même porter des Bâtimens marchands depuis la mer juſqu'à Rome, cependant, faute d'un Port commode pour recevoir & pour mettre à l'abri les Vaiſſeaux, la ville ne

* Denys d'Halic.

pouvait

pouvait en retirer que de légers avantages. Ancus trouva moyen d'en ménager un d'une aſſez grande étendue pour retirer les plus gros Navires qui, de l'embouchure du Fleuve, étaient aiſément conduits juſqu'à Rome, à l'aide des rames, ou des cordages. Si la charge était trop forte, on mouillait l'ancre; alors les bateaux venaient au ſecours, & recevaient les marchandiſes que ces navires avaient amenées. Sur la rive gauche du Tibre, à l'endroit où la mer y forme une eſpéce de coude, il fonda la ville d'Oſtie qui s'eſt conſervée juſqu'à nous. Ce nom d'Oſtie dérive du latin *Oſtium*, qui caractériſe ſa ſituation. Le Port ſemble aujourd'hui bien différent de la deſcription que les Au-

teurs contemporains nous en ont laissée : c'eſt une ſuite du ravage des tems, & des variations mêmes de l'élément, qui paraît avoir décru.

Ce ne fut point le ſeul avantage que retirerent les Romains de cet important édifice. Ancus devenu maître des bords de la mer, y fit creuſer des ſalines dont il voulut que le ſel fût diſtribué gratuitement au Peuple. Ces libéralités renouvellées ſous ſes Succeſſeurs, & paſſées depuis en coutume, s'appellaient *Congiaria* *, du mot *Congius*, meſure en uſage dans l'ancienne Rome.

Cette ville conſidérablement

* On appella de ce nom toutes les diſtributions que les Magiſtrats, les Empereurs, & tous ceux qui briguaient des Dignités, faiſaient au Peuple.

aggrandie, par les établiſſemens dont j'ai parlé, & le nombre de ſes citoyens multiplié à proportion, il était néceſſaire de rendre la police plus exacte & plus ſévére. Le vol & les aſſaſſinats commençaient à devenir à la fois & plus faciles & plus fréquens; pour réprimer cette licence, Ancus fit bâtir une priſon dans la Place publique, au pied du Mont Tarpéïen *. Juſqu'alors l'auſtérité des mœurs Romaines avait rendu cet appareil de terreur inutile.

* Autrefois le Mont Saturnius, & depuis le Capitole. On l'avait appellé Tarpéïen du nom de cette malheureuſe fille de Spurius Tarpéïus que les Sabins, ſous le regne de Romulus, avaient ſi mal récompenſée de ſa perfidie. Lors même que le Capitole y fut bâti, un endroit eſcarpé de cette montagne, d'où l'on précipitait les criminels, retint le nom de *Rupes Tarpeia*.

Toutes les victoires de ce Prince tournerent à l'intérêt public. Il enleva aux Véïens la Forêt Moesia ; il conquit sur les Sabins & sur les Latins, différentes Places dont il fortifia ses Etats. Ces guerres qu'il eut à soutenir , & qu'il entreprit souvent sur des causes légéres, vont prouver que cette Religion dont il avait affecté de s'occuper d'abord, ne lui était pas plus sacrée qu'à son prédécesseur : du moins fut-il aussi belliqueux que ce Prince dont il avait décrié la conduite.

Pendant que pour remplir le premier plan qu'il s'était imposé, il s'appliquait à bâtir des Temples, à donner plus d'étendue à celui de Jupiter Férétrius ; qu'il veillait à l'exemple de Numa ,

aux progrès de l'agriculture, & que par ce début pacifique il captivait les cœurs des Romains, les Latins, qui, par des Traités faits avec Tullus, s'étaient engagés à quelque dépendance envers Rome, crurent que ſous un Prince qui ne paraiſſait occupé que de faire fleurir la paix & le culte des Dieux, ils pouvaient s'affranchir de toute eſpéce d'obligation. Ils éclaterent même par quelques hoſtilités, & lorſque le Sénat leur en fit demander raiſon au nom du Peuple, ils répondirent que depuis la mort de Tullus, ils demeuraient libres de tout engagement. Ils regardaient Ancus comme un Prince indolent dont le regne ſe conſommerait en offrandes & en ſacrifices.

Le Roi de Rome plus avide de guerres que les Latins eux-mêmes, mais ne voulant point paraître sortir tout à coup de son caractère, n'omit aucune des cérémonies que Numa Pompilius avait prescrites, avant que de la déclarer; le génie impétueux & guerrier de Tullus les avait souvent négligées comme de vaines formalités: Ancus en affecta plus de respect pour elles. Il députa chez les Latins le Chef des Féciales *; sur le refus que firent ces Peuples de se soumettre aux condi-

---

* Quelques historiens pensent que ce Prince lui-même fut l'auteur de la Loi qui déterminait les fonctions des Féciales, & que Numa ne les avait prescrites que verbalemeut. Ciceron la rapporte ainsi: *Fœderum pacis, belli, induciarum, Féciales Oratores, Judices-ve sunto; bella disceptanto.*

tions des traités, ce Prince assembla le Sénat pour décider des mesures qu'il falloit prendre pour les y réduire. Le plus grand nombre des Sénateurs eut à peine opiné pour la guerre, qu'elle fut regardée comme du consentement unanime des Romains. Les Féciales retournerent sur les frontiéres des Latins, avec ordre de leur annoncer la décision du Peuple, & de lancer sur leurs terres une javeline * en signe d'hostilité.

Après cette députation qui, dans l'opinion des Romains, devait leur rendre les Dieux favorables, parce qu'elle décidait la justice de la guerre, Ancus Martius se

* C'était encore une cérémonie du Ministère des Féciales.

mit à la tête d'une Armée nombreuse, mais formée de milices nouvelles. Il affecta de ne point employer les mêmes troupes qui s'étaient accoutumées à vaincre sous son Prédécesseur. Cette exclusion a lieu de surprendre, & semble ajouter un degré de force à mes conjectures sur la conduite de ce Prince envers Tullus. Ce qui peut les confirmer encore; c'est qu'à son départ de Rome, il confia l'administration des affaires aux Prêtres & aux Pontifes.

Il porta le siége devant Politoire ville du Latium, la trouva sans défense, & s'en rendit maître avant que les Latins eussent eu le tems de la secourir. La vie des Citoyens fut épargnée, & suivant la sage politique de Romu-

lus, il se contenta de les transporter à Rome. Le peu d'expérience que les Romains avaient alors dans l'art de la guerre, leur fit conserver mal-à-propos les murs de cette Place, qui leur couta peu de tems après un nouvel assaut. Ce fut depuis la prise de cette ville que le mont Aventin fut renfermé dans Rome, pour y loger ces nouveaux habitans, & ceux de Telléne & de Ficane, petites villes du pays Latin, dont Ancus s'empara dans la même campagne. La superstition, qui jusqu'alors avait mis en usage certaines consécrations quand on augmentait le circuit de Rome, n'eut point lieu dans cette occasion. La fin tragique de Remus qui, pour observer l'augure qui devait décider de

l'empire entre son frere & lui ; avait choisi le mont Aventin, était devenue pour le Peuple une raison de le regarder comme funeste. Les anciens avaient la même opinion des lieux frappés de la foudre.

La campagne suivante ne fut pas moins avantageuse aux armes Romaines. Les Latins eurent du dessous dans différens petits combats, peu décisifs à la vérité, mais quelquefois sanglans. Ancus avait négligé de détruire les murs de Politoire ; ils en profiterent pour y jetter une nouvelle garnison. Ce Prince reprit cette ville & la rasa. Ce siége achevé, il ramena ses troupes à Rome.

Les Latins ne furent pas plus heureux dans la suite ; mais ils

disputerent mieux la victoire. Ils avaient surpris Médulie, tandis que les Romains en réparaient les remparts. Cette place, dont on a déjà parlé dans l'histoire de Tullus, était un objet de jalousie entre les deux Nations ; ils s'y fortifierent avec soin, & malgré les efforts des Romains, ils la conserverent près de quatre années ; non-seulement ils l'avaient munie d'une forte garnison, & de vivres en abondance, mais ils avaient une armée au pied de ses murailles. Il se donna plusieurs combats devant cette ville, sans que la victoire se déclarât pour l'un ou l'autre parti.

La constance d'Ancus était épuisée, mais les Romains ignoraient encore comme on abandonne une

entreprise. Ce Prince, avec des forces plus nombreuses, revint camper devant Médulie; battit l'armée qui la couvrait; entra dans la Place en vainqueur, & permit le pillage à ses troupes. Il ne s'arrêta pas à cette conquête; il tourna ses armes contre Ficane * dont trois ans auparavant il s'était déjà rendu maître; mais dont il avait eu l'imprudence d'épargner les murs: les Latins ne manquerent pas de s'y rétablir, & le second siége de cette ville couta plus de peine aux Romains que le pre-

* Cette ville ainsi que celle de Politoire & de Tellène ne nous sont pas connues, & les historiens nous laissent dans une entiere incertitude sur leur position. Elles étaient voisines, & probablement situées près de l'embouchure du Tibre. Pline en cite deux autres également ignorées aujourd'hui: *Pitulum* & *Scaptia*.

mier : ils la reprirent enfin, & la réduiſirent en cendres.

Tant de pertes n'avaient encore pu déſarmer la valeur inquiette & jalouſe de ces peuples ; ils remirent ſur pied de nouvelles forces, réſolus de tenter une action déciſive. On en vint aux mains de part & d'autre avec une ardeur égale qui ne permit pas à la fortune de ſe déclarer : la nuit ſépara les Combattans. Le lendemain l'avantage fut encore diſputé, mais le Génie de Rome l'emporta. Les Latins après une vigoureuſe réſiſtance furent mis en déroute, & repouſſés juſques dans leur Camp. Affaiblis par cette défaite, ils n'oſerent tenter de nouveaux hazards ; ils ſe contenterent de ſe partager en petits corps, & de

faire quelques ravages sur les terres des Romains. Ancus ne leur opposa que de simples détachemens commandés par un étranger, nommé Tarquin, nouvellement arrivé d'Etrurie. L'habileté du Chef lui donna la supériorité dans toutes ces rencontres, & les Latins se virent réduits à demander la paix. Elle leur fut accordée; Ancus rentra dans Rome avec les honneurs du triomphe; il y conduisit une foule de prisonniers qu'il avait faits dans le cours de cette guerre; ils devinrent pour lui de nouveaux Sujets: ce fut par eux que la vallée Myrtia fut peuplée.

Tarquin, cet étranger dont on vient de parler, joua sous le regne de ce Prince, dont il fut le

successeur, un rolle trop intéressant pour ne pas le faire connaître ici. Damarate son pere, négociant de Corinthe, pour mettre ses immenses richesses à l'abri des rapines du Tyran Cypsélus, s'était réfugié à Tarquinies *, l'une des plus florissantes villes de l'Etrurie. Soit que son extraction fût illustre, comme le prétendent quelques Auteurs qui le font descendre d'Hercule **, ou que dès lors les richesses fussent l'équivalent des Titres, il épousa une Etru-

* Aujourd'hui Tarqueno.

** On le disait de cette famille des Bacchiades qui donna des Rois à Corinthe. Le tyran Cypsélus, non content de leur avoir ravi la couronne, voulait encore anéantir tout ce qui pouvait rappeller à sa patrie le souvenir de cette maison. Voilà, selon Denys d'Halicarnasse, e qui força Damarate à s'exiler ; mais Tite-Live en parlant

rienne du premier rang dont il eut deux fils, Aruns & Lucumon: noms Toſcans que leur donna leur pere pour plaire à la Nation dont ils devenaient Citoyens. Aruns mourut peu de mois après un mariage qui lui promettait le plus brillant avenir. Damarate inconſolable de la perte de ſon fils aîné, ne lui ſurvécut que peu de jours. Il laiſſa tous ſes biens à Lucumon, & deshérita, ſans le ſavoir, un fils d'Aruns dont ſa veuve était enceinte. Cet enfant poſthu-

---

de ce négociant, ne dit pas un mot de ſa Généalogie. Quelques flateurs l'imaginerent ſans doute, lorſque ſon fils Lucumon fut monté ſur le trône, & les Romains ne manquerent pas de l'adopter. Peut-être Damarate lui-même, par la facilité que les gens venus de loin ont à débiter des fables, en fut-il l'inventeur : ce qu'il y a de vrai, c'eſt que s'il n'était pas du ſang des Rois, ſon fils était digne d'en être.

me, malheureux avant que de naître, porta le triste nom d'Egérius, nom qui désignait sa disgrace.

Lucumon, seul héritier de la fortune de son pere, se vit en état d'aspirer aux premiéres dignités ; mais sa qualité d'étranger, & l'envie toujours active à persécuter l'opulence, formaient un puissant obstacle à son élévation. Tanaquil sa femme, qui joignait l'ambition de son sexe à la fierté de son origine, lui conseilla de quitter une patrie ingrate, & d'aller briguer à Rome les honneurs que lui refusait l'Etrurie. Cette ville paraissait en effet le sûr asyle du mérite ; on n'y connaissait point cet orgueil national qui jette sur l'étranger du mépris ou des ridicules. La

vertu suffisait pour y parvenir, non-seulement aux emplois les plus distingués, mais au Trône même. Numa Pompilius, & la vénération où sa mémoire était encore chez les Romains, en étaient à la fois l'exemple & la preuve. Ancus, son petit-fils par Pompilia sa mere, devait peut-être à cette vénération la facilité qu'il avait eue à se faire aimer du Peuple. Ces refléxions & les conseils de Tanaquil determinerent Lucumon à tenter la fortune * : il partit pour Rome.

Sa femme, sçavante dans l'art des Augures, de tout tems en usage dans l'Etrurie, tira, dit-

* Un certain Tagès dont la fable a fait un petit-fils de Jupiter, ou qui, selon d'autres Auteurs, sortit tout à coup de la terre (expression qui dé-

on, d'un événement fort singulier les présages de sa grandeur future. Au pied du Mont Janicule, un Aigle plana quelque tems sur le Char qui les conduisait, enleva le Chapeau de Lucumon, se perdit dans les nues, & revint ensuite le lui remettre sur la tête. La suite rapide de prospérités qui l'éleva par degrés jusqu'au Trône, fut sans doute l'origine de cette fable. Son adresse, ses libéralités, son courage, les services qu'il rendit aux Romains, le seconderent mieux que ces prétendus présa-

signe en termes pompeux l'obscurité de sa naissance) fut, dit-on, l'inventeur de ce genre de divination. On prétend qu'il la réduisit en principes dans un livre que les Etrusques avaient conservé. C'est lui dont Ovide parle dans ces vers :

*Indigenæ dixere Tagen qui primus Etruscam*
*Edocuit gentem casus aperire futuros.*

ges. A peine fut-il admis au nombre des Citoyens, qu'il n'omit rien de tout ce qui pouvait leur plaire ; il prit le nom de Lucius Tarquinius, auquel, après sa mort, on ajouta le surnom de Priscus, apparemment pour le distinguer de Tarquin le Superbe. Il ne s'occupa que de paraître Romain. Ses manieres nobles & bienfaisantes, son caractère insinuant, la douceur de son commerce lui concilierent bientôt l'affection du Peuple, & firent naître au Roi l'envie de se l'attacher.

Pour ne pas blesser les yeux des Romains encore pauvres, par le faste de ses richesses, il offrit de les déposer au trésor public pour les besoins de l'Etat. La valeur chez un Peuple accoutumé à la

respecter, le servit beaucoup plus que sa politique. Il commandait un corps d'Infanterie dans la guerre contre les Latins; il y fit remarquer son activité, sa prudence, son courage, & partagea souvent avec son maître les honneurs de la victoire. Il ne se signala pas moins dans la suite à la tête de la Cavalerie. Ancus crut devoir récompenser de pareils services par les titres de Patricien & de Sénateur. Lucumon se fit admirer au Sénat comme à l'armée; ses conseils soit pour les opérations militaires, soit pour l'administration de la République, furent toujours suivis.

Le Roi porta la confiance jusqu'à le donner pour Tuteur à ses Fils. Il faut ou que cet étranger

eût eu le grand art de dissimuler son ambition, ou que ce Prince eût pensé qu'un homme de fortune, nouvellement établi dans Rome, ne pouvait compter assez sur la faveur du Peuple, pour enlever la Couronne à ses Enfans. On verra bientôt comme il y parvint, sans brigues, sans parti, sans violence. Le petit nombre d'Etrusques qui par attachement pour lui, l'avaient suivi dans cette ville, ne contribuerent en rien à son élevation. Si tout y parait merveilleux, son caractère y donne de la vraisemblance, & me frappe bien davantage que cette prospérité qui ne le quitta jamais. Propre à tous les emplois, il joignait aux talens nécessaires pour les remplir, l'audace, la souplesse, le

courage, la prudence, la fermeté; toutes les vertus enfin, qui pouvaient justifier & seconder son ambition : un tel homme eût été déplacé ailleurs que sur le Trône.

Les Fidénates, humiliés sous le régne précédent, gardaient à Rome une haine couverte, qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater. La crainte les retint longtems; mais lorsqu'ils crurent leurs pertes assez réparées, & qu'ils purent compter sur les secours de leurs Alliés, ils se déterminerent, non pas, à la vérité, à une guerre ouverte; mais à ravager les terres des Romains par de petits détachemens, qui se retiraient avec leur butin sans attendre l'ennemi.

Ancus résolut de les punir, & sans leur envoyer de Féciales, il

alla camper près de Fidénes avec une armée levée à la hâte, & fournie de tous les inſtrumens néceſſaires pour un ſiége. Les Fidénates, qui n'imaginaient pas que ce Prince ſi religieux négligerait, avant de leur déclarer la guerre, ces longues cérémonies inſtituées par Numa, ſurpris de cette attaque imprévue, feignirent d'ignorer les ſujets de plaintes que pouvaient avoir les Romains. Ancus voulut bien les en inſtruire, & les fit ſommer de réparer au plutôt les dommages qu'ils avaient faits à ſon Peuple. Cette Nation diſſimulée s'excuſa d'avoir trempé dans les rapines de quelques particuliers, demanda du tems pour en rechercher les Auteurs, & promit de les livrer au Sénat. Ancus

reçut

reçut ces excuses ; mais les rebelles délivrés de la présence importune de son armée, n'employerent le tems qu'il leur avait accordé, qu'à faire des préparatifs, à solliciter des troupes auxiliaires, & à se pourvoir de munitions. Ancus informé de leur conduite, jugea qu'il fallait les prévenir, & revint dans leur ville. Il fit conduire des mines souterraines depuis son camp jusques sous les murs. Pendant qu'un gros de Romains pénétrait par cette voie sous les remparts de Fidénes, ce Prince inventeur de ce genre d'attaque, fit avancer le reste de son armée, comme pour tenter l'assaut du côté opposé à la mine. Les Fidénates trompés par cette ruse, réunirent toutes leurs for-

ces pour le défendre ; ils soutenaient avec vigueur l'effort des assiégeans, quand tout à coup les soldats qui s'étaient glissés sous les murs, se frayerent des issues dans la ville, en brisèrent les portes, & firent passage à leurs compagnons.

Ancus maître de Fidénes réprima la fureur de ses troupes, arrêta le carnage, & fit indiquer aux habitans un asyle où leur vie serait en sureté. Il se contenta de faire frapper de verges le petit nombre des Chefs de la révolte : il permit au reste des Citoyens de vivre dans leur ville après l'avoir livrée au pillage, & pour les contenir dans le devoir, il y laissa une forte Garnison.

Cet exemple n'effraya pas les

Sabins ; ils crurent pouvoir à leur tour faire des courses sur les terres des Romains. Toutes ces guerres entre de petites Nations voisines & rivales, n'avaient que des motifs aussi légers ; l'espérance de quelque butin. Des causes non moins frivoles ont quelquefois, entre des Nations plus puissantes, allumé des haines que des siécles n'ont pas vu finir.

Depuis la mort de Tullus, les Sabins s'étaient crus dispensés des Traités faits avec les Romains, & les avaient inquiétés, par des hostilités sourdes & réitérées sur leurs frontiéres ; Ancus saisit avec avidité cette occasion de signaler son courage. Informé par des espions & des transfuges du moment où l'ardeur du pillage entraînait les

Sabins dans leurs courses ordinaires, il s'avança vers leur camp à la tête de l'Infanterie, le trouva presque sans défense, & s'en empara sans obstacle ; tandis que par ses ordres ce Lucumon (que nous nommerons Tarquin dans la suite) à la tête de la cavalerie, fondait avec impétuosité sur le gros de l'armée Sabine, dispersée dans les campagnes.

Surpris de cette attaque imprévue, les Sabins ne pensent qu'à se réfugier sous leurs tentes ; ils jettent le butin dont ils étaient chargés, pour être plus libres dans leur fuite ; mais lorsqu'ils les virent occupées par les Romains, ils coururent en désordre vers les Montagnes & les Forêts voisines. La Cavalerie les y poursuivit avec

tant de vigueur, qu'il n'en échappa qu'un petit nombre. . . . . . . . . .

Les Sabins découragés par cette défaite envoyerent à Rome des Députés chargés de demander la paix. Ils l'obtinrent à des conditions plus douces qu'ils n'avaient lieu de l'attendre : cette modération des Romains avait pour cause, sans doute, les allarmes continuelles que leur donnait le caractère inquiet & belliqueux des Latins. Il fallait accorder à propos la paix à un Peuple, pour se défendre plus facilement des entreprises d'un autre. . . . . . . . .

Le germe de cette ambition qui rendit Rome la maîtresse de l'Italie, & dans la suite la Capitale du Monde, était déjà dans le coeur de ses premiers habitans ;

mais il ne se développa que par degrés, & selon les circonstances. C'était beaucoup pour les faibles commencemens de cette Nation courageuse, que de reculer insensiblement ses limites; d'humilier ses ennemis, sans montrer cependant le dessein de les asservir (ce qui les eût tous réunis contre elle;) de les diviser par sa politique; de les affaiblir par ses victoires; enfin de préparer les fers dont sa postérité devait les charger un jour. On a déja vu des peres (*) sacrifier sans regret leurs enfans à cette fierté nationnale, qui ne pouvait souffrir ni de maîtres, ni de rivaux. A quoi ne devait-on pas s'attendre d'un Peuple où se trouvaient

(*) Horace.

vaient de pareils Citoyens ? Dès le tems même de Numa, ces nouveaux Romains préférerent de se choisir un maître parmi les Sabins, à la honte d'en recevoir un de leur propre Nation de la main de ces étrangers. Cette fierté déguisée depuis sous le nom d'amour de la patrie, donna l'essor à ces ames vigoureuses, à ces sentimens fermes & sublimes, à cette foule d'actions héroïques, auxquelles notre admiration paye encore un tribut involontaire qui peut-être nous humilie. En effet notre molesse nous porterait à regarder la plupart de ces actions si généreuses, & si communes chez les Romains, comme au-dessus de la nature : l'austérité rigide des moeurs de Crotone de-

vait paraître incroyable à Sybaris.

Les Véïens malheureux sous les régnes précédens ; se crurent en état de relever leur fortune. A l'exemple des Sabins, ils infesterent le territoire de Rome de meurtres & de rapines. Ancus qu'un repos de quatre années n'avait point amolli, connaissant l'audace guerriere de la Nation qu'il avait à combattre, exigea des secours de ses Alliés, & suivi de ces mêmes troupes qu'il avait accoutumées à vaincre, fit d'abord expier aux ennemis par le ravage & la désolation qu'il porta sur leurs terres, les maux qu'ils avaient faits aux Romains. Devenus plus ardens par ces pertes, les Véïens passent le Tibre avec une armée nombreuse, & vont

camper près de Fidenes. Ancus plus fort de Cavalerie, vole à leur rencontre, leur ferme les passages, les attire en plaine, les met en fuite après un combat opiniâtre, & s'empare de leur camp. Cette victoire lui valut, à son retour à Rome, les honneurs d'un nouveau triomphe.

Les Véïens plus affaiblis que découragés par cette disgrace, reparurent l'année suivante en campagne, & présumerent assez de la fortune, pour sommer les Romains de leur rendre toutes les Places que Romulus avait usurpées sur leur Nation. Ancus les attaqua près des Salines; la victoire fut plus disputée, couta plus de sang que la première fois; mais elle se déclara pour lui. Elle

affermit les Romains dans leurs anciennes possessions, & les Véiens furent obligés d'acheter la paix à des conditions onéreuses. Ce fut après cette journée où Tarquin n'avait pas moins montré d'habileté que de courage, qu'il fut admis par l'ordre d'Ancus, au rang de Patricien & de Sénateur. Ce Prince ne prévoyait pas qu'un jour cette récompense dût conduire cet étranger au Trône.

Les Volsques furent à leur tour accusés d'avoir commis des hostilités sur les terres de Rome. On leur déclara la guerre, moins pour exiger de prétendues satisfactions, que pour l'avantage dont pouvaient être aux Romains de nouvelles conquêtes. Ancus porta le

Siége devant Vélitres (*) leur Capitale, & maître de tous les dehors, il était près de la réduire, lorsque les Assiégés surpris de l'ordre, & de la rapidité que ce Prince mettait dans ses attaques, lui députerent leurs principaux Vieillards en habit de supplians, pour le prier de suspendre sa vengeance. Ils lui promirent de réparer tous les dommages qu'ils avaient pu causer à Rome, & de livrer les coupables à sa justice. Ancus désarmé par ce spectacle, donna aux Romains un exemple qui devint une régle à leur postérité (celui de pardonner aux Nations soumises.) Cette victoire sur son ambition lui couta peut-

(*) Aujourd'hui Velletri.

être beaucoup ; mais enfin il la remporta. Il fit une Trève avec les Volsques, & comme ils furent fidèles à leurs promesses, Rome les reçut au nombre de ses Alliés.

Les Romains ne jouirent pas long-tems de cet intervalle de repos. Une contrée des Sabins où leurs Armes n'avaient pas encore pénétré, n'eut, pour leur déclarer la guerre, d'autre prétexte que la jalousie. Ces Peuples belliqueux & sauvages, informés par les bruits publics de la prospérité de ce nouvel Empire, purent à peine se fier aux rapports de la renommée, & résolurent d'en interrompre la suite. Ils commencèrent, comme toutes les autres Nations voisines, par de petites

irruptions sur les terres de la République *. Attirés par le butin, & par la facilité qu'ils eurent à faire un grand nombre de Prisonniers, bientôt ils ne se bornerent plus à ces légeres insultes; mais avec une puissante Armée, ils ravagerent tous les environs de Rome.

---

* Qu'on ne s'étonne pas de trouver ici, non plus que dans quelques autres passages de cette Histoire, le terme de *République* avant l'expulsion de Tarquin. Rome ne fut jamais une pure Monarchie que sous le régne des Empereurs. Il est vrai que Tarquin changea par usurpation la forme du Gouvernement; mais il en fut puni. Les guerres ne se déclaraient qu'au nom du Peuple Romain; la paix ne se faisait que de son aveu; c'est lui qui se donnait des maîtres: Romulus lui-même s'était soumis à l'élection, & quoiqu'il eût fait dans la suite quelques pas vers le despotisme, le Sénat par sa constitution, jouissait d'une grande autorité. Il ne faut pas confondre les idées; le nom de Roi ne signifie pas la même chose chez toutes les Nations; à Rome ce n'était guères qu'un Général.

Ancus ne différa sa vengeance qu'autant de tems qu'il en fallait pour assembler ses Troupes. La bataille fut longue, douteuse, & sanglante, quoique les Romains eussent l'avantage du lieu. La valeur était égale de part & d'autre ; mais enfin la victoire se déclara pour eux. Les Sabins enfoncés prennent en tumulte le chemin de leur Camp ; l'ennemi les y poursuit & s'en empare. Une troupe de Soldats armés à la legère les inquiéta jusqu'à la nuit pendant leur fuite. Le carnage fut terrible, aussi les Romains n'avaient pas encore trouvé d'ennemis plus dignes de leur courage. Ils ne durent l'honneur de cette journée qu'à la constance, & à la supériorité que leur avait donné

sur ce Peuple l'expérience de leur Roi dans l'art de la guerre. Cette victoire leur valut un riche butin, & un grand nombre de leurs Prisonniers qu'ils retrouverent dans le Camp des Sabins. Cette foule de prospérités jamais démenties par un seul revers paraîtrait incroyable dans tout autre peuple que les Romains. On serait tenté de penser que leurs Historiens les auraient flattés, si la rapidité avec laquelle cette Nation fortunée subjugua non-seulement ses rivales, mais le Monde, ne déposait pour leur sincerité.

On voit que Rome avait acquis déjà, sous le regne d'Ancus, une certaine expérience dans la guer-

re. Ce Prince avait des connaissances pour son tems. A la présence d'esprit de Tullus, il joignait plus de précautions dans un jour de combat. Dans l'art militaire, comme dans les autres, les progrès ne se font qu'avec lenteur : il faut long-tems acheter l'expérience par des fautes.

Les dernières années de la vie d'Ancus furent assez paisibles, & ce fut probablement alors qu'il entreprit la plupart des monumens dont on a parlé. Lorsqu'il enferma le mont Janicule dans des murs, & qu'il en fit la Citadelle de Rome, il n'eut pas d'égard aux conventions que Romulus avait faites avec les Etrusques, & qui fixaient le Tibre

pour limite des deux Etats. Ce Mont était situé au delà du Fleuve; mais Ancus pensa que l'utilité publique & la sureté commune autorisaient cette légère usurpation. Ce Prince en donna pour raison aux Etrusques les courses fréquentes qu'ils faisaient sur le bord du Tibre, & qui troublaient la navigation & le commerce de ses Sujets. En effet quelques marchands avaient été pillés, ou du moins Ancus crut devoir s'en plaindre.

Par quelque voie qu'il eût monté sur le Trône, il prouva qu'il en était digne. Il ne fut effacé par aucun de ses prédécesseurs; & si l'on ne doit compter, des actions d'un Roi, que celles qui

tournent au bien de ses Sujets ; on en a fait remarquer un assez grand nombre dans le cours de son histoire. Il mourut après vingt-quatre ans de regne, & je ne trouve que Plutarque qui lui attribue une mort violente. Peut-être a-t-il voulu désigner par cette expression une mort prématurée ; en effet il n'avait guères que soixante ans, âge où la carrière naturelle de l'homme ne touche pas encore à ses limites. Ce n'est pas cependant ce que les termes de Plutarque (*) semblent présenter ; mais son autorité, quoique d'un grand poids, cede à celles de

---

* Selon cet Auteur, de tous les Successeurs de Numa, Tarquin le Superbe seul mourut d'une mort naturelle.

Tite-Live & de Denys d'Halicarnasse réunies.

Il laissa deux fils, l'un au berceau, l'autre dans l'âge de puberté sous la tutelle de Tarquin. Les fruits du crime que l'ambition lui fit commettre, ne s'étendirent pas à sa postérité. C'est envain que par les mêmes voies elle tenta de remonter sur le Trône ; les circonstances avaient changé. Tel Usurpateur a réussi dans des conjonctures, qui, dans d'autres, eût péri sur un échafaud. Les hommes, ceux mêmes que l'on est convenu d'appeller grands, seraient la plupart bien humiliés, si l'on découvrait toutes les combinaisons du hazard qui leur ont fait jouer un rolle important. Je

ne connais que certaines vertus, & l'humanité la premiere de toutes, dont un Prince puisse tirer un véritable éloge.



# HISTOIRE
# DE
# LUCIUS TARQUINIUS
# PRISCUS.

TOUS les voeux du Peuple se réunirent sur Tarquin, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse. Sous le regne même d'Ancus, on s'était accoutumé à le regarder comme le premier homme qui fût parmi les Romains. Tite-Live, sans lui contester cette considération publique, raconte la chose différemment. Selon lui, Tarquin, dominé par l'ambition, craignit que les fils d'Ancus, dont l'un tou-

chait à l'âge de puberté, ne devinssent pour lui de dangereux concurrens au Trône. Il pressa le jour de l'élection, & après avoir écarté ces jeunes Princes sous prétexte d'une partie de chasse, il demanda lui-même ouvertement la Royauté dans un discours adressé à l'assemblée du Peuple. Il y fit valoir ses services; son attachement pour Rome, dont il avait fait sa patrie par choix en y transportant sa famille & ses biens; son zéle pour les intérêts de l'Etat dans les différens emplois dont son maître l'avait honoré; le bonheur qu'il avait eu de se former à la discipline militaire sous ce grand homme, & d'apprendre de lui l'art de vaincre les ennemis de la République. Ce discours, qui

ne contenait que des vérités encore toutes récentes, lui gagna les suffrages du Peuple, & si ce premier exemple d'une ambition qui briguait les dignités pour elle-même, put éclairer les Romains sur les motifs qui l'avaient animé jusqu'alors, ils jugerent avec raison que le desir de commander était une vertu de plus dans un homme du caractère de Tarquin.

On ne s'arrêtera pas long-tems sur le détail de ces petites guerres qui, en rendant l'usage des armes familier au Romains, les préparaient par dégrés à de grandes conquêtes. On a pu prendre dans l'histoire de Tullus & d'Ancus, une idée de ces ligues toujours renaissantes entre des voisins inquiets & jaloux de ces com-

mencemens de la prospérité Romaine. Ce tableau, trop peu varié pour être intéressant, n'offrirait encore ici que les mêmes objets; des combats quelquefois sanglans, jamais décisifs par la modération des vainqueurs, & souvent renouvellés par l'opiniâtreté des vaincus. Mais on ne peut se lasser d'étudier dans les premiers événemens de ces tems reculés, les mêmes principes qui conduisirent les Romains à ce haut degré de puissance où ils parvinrent dans la suite, & qui ne firent que se développer, pour ainsi dire, avec plus d'étendue: cette constance infatigable qui leur assujettit les dangers; ce desir de dominer tempéré par un esprit de clémence

qui

qui les rend les bienfaiteurs des Peuples soumis ; qui en faisant aimer leur joug, leur donne pour Alliés, ou pour Concitoyens, ces mêmes voisins dont la jalousie avait conspiré leur ruine ; cette fermeté inébranlable dans les revers, fermeté qui devient leur ressource lorsque toutes les autres semblent épuisées pour eux ; en un mot tout le germe de cette politique admirée depuis tant de siécles, se trouve ici dans Rome au berceau. Le Génie qui veille à sa conservation ne lui permet pas d'abord d'étendre ses conquêtes. Des progrès trop rapides, ne laissant plus d'ennemis autour d'elle pour l'aguerrir, l'auraient élevée tout à coup à un certain degré de grandeur qui n'eût été pour elle qu'un état de

médiocrité : des intervalles de repos auraient énervé le principe qui devait la porter sur le Trône du Monde.

Les Latins furent les premiers qui jugerent que la mort d'Ancus était une occasion favorable pour se dispenser d'accomplir des Traités que la nécessité leur avait arrachés. L'espérance d'une meilleure fortune séduisait tour à tour ces voisins tant de fois humiliés. Ils prirent les armes. Tarquin, sans les attendre, se rend maître de plusieurs de leurs Places ; de Collatie entr'autres, dont il donne le Gouvernement à cet Aruns, fils de son frere, à qui le malheur de sa naissance avait fait donner le surnom d'Egérius.

Après plusieurs Batailles dont

l'avantage était toujours resté aux Romains, les Latins affaiblis par leurs pertes, découragés, & voyant Tarquin se disposer à la conquête de leurs villes, ont enfin recours à la modération du vainqueur; ce Prince se contente de leur soumission, les condamne à de simples dédommagemens des ravages qu'ils avaient pû faire sur les terres des Romains, & sans rien changer à leurs Loix, les reçoit dans son alliance. Ainsi se termina une guerre de vingt années; Tarquin, à son retour dans Rome, fut honoré du triomphe.

L'année suivante ce Prince marcha contre les Sabins. Un combat où la victoire fut indécise termina cette Campagne Les Sabins soutenus des Etrusques parurent les

premiers au retour du printems. Ils allerent se poster près de Fidènes au confluent du Tibre & du Téveron. Ils y formerent deux Camps sur une même ligne, séparés par le Canal commun aux deux Fleuves, sur lequel ils jetterent un Pont de bateaux pour avoir communication de l'un à l'autre. Cette disposition fournit à Tarquin l'idée d'un stratagême qui les perdit.

* » Il jetta sur le Téveron quan-
» tité de petits bateaux chargés
» de bois sec, & d'autres matiè-
» res combustibles arrosées de re-
» sine & de soufre ; il y fit met-
» tre le feu & les lâcha dans le cou-

* Denys d'Halicarnasse. Je me sers de la Traduction du Jésuite Le Jay.

» rant. Ces Brulots poussés par un
» vent favorable & portés au Pont
» de bois qui séparait les deux
» Camps, y causerent un grand
» embrâsement. Les Sabins y ac-
» courent pous arrêter les progrès
» de l'incendie. Tarquin cependant
» qui marchait en ordre de Ba-
» taille, arrive à la petite pointe
» du jour à l'un des deux Camps : il
» n'y trouve qu'une faible défense,
» parce que la plus grande partie
» des ennemis était occupée à étein-
» dre le feu ; ce qui fit qu'il n'eut
» pas de peine à s'en emparer. Le
» second Camp des Sabins, posté
» à l'autre côté du Fleuve, fut en
» même-tems attaqué par un au-
» tre Corps de l'armée Romaine,
» qui, dès le commencement de
» la nuit, avait passé le confluent

» à la faveur des ténèbres, & n'at-
» tendait que l'embrâsement du
» Pont pour charger les ennemis.
» Cette entreprise réussit aussi heu-
» reusement que la première. Les
» Romains firent main basse sur
» une partie de ceux qui se trou-
» verent dans le Camp. Le reste,
» ou se noya dans le Fleuve en
» voulant échapper à l'ennemi,
» ou fut consumé par le feu, en
» tâchant de préserver le Pont.
» Tarquin maître des deux Camps
» partagea les dépouilles entre les
» soldats. Pour les Prisonniers
» qu'il fit, tant sur les Sabins que
» sur les Etrusques, il les fit con-
» duire à Rome & tenir sous bonne
« garde. »

Les Sabins consternés implorè-
rent par des Députés la clémen-

ce de Tarquin, & en obtinrent une Trève de six ans.

Les Etrusques, indignés de ce nouvel affront, crurent pouvoir se flatter de le réparer. Douze de leurs villes armerent à la fois contre les Romains. Ils passent le Tibre, s'emparent de Fidènes par surprise à la faveur d'une sédition qu'ils excitent dans cette ville, y font un grand nombre de prisonniers, & s'y fortifient. Tarquin se venge d'abord sur les Véiens l'une des Nations la plus puissante de l'Etrurie ; ravage leurs terres, & porte ensuite le siége devant Fidènes. Après une résistance que le désespoir des Etrusques rendit très-opiniâtre, & qui couta bien du sang aux Romains, Fidènes est prise d'assaut,

la garnison mise aux fers, & les Chefs de la rébellion punis de mort ou d'exil. Plus irrités qu'abbattus par ces nouvelles pertes, les Etrusques prennent encore la résolution de tenter une dernière Bataille. Tarquin les met en déroute, obtient à Rome les honneurs d'un nouveau triomphe, & reçoit les Etrusques découragés dans son alliance, aux mêmes conditions que les Latins. Ces Peuples, pour gage de leur soumission volontaire, lui firent présenter par leurs Députés une Couronne & un Sceptre d'or, un Siége d'yvoire, & douze haches entourées de faisceaux, comme les symboles de l'autorité qu'ils lui confiaient sur leurs villes.

La Tréve de six ans accordée

aux Sabins était expirée ; quelques-uns de leurs Chefs avaient proposé de favoriser les Etrusques : Tarquin pour les punir déclare la guerre à leur Nation. Après plusieurs combats d'un avantage assez égal entre les deux partis, une Bataille sanglante & décisive pour les Romains, jette le découragement parmi les Sabins, & les oblige d'implorer les mêmes conditions que les Nations voisines. Tarquin, charmé que cette soumission lui épargne les dangers d'une conquête, reçoit leurs Députés avec bonté, leur accorde son alliance, & par surcroît de modération, leur renvoie leurs prisonniers, sans exiger de rançon. Ce Prince porta cette vertu plus loin encore que son Prédécesseur.

La maxime de ne point désespérer les Nations soumises devint, comme on l'a déjà observé, un des principaux fondemens de la grandeur Romaine.

Le Gouvernement politique de ce Prince ne justifia pas moins le choix des Romains, que tant de victoires remportées tour à tour sur leurs ennemis. Pour se concilier de plus en plus l'affection du Peuple, il tira des familles Plébéiennes cent nouveaux Sénateurs dont il augmenta l'ordre des *Patriciens*. Ils furent nommés Sénateurs du second rang *, quoiqu'ils eussent les mêmes prérogatives que ceux de l'ancienne création.

* *Patres minorum gentium.*

C'était multiplier les appuis de l'Etat.

Il crut devoir augmenter aussi le nombre des Vestales en le portant jusqu'à six, & ce nombre demeura fixe tant que subsista la République.

Il ne trouva pas les mêmes facilités à l'augmentation qu'il voulut faire de trois nouvelles Centuries de Cavaliers, aux trois anciennes établies par Romulus. On ne conçoit pas trop par quel motif un Augure, nommé Accius Névius, imagina de s'opposer de la part des Dieux à ce projet de son maître. Ce fut le premier exemple parmi les Romains d'une opposition entre les Ministres de la Religion, & le Souverain. Tarquin, surpris de la résistance de cet

Augure, voulut par une question captieuse convaincre le prétendu Prophete d'imposture, & décrier son art dans l'esprit du Peuple. L'entreprise était délicate. On sçait combien la superstition a souvent fait expier aux Princes le dangereux honneur de protéger ses Ministres. Tarquin lui ordonna donc d'aller consulter ses auspices pour sçavoir si un projet dont il était actuellement occupé pouvait s'exécuter. L'Augure obéit, & assura ce Prince que les auspices étaient favorables. « » Hé bien ! je songeais, lui dit alors » Tarquin en souriant, à couper » ce caillou avec le rasoir que j'ai » dans la main. » On prétend que Névius, sans se déconcerter, prit le rasoir des mains du Prince, & au

grand étonnement du Peuple, divisa le caillou avec la plus grande facilité. Ainsi l'épreuve du Prince tourna au profit de la superstition. Ce prodige fut constaté par une statue d'airain que Tarquin fit élever à l'Augure dans la Place publique, & qui subsistait encore du tems d'Auguste. On ajoute que le rasoir & le caillou furent aussi déposés près de ce monument, sous un Autel souterrain que les Romains nommaient Puteal. Malgré ces monumens, qui faisaient dire au frere de Ciceron qu'il fallait bruler toutes les Annales, rejetter toutes les Traditions historiques, pour révoquer un pareil fait en doute; on ne sent pas moins ce que l'on doit croire de la vérité de ce prodige.

On pourrait penser que Tarquin se repentant peut-être du projet dangereux qu'il avait eu de décrier l'Augure, & craignant d'armer le fanatisme contre lui, avait concerté avec Névius de publier cette histoire, & par-là de lui donner un nouveau crédit dans l'esprit du Peuple, & que l'insolent Augure, charmé d'avoir humilié son Prince, saisit avec avidité cette occasion d'en imposer à la crédulité des Romains. Mais je ne puis dissimuler que tous les Historiens attestent que le prodige se passa en présence du Peuple. Ce pourrait bien être là une de ces circonstances que l'on ajoute dans l'éloignement à ces sortes d'événemens surnaturels, pour les fortifier de plus en plus contre les

doutes. Quelques Peres de l'Eglise plus frappés que Cicéron de toutes les preuves dont ce miracle parait appuyé, l'ont attribué au Démon.

Sans vouloir prendre de parti là-dessus, on se contentera seulement d'observer que cet Augure, que la Religion avait enhardi à résister en face à son maître, disparut quelque tems après malgré son prodige; ce qui forma l'objet d'une accusation que les fils d'Ancus intentèrent à Tarquin.

Ce Prince embellit Rome de plusieurs édifices dont la magnificence causait encore de l'admiration plus de cinq siécles après lui. Les murs de la ville grossièrement bâtis jusqu'alors, formèrent une enceinte de grandes & de

belles pierres dans toutes les régles de l'art.

Il fit élever le Cirque, édifice qui devint dans la suite un des plus superbes monumens de la grandeur Romaine. Il le divisa en trente parties pour répondre au nombre égal de Curies qui composaient le Peuple. Les Spectateurs auparavant de bout sur de mauvais amphithéatres construits à la hâte, purent assister commodément aux représentations des jeux publics, assis & à couvert.

Il creusa des aqueducs pour distribuer des eaux dans Rome avec abondance; mais de tant d'ouvrages, les seuls égouts donnaient au rapport de Denys d'Halicarnasse, une idée de magnificence que l'éloignement de ces tems rendrait

à peine vraiſemblable. On en peut juger par ce trait qu'il ajoute. Les conduits de ces égouts ayant été négligés dans la ſuite, au point que les eaux ne s'écoulaient plus, il en couta mille talens, c'eſt-à-dire environ trois millions de livres de nôtre monnaye, pour les réparer. Tarquin prépara auſſi les fondemens du Capitole dans le deſſein de bâtir un Temple à Jupiter, à Junon & à Minerve. La Colline * deſtinée à ce Temple, n'offrait nulle part, à cauſe de ſa hauteur & de ſes inégalités, un eſpace de terrein uni aſſez vaſte pour ſon emplacement. Ce Prince fit conſtruire à l'entour de fortes

* Le Mont Saturnius alors le Mont Tarpéien.

murailles, qui s'élévant jusqu'à son sommet, servaient d'appui à une terrasse immense propre à soutenir ce grand édifice.

La Religion eut encore part dans le choix que l'on fit de cette Place pour y bâtir le Temple. Les Augures prétendirent du moins qu'il fallait consulter les Dieux qui pouvaient avoir des Autels sur cette Colline, pour sçavoir d'eux s'ils consentaient à être transportés ailleurs. Tous ces Dieux interrogés voulurent bien céder la place à Jupiter, à l'exception du Dieu Terme & de la Déesse de la Jeunesse, qui furent inflexibles aux voeux des Augures. Ils en tirèrent le présage que les bornes de l'Empire subsisteraient à jamais, & que la vigueur de Rome se maintien-

drait contre toutes les révolutions des tems.

On prétend qu'une tête d'homme trouvée depuis, lorsque l'on creusait les fondemens de cet édifice, donna lieu aux Augures de confirmer cet Oracle, en annonçant que ce lieu là-même devait être un jour la Capitale de l'Italie.

De pareilles Traditions qui naissent avec un Peuple, en imprimant de certains préjugés dans les esprits, peuvent contribuer plus qu'on ne pense, soit à la grandeur, soit à la décadence d'un Empire; & par l'évenement heureux ou malheureux, deviennent quelquefois de véritables Prophéties.

Cette gloire future de Rome, annoncée par tant de présages,

était en effet bien capable d'entretenir dans le cœur des Romains cette fierté nationale, ce desir de dominer toujours croissant par les succès, jamais affaibli par les revers, cette confiance inébranlable au milieu des plus grands dangers : rien n'était plus propre, dis-je, à intéresser l'amour propre de chaque Citoyen à la conservation d'une Patrie à qui les Dieux promettaient tant de merveilles.

L'idée que la Religion avait consacrée chez les Juifs, qu'un maître du Monde devait naître d'une de leurs femmes, fut une Loi qui ordonnait à cette Nation de peupler, qui la rendit florissante, & qui la répand encore aujourd'hui dans tout l'Univers. Les Péruviens au contraire (si l'on peut établir

quelque comparaiſon entre les deſtins du Peuple Juif & ceux des autres Peuples) furent la victime d'une tradition malheureuſe qui leur annonçait la chute de leur Empire, & qui s'était perpétuée chez eux juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols. La ſageſſe des Légiſlateurs conſiſte ſurtout dans le choix des préjugés qu'ils ſçavent inſpirer aux Nations.

Les fils d'Ancus, jaloux de la grandeur de Tarquin qui effaçait la mémoire de leur pere, & qui les éloignait du Trône qu'ils regardaient comme leur héritage, conſpirèrent contre ce Prince, & tentèrent d'abord de le décrier dans l'eſprit du Peuple.

On a dit que l'Augure Névius avait diſparu. Soit que Tarquin

se fût vengé, soit que les fils d'Ancus eussent eux-mêmes sacrifié cet Augure pour établir un bruit injurieux à la réputation de ce Prince, ils l'accusèrent hautement d'avoir fait périr le seul homme qui pouvait s'opposer aux nouveautés qu'il voulait introduire dans Rome. La vénération que le fanatisme avait conservée pour Névius, donna bientôt un parti puissant à ces factieux; ils publiaient que Tarquin, par ce meurtre d'une personne sacrée, s'était rendu indigne de tout ménagement, & qu'il déshonorait désormais un Trône qui ne pouvait être à la fois le refuge du crime, & le Tribunal de la Justice. Mais la plus saine partie du Peuple, témoin de ce que ce Prince avait fait pour le bien pu-

blic, voyant d'ailleurs que l'on n'alléguait contre lui que des soupçons destitués de toutes preuves, prévalut sur cette multitude, & les fils d'Ancus ne remporterent que la honte d'avoir tenté sans fruit une entreprise qui mettait à découvert leur ambition & leur jalousie.

Un des motifs qui les avait le plus excités contre Tarquin, c'était la faveur dont jouissait auprès de ce Prince Servius Tullius qui le remplaça sur le Trône, & qu'il est à propos de faire connaître.

Il était de Corniculum, l'une des villes des Latins dont Tarquin s'empara pendant la guerre qu'il eut avec ces Peuples. Son pere mourut les armes à la main pour la défense de sa patrie. Sa mere

Ocrisie était alors enceinte, & tomba en partage à Tarquin qui la donna pour esclave à sa femme. Ocrisie accoucha d'un fils qu'elle nomma Tullius du nom de ses peres, avec le surnom de Servius pour marquer l'état de servitude dans lequel il était né.

D'autres lui donnent une origine plus merveilleuse. L'histoire des prodiges tient à celle des faiblesses de l'esprit humain ; & c'est dans ce but philosophique, que l'on se permet de raconter tous ceux qui se présentent. On ne peut trop démontrer combien de tous les tems l'absurdité a eu d'empire sur la crédulité des hommes. Voici ce que ces Historiens ont rapporté. Sur l'Autel du Palais, lorsque, selon la coutume des Romains

mains d'offrir aux Dieux les prémices de leurs repas, Ocrisie venait de jetter dans le feu les gâteaux sacrés ; elle vit sortir du milieu des flammes ces attributs dont une superstition scandaleuse orna la statue du Dieu des Jardins. Surprise de cette vision, elle courut en faire part au Roi, & à la Reine. La Reine, sçavante dans l'art des Augures, décida qu'un Dieu avait jetté ses regards sur son esclave, & que de son commerce avec elle il en naîtrait un homme d'un mérite extraordinaire. On enferma donc Ocrisie dans le lieu où ce phénomène avait paru. Là elle conçut de Vulcain, & au bout du terme ordinaire elle donna le jour à Tullius.

Ceux qui racontent sa naissance d'une manière plus naturelle, mêlent encore du prodige dans son histoire, en disant qu'un jour cet enfant s'étant endormi, on vit tout-à-coup une flamme voltiger autour de sa tête, qui ne cessa que lorsque sa mere l'eut éveillé. Tanaquil, présente à cette merveille, en conclut, ajoutent les mêmes Auteurs, que cet enfant serait un jour la lumiere & le soutien de sa maison, & dès ce moment elle le fit élever comme son propre fils, & mit sa mere en liberté.

Quoi qu'il en soit, Tullius, répondit parfaitement aux soins que l'on prit de son éducation, & il jouit à peu-près, sous le regne de Tarquin, de la même considéra-

tion, dont Tarquin lui-même avait joui sous celui d'Ancus. Comme lui, il signala son courage dans toutes les guerres des Romains, & lorsque, pour prix de ses services, il fut admis dans l'ordre des Patriciens, il ne se distingua pas moins au Conseil qu'à l'armée. Tarquin se reposait sur lui du poids des affaires, & sa prudence & sa valeur le faisaient déjà regarder comme le seul homme digne de l'Empire. Tarquin l'approcha du Trône en lui donnant sa fille. Ce Prince n'avait pour héritiers que deux petits-fils encore au berceau; il jugea qu'il ne pouvait confier leur enfance en de meilleures mains que celles de Tullius. Tanaquil ne comptait

pas moins sur sa vertu ; ni l'un ni l'autre ne se tromperent dans leurs espérances. Si Tarquin avait surpassé ses Prédécesseurs, Tullius devint le modèle des Rois.

Les fils d'Ancus voyaient en frémissant ce nouvel obstacle que la fortune opposait à leur ambition. Tarquin, par reconnaissance pour les obligations qu'il avait à leur pere, avait eu l'indulgence de leur pardonner ; il oublia que de tous les vices l'envie est le seul que la clémence ne désarme jamais.

En effet ces séditieux conspirerent de nouveau contre ce Prince. Un jour ils firent déguiser sous des habits de paysans deux de leurs complices. Ils les armerent de coignées, & les envoyerent

au Palais après les avoir instruits de ce qu'ils avaient à faire. Ces scélérats entrent en murmurant l'un contre l'autre, comme s'ils s'étaient pris de querelle. Leurs cris attirerent Tarquin. L'usage des Rois était pour lors de rendre par eux-mêmes la justice à leurs Sujets. Ce Prince les fit approcher pour apprendre l'objet de leurs contestations, & tandis qu'il prêtait une attention sérieuse à l'un d'eux, l'autre le frappa sur la tête d'un coup de sa coignée, & l'étendit sur la place. Ces meurtriers prennent la fuite. On accourt au bruit, & tandis que l'on emporte le Roi mourant dans son appartement, on arrête ses assassins. Le secret de la conjuration leur échap-

pe dans les tortures ; ils sont punis de mort.

Cependant Tanaquil allarmée pour le sort de ses petits-fils, & craignant un nouveau crime de l'ambition des fils d'Ancus, ordonne dans ce tumulte que l'on ferme les portes du Palais. Elle répand que Tarquin respire encore, que sa blessure est légère, & qu'on peut espérer une prompte guérison. Alors elle mande Tullius, & lui montrant le corps sanglant de Tarquin, elle le conjure, en lui présentant ses petits-fils, de ne pas laisser la mort de son beau-pere impunie, & de ne pas souffrir qu'elle-même, & ses malheureux enfans, deviennent les victimes de leurs ennemis. » Osez » regner, lui dit-elle. Ne croyez

» pas que les Romains se soumet-
» tent sans violence à des meur-
» triers dignes du dernier supplice.
» Saisissez-vous des Faisceaux,
» & du commandement des Trou-
» pes. Le Trône est à vous, si
» les Dieux m'ont jamais donné
» quelque connoissance de l'ave-
» nir.

Cependant on avoit peine à contenir le Peuple qui s'empressoit autour du Palais. La Reine paraît aux fenêtres, & fait entendre qu'après un long évanouissement, le Roi vient de reprendre connaissance; que sa blessure n'annonce aucun danger; qu'en attendant qu'il puisse se faire voir aux Romains, il leur ordonne d'obéir à Tullius comme à celui qu'il a jugé le plus digne de veiller au bien

de l'État. Tullius paraît dans le moment même revêtu de la pourpre, & précédé des Licteurs; le Peuple le reçoit avec acclamation; il se rend à la Place publique, décide quelques affaires, & fait citer les fils d'Ancus à venir rendre compte de leur conduite. Ceux-ci persuadés que Tarquin vivait encore, effrayés d'ailleurs de l'indignation du Peuple, & de l'autorité de Tullius, prennent la fuite, & se retirent à Suessa Pometia, ville des Volsques. Tullius confisque leurs biens, & les condamne à un exil perpétuel.

Ainsi mourut Tarquin, après trente-huit ans d'un regne consacré au bonheur public.

# HISTOIRE DE *SERVIUS TULLIUS.*

LA faction des fils d'Ancus éteinte par leur exil, Tullius jugeant son autorité suffisamment affermie, déclara enfin la mort de Tarquin, comme si ce Prince ne faisait que d'expirer; il honora sa mémoire de superbes funérailles, & prit les rènes du Gouvernement.

Les Sénateurs indignés que Tullius n'eût point observé les Loix de l'interregne, & qu'à l'exemple de ses Prédécesseurs, il ne se fût point soumis à l'élection

délibérérent de l'obliger, la premiere fois qu'il convoquerait le Sénat, à quitter les Faisceaux, & à remettre ces signes du pouvoir aux Magistrats qui seraient nommés jusqu'au jour de l'élection d'un Roi.

Tullius informé de leur délibération, se concilie la faveur du plus grand nombre, en soulageant par des largesses les plus malheureux d'entre les Citoyens; il assemble ensuite le Peuple, lui présente les petits-fils de Tarquin, expose ce qu'il a lieu de craindre de leurs ennemis, par l'obligation que lui prescrivent les dernieres volontés de ce Prince, de veiller à la conservation de ces malheureux enfans. Il implore, pour eux, & pour lui-même, la protection

des Romains ; il les intéresse en leur faveur par le souvenir de la prosperité publique sous le regne de leur Ayeul. A l'éloge des vertus de ce Prince il mêle adroitement un précis modeste de ses anciens services, & de tout ce qu'il se propose de faire à l'avenir pour le bonheur de l'Etat. Alors différentes personnes qu'il avait apostées dans laPlace, profitent de l'applaudissement qui s'éleve pour insinuer à la multitude qu'il faut recueillir les suffrages, & le nommer Roi. Ce sentiment devient unanime. Tullius saisit ce moment de faveur générale pour indiquer l'assemblée des Comices. Le jour nommé, il est solemnellement élu ; mais le Sénat, redou-

tant cet exemple d'indépendance, refuse de confirmer son élection.

Tullius ne se rappella ce qu'il devait à la faveur du Peuple, que pour s'occuper à le rendre heureux. L'histoire de son regne ne contient que celle de ses bienfaits. Il acquita les dettes des pauvres, & leur fit partager une portion des terres du Public. Il réprima l'avidité des usuriers & des Traitans, & porta différentes Loix contre les abus & les injustices qui pouvaient se commettre dans les contrats. Il renferma dans Rome le Mont Viminal, & le Mont Esquilin; il en abandonna le terrein à ceux qui n'avaient pas de maisons, & lui-même y bâtit son Palais. Ce fut la derniere augmen-

tation de l'enceinte de Rome.

Il divisa la ville en quatre quartiers, & le Peuple en autant de Tribus qui prirent leur dénomination de ces différens quartiers. La première fut appellée Palatine; la seconde, Suburrane; la troisiéme, Esquiline; & la dernière, Tribu Colline, ou Collatine.

Il institua les Fêtes Compitales en l'honneur des Dieux Lares. Ces Fêtes prirent leur nom des carrefours où ces Dieux avaient leurs Autels. Les seuls Esclaves eurent le privilége d'y sacrifier. Tullius ne rougissait point de se rappeller l'état de servitude dans lequel il était né. La bonté de ce Prince pour les Esclaves s'étendit jusqu'à leur procurer des avantages plus réels. Il crut

devoir venger la vertu malheureuse, de l'injustice de la fortune, & ne voulut point qu'un caprice du sort pût exclure à jamais des hommes de ce droit naturel qu'ils ont tous à la liberté. En effet s'il est des ames qui se plient à la servitude, il en est d'assez vigoureuses pour résister à la bassesse de leur état. Il est des hommes libres dans les fers, comme il est des Esclaves dans l'indépendance. Tullius Roi de Rome était lui-même une preuve de cette vérité. Il introduisit donc la coutume d'affranchir les Esclaves, & malgré les murmures des Patriciens, il déclara que ces affranchis jouiraient des droits de Citoyens. Il augmentait par-là

ses forces de la République. Cette espérance d'ailleurs attachait les Esclaves à leurs maîtres, & les soutenait contre le découragement capable de les avilir au-dessous même de leur condition. De toutes les peines civiles l'ignominie perpétuelle est celle dont les Législateurs doivent le moins abuser. Il est barbare de laisser subsister des professions que l'usage a livrées au mépris. Quelles mœurs attendre d'un Citoyen à qui les voies de l'honneur sont fermées, & qu'un préjugé dangereux assujettit à l'infamie?

Pour donner à la République une exacte connaissance de ses forces, Tullius institua le Cens, ou dénombrement du Peuple. Il se

trouva, soit dans Rome, soit dans son territoire, plus de quatre-vingt mille Citoyens libres en état de porter les armes. Ce Prince, après ce dénombrement, les fit assembler dans le Champ de Mars, & voulut consacrer cette cérémonie par un sacrifice qui se renouvellerait tous les cinq ans. Ce sacrifice regardé comme une espece de purification, fut l'origine de cette époque connue sous le nom de Lustre chez les Romains. Il établit dans les mêmes vues une Police très-utile en prescrivant qu'à la naissance de chaque enfant, on porterait une piéce de monnaye dans le trésor de Junon Lucine ; au passage de l'adolescence à l'âge viril, dans celui de la Déesse de la Jeunesse ;

& enfin dans celui de Vénus Libitine, la mort de chaque Citoyen. On croit communément que ce Prince fut le premier qui introduiſit à Rome l'uſage de la monnaye.

Dans l'origine de la diviſion des terres, la fortune des Citoyens étant à peu-près égale; chacun d'eux payait par tête un certain tribut pour les charges publiques. L'inégalité s'étant introduite depuis, Tullius ſentit l'inconvénient de cette impoſition qui devenait accablante pour les pauvres; il ordonna que chaque particulier, ſans exception, donnerait une déclaration exacte de tous ſes biens. Elle devait être atteſtée par ſerment, & la perte de la liberté fut une des peines impoſées.

aux Citoyens convaincus d'avoir manqué de sincérité dans leurs déclarations. Par ce moyen, les taxes, d'arbitraires qu'elles étaient, devinrent proportionnelles. En vain quelques ordres de l'Etat murmurerent, l'intérêt général prévalut dans le cœur de ce Prince qui aimait son Peuple.

S'il soulagea par-là cette multitude, toujours digne de l'attention d'un Roi, parce qu'elle est sa véritable force; il crut que c'était faire assez pour elle, & qu'il devait remédier à un abus qui laissait une trop grande autorité à cette foule obscure, qui n'est point assez éclairée pour décider du bien public.

On avait assemblé jusqu'alors le Peuple par Curies, lorsqu'il était question d'élire les Rois,

les Magistrats, les Prêtres, & même de proposer & de faire des Loix. C'était au Prince de concert avec le Sénat à convoquer ces assemblées, & à confirmer les décisions qui en étaient émanées. Comme les affaires s'y terminaient à la pluralité des voix, les Plébéiens, par leur grand nombre, l'emportaient toujours dans ces délibérations sur le Sénat, & sur les Patriciens. Par cet abus, le Gouvernement était exposé à tous les inconvéniens de la démocratie. Tullius entreprit d'ébranler cette ancienne Constitution, & de faire passer l'autorité dans l'ordre des Citoyens le plus respectable, & le plus éclairé : ce fut le chef-d'œuvre de sa politique, & le plan sur lequel s'éleva depuis l'édifice

de la République. Il partagea les Citoyens en six Classes, dont il forma cent quatre-vingt-treize Centuries. La premiere classe en contenait elle seule quatre-vingts. Elles étaient toutes composées de Sénateurs, de Patriciens & des Citoyens les plus considérables; il fallait, pour y être admis, posséder au moins cent mines * de revenu. Sous cette premiere classe il rangea toute la cavalerie composée de dix-huit Centuries, pareillement choisies parmi les personnes les plus distinguées du Peuple.

La seconde classe comprenait vingt Centuries formées de Ci-

* Je me sers du calcul de Denys d'Halicarnasse. La mine valait cent deniers Romains, & cinquante livres environ de notre monnaye.

toyens qui devaient avoir au moins soixante & quinze mines,

La troisiéme formait un pareil nombre, & le revenu des Citoyens devait être au moins de cinquante mines.

La quatriéme, distribuée de même que les deux précédentes, était composée de ceux qui possédaient depuis cinquante mines jusqu'à vingt.

La cinquiéme contenait trente Centuries, & renfermait ceux des Citoyens qui n'avaient que depuis vingt jusqu'à douze mines.

Enfin une dernière classe comprenait sous une nombreuse Centurie tout le reste du Peuple. Cette foule obscure, désignée par le nom de Citoyens *Prolétaires*, n'était redevable d'aucune charge

envers la République, & n'en était pas moins utile à l'Etat, en le peuplant de défenseurs.

A ces Centuries Tullius en ajouta quatre ; deux composées d'ouvriers destinés à fabriquer les machines de guerre ; deux autres, de Trompettes, & de sonneurs de Cor : il réunit ces ouvriers à la seconde classe, & les autres à la quatrième. A quelque différence près dans les armes défensives, toutes les classes étaient armées de même, du javelot, de la pique & de l'épée. La cinquième *seule* n'avait pour armes que des frondes & des pierres. Les pauvres, qui composaient la sixième, étaient, comme on l'a dit, dispensés de tout service. Par cette sage distribution, les Citoyens

n'étaient chargés qu'à proportion de leur fortune.

Il était juste que ceux qui avaient le plus à perdre, fussent plus occupés des moyens de défendre, en contribuant, soit de leurs biens, soit de leur personne. Les soldats n'étaient point encore payés aux dépens du trésor public, & chaque Citoyen avait son intérêt particulier à la conservation de sa Patrie. » Quelle différence dans un combat, dit un Historien célèbre *, entre de telles troupes qui hazardent tout, & des aventuriers qui n'ont rien à perdre! « Cette réflexion a un air de vérité, contredite cependant par l'expérience. Les Nations ri-

* M. Rollin.

ches & policées ont toujours été soumises par des aventuriers pauvres & barbares. L'attaque d'une Nation qui combat pour ses besoins, est plus vive que la résistance d'un Peuple qui défend ses possessions.

Le soulagement des pauvres ne fut pas le seul avantage que retira la République du nouvel ordre établi par Tullius. Les riches, toujours avides, n'auraient vu dans cet arrangement que les charges qui tombaient sur eux, sans faire attention à la chaîne qui rend l'intérêt particulier inséparable de l'intéret public, & n'auraient point senti qu'il n'est pas de véritable richesse dans un Etat opprimé. Tullius prévint leurs murmures, en leur donnant plus de

part

part dans les affaires ; il compensa par les honneurs ; ce qu'il retranchait à la cupidité. Le Peuple fut dorénavant assemblé par Centuries, & la classe des riches en comprenant elle-seule quatre vingt dix-huit, tandis que les pauvres n'en composaient qu'une, il n'arrivait jamais que l'on en vînt jusqu'à cette dernière pour recueillir les suffrages. Si les opinions étaient partagées dans la première classe, on prenait les voix de la seconde, & rarement on passait jusqu'à la troisième.

La populace toujours assemblée, toujours présente aux délibérations, & jouissant toujours du droit de suffrage, ne s'apperçut point qu'elle n'en conservait plus que l'apparence, & ne sentit que

les bienfaits de Tullius. Cet admirable équilibre entre les différens ordres de l'État, suffisait seul pour immortaliser ce grand Prince.

Depuis ce partage du Peuple, les assemblées par Curies ne se firent plus que pour élire les Prêtres, & quelques Magistrats subalternes.

La politique sublime de Tullius éclata surtout dans l'union dont il fut le Médiateur entre les Romains & les Latins. Ces deux Nations toujours rivales, armées l'une contre l'autre par l'émulation de commander, s'affaiblissaient mutuellement par leurs divisions. Tullius entreprit de faire de tous les Peuples du Latium une espèce de République, dont

Rome serait le centre, & de les unir à jamais entr'eux & avec elle, par une alliance qu'un appareil de Religion rendrait inviolable. A l'exemple d'Amphiction, qui avait établi dans la Grèce un Conseil, où se traitaient toutes les affaires de la Nation, il engagea les Latins à s'assembler tous les ans pour terminer par des arbitres les querelles qui pouvaient s'élever de Peuple à Peuple; pour délibérer sur leurs intérêts réciproques; sur les moyens de se défendre contre les Nations rivales, & de resserrer entre eux les liens d'une concorde salutaire & durable. Ce Prince les fit consentir à choisir Rome pour le lieu de ce Conseil national, & ce fut de la part des Latins une espèce

d'aveu tacite de la supériorité des Romains ; supériorité qui jusqu'alors avait été le sujet de tant de guerres sanglantes.

Les Latins bâtirent donc à frais communs, avec eux, un Temple consacré à Diane sur le mont Aventin, & tous les ans les Peuples de chaque ville s'y rendaient pour y faire des sacrifices, pour y vaquer au commerce, & pour y traiter de leurs avantages mutuels. Les conditions de cette alliance, plus utile aux Romains que des victoires, furent gravées par ordre de Tullius sur une Colonne d'airain, qui subsistait encore du tems d'Auguste. Elles étaient en lettres grecques ; ce qui pourrait prouver que les Romains étaient originaires de la Grèce.

De si grandes vues, combinées avec tant de sagesse, sont encore effacées par un trait plus héroïque de Tullius. Ce Prince, le bienfaiteur de son Peuple, avait conçu le projet respectable de ne lui laisser d'autre maître que les Loix, en abdiquant l'autorité souveraine. L'esprit républicain de Tullius perçait à travers toutes ses institutions. Peu jaloux d'étendre les prérogatives du Trône, lui-même avait eu le courage de les limiter. Ses prédécesseurs s'étaient réservé la connaissance & la décision de toutes les contestations, tant publiques, que particulieres. Il se contenta d'évoquer à son Tribunal les affaires criminelles, & abandonna les autres à des Juges qu'il nomma pour arbi-

tres de tous les différends des Citoyens. Ce Prince, avec des idées justes, avait compris qu'une autorité sans bornes porte en elle-même le principe de sa destruction, & le détachement de ses droits l'avait conduit jusqu'au dessein de rendre à son Peuple l'inestimable avantage de la liberté. Il me semble que ce trait met Tullius au dessus des plus grands Rois. Brutus ne fit qu'adopter le modèle de Gouvernement que ce Prince avait tracé, & la prospérité de la République est une preuve des connaissances profondes qu'il avait acquises dans l'art de gouverner. Sa mort tragique prévint l'exécution d'un projet si généreux, & ce fut ce projet-là même qui, vraisemblablement,

arma contre lui des assassins dans sa propre famille. Il faut remonter à quelques faits antérieurs, & rapporter cette fin déplorable du meilleur des Rois.

Tullius avait eu de Tarquinie sa femme, deux filles, qu'il fit épouser aux deux petits-fils de Tarquin. Lucius, un de ces Princes, homme superbe, ambitieux & cruel, trouva dans sa femme un naturel doux & paisible, & toutes les vertus opposées à ses vices. Aruns plus humain, plus moderé que son frere, trouva au contraire dans la sienne un de ces caractères détestables qu'une conformation malheureuse semble assujettir au crime. Une union si mal assortie ne pouvait produire que des effets funestes.

Tullie (c'était le nom de cette femme impie) reconnut bientôt dans Lucius cette conformité de penchant qui devait les unir. Entrainés l'un vers l'autre par cette fatale ressemblance, ils commencérent par se plaindre mutuellement des obstacles que le hazard avait mis à leur union : & des plaintes, ils passerent au projet de les franchir, l'un en se défaisant de sa femme ; l'autre, de son mari. Ce double crime exécuté, malgré les tristes pressentimens de Tullius, ils s'unirent par un mariage auquel ce Prince n'osa s'opposer.

Cet attentat n'était que le signal d'un crime plus atroce. L'ambitieuse Tullie, allarmée des projets républicains de son pere, fit passer ses allarmes dans

le cœur de Lucius. » Qu'at-
» tendez-vous pour regner, lui
» disait-elle ? Tullius n'a-t-il pas
» abusé assez long-tems des bien-
» faits de votre ayeul ? Voulez-
» vous qu'il vous prive encore de
» votre héritage, en remettant aux
» mains du Peuple une autorité
» qui vous appartient par le droit
» de la naissance ? Me serais-je
» trompée dans l'idée que j'avais
» prise de votre courage ; & n'au-
» rais-je retrouvé dans vous que
» la faiblesse de mon premier
» époux ? Si votre cœur est né
» pour la servitude, quittez Ro-
» me ; quittez ce Palais, où tout
» rappelle à vos yeux la gloire de
» votre ayeul, où tout vous fait
» Roi, si vous osez seulement se-
» conder votre fortune ; & retour-

» nez à Corinthe, ou à Tarquinies,
» vous ensevelir dans une vie pri-
» vée auprès des tombeaux de
» vos peres » Lucius excité par
cette Furie se forme un parti con-
sidérable parmi les nouveaux Sé-
nateurs de la création de Tarquin.
Il corrompt par des présens cette
classe du Peuple, toujours vile,
toujours inquiette, toujours avide
de nouveautés. Il décrie la con-
duite de Tullius par des calom-
nies, & s'attache surtout ces Ci-
toyens mécontens que le partage
des terres avait indisposés contre
ce Prince.

Ses mesures prises, il paraît
un jour dans la Place publique,
revêtu de la Pourpre, & précédé
par les Faisceaux. Il avance jus-
qu'au Sénat, & se place sur le

Trône, environné de Satellites, & d'une Jeunesse factieuse qu'il avait séduite par ses promesses. Alors il représente aux Sénateurs que Tullius né dans l'esclavage s'est emparé de la Royauté, sans respecter les Loix de l'Interregne, & sans attendre l'aveu du Sénat; qu'il a conservé dans le rang suprême la bassesse de son origine, en se déclarant le Protecteur des esclaves, & des Citoyens nés comme lui dans l'obscurité; que sa haine pour les riches s'est manifestée par cette déclaration de leurs biens qu'il n'a éxigée d'eux, que pour les accabler des charges publiques; & qu'enfin c'est encore dans l'intention de favoriser la plus vile populace, qu'il a institué le dénombrement.

Tullius, informé de ce qui se passait au Sénat, arrive au moment même, suivi d'une faible escorte, & parvient jusqu'au pied du Trône déshonoré par Lucius. Le Peuple accoutumé à respecter ce vertueux Prince, hésite entre l'amour & la crainte. Lucius voit qu'il en faut venir aux dernières extrémités. Il s'élance sur le malheureux Tullius qui lui demandait raison de son audace, il le transporte hors de l'assemblée, & le précipite du haut des degrés *qui* donnaient sur la Place; ce vénérable vieillard, tout étourdi de sa chute, se relève à peine entre les bras de quelques Officiers de son parti, & tâche avec leur aide de regagner son Palais. Comme il arrivait au haut de la rue Cy-

prienne, des Emissaires envoyés par Lucius l'atteignirent & le tuerent.

Cependant la détestable Tullie était accourue au premier bruit : elle apperçoit son Mari sur les degrès du Sénat, dans l'instant même qu'il venait de précipiter l'infortuné Tullius. Elle le salue Roi, & sans respect pour la nature, forme des voeux en présence du Peuple pour la prospérité de son regne.

C'était le jour des crimes. En retournant à son Palais, le cocher qui conduisait son Char, tourna dans la rue Cyprienne, & s'arrêta tout court, saisi d'effroi à la vue du corps palpitant de Tullius. Sa fille dénaturée demande au cocher ce qui l'empêche d'avan-

cer. » Hé ! ne voyez-vous pas, lui » dit-il, le corps de votre pere ? » Alors, dit Tite-Live, les Furies vengeresses achéverent d'égarer sa raison, & pour étourdir dans son cœur les derniers mouvemens de l'humanité, elle fit passer son Char sur le corps sanglant de ce Prince. L'atrocité de cette action fit donner à cette rue le nom de Scélérate.

Il est malheureusement prouvé que des crimes si peu vraisemblables, ont leur source dans le cœur humain. De toutes les passions qui l'agitent, l'ambition est la plus capable de le porter aux plus horribles attentats.

Ainsi périt le plus juste des Princes. Lucius défendit qu'on lui fit des funérailles, de peur

que ce spectacle ne réveillât l'idée de ses vertus dans la mémoire du Peuple. Sa femme Tarquinie fit enlever secrettement son corps, lui rendit les derniers devoirs dans une campagne voisine de Rome, & mourut de douleur après ce pieux office. Les actions de Tullius suffisaient à sa gloire, & l'établissaient mieux que d'inutiles Mausolées. On prétend que, par une espéce de prodige, les Dieux parurent s'intéresser à la mémoire de ce Prince qu'ils avaient laissé périr. Il avait bâti différens Temples à la Fortune *, qui témoignaient tous combien le souvenir de sa première condition était

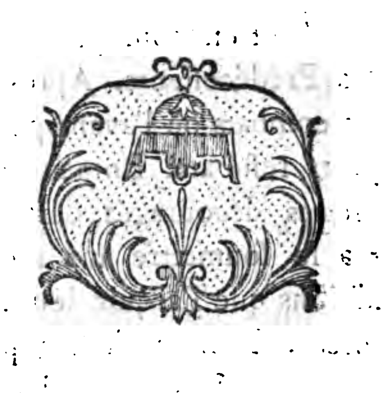
* Sous les noms de *Bona Fortuna*, *Fortuna Virilis*, *Primigenia*, &c.

toujours présent à ses yeux. Le feu prit à un de ces Temples qui fut absolument consumé. La seule statue de Tullius, qui n'était que de bois doré, fut conservée au milieu des flammes. On la montrait encore du tems d'Auguste, & le Peuple lui rendait un culte, avec plus de justice sans doute, qu'à tant d'autres Dieux à qui les hommes vertueux auraient rougi d'être comparés.

Je n'ai point interrompu l'histoire de ce que ce Prince fit de véritablement grand, par le détail de quelques guerres qu'il eut à soutenir contre les Etrusques. Ces petits évenemens n'ont que le dernier rang dans la vie d'un Roi. Il suffit de sçavoir seulement que

les Véïens furent les premiers qui se révolterent contre Rome. Les Tarquiniens, les Céretes, & bientôt toute l'Etrurie suivirent leur exemple. Cette guerre dura plusieurs années. Tullius fit voir qu'il ne le cédait en courage à aucun de ses Prédécesseurs. Après différens combats où l'avantage était toujours resté aux Romains, les Etrusques découragés demanderent à se soumettre aux mêmes conditions que Tarquin leur avait imposées. Tullius n'abusa point de la victoire. Les Tarquiniens, les Céretes, & les Véïens, comme les auteurs de la rébellion, furent les seuls des douze Peuples d'Etrurie que ce Prince punit par la confiscation de leurs terres. Il

obtint trois fois dans le cours de cette guerre les honneurs du Triomphe.



# HISTOIRE
## DE
## LUCIUS TARQUINIUS SUPERBUS.

LE Peuple ne pouvait attendre qu'un Gouvernement Tyrannique d'un Prince à qui les plus grands crimes avaient servi de degrés pour monter au Trône. Tarquin, maître de Rome par la violence & par le meurtre, n'assembla ni le Peuple, ni le Sénat, pour faire approuver son autorité. Il viola toutes les Loix observées par ses Prédécesseurs, & fut un

véritable Usurpateur en s'emparant d'un Trône électif comme d'un héritage. Les Romains encore intimidés n'oserent réclamer leurs droits contre un Tyran revêtu de la force, & soutenu d'un parti redoutable. Peut-être espéraient-ils par leur soumission adoucir ce caractère cruel & farouche; l'aurore de la liberté que Tullius avait fait briller à leurs yeux, n'avait excité qu'une sensation trop légère pour les détacher d'un joug qu'avaient supporté leurs Peres. L'ancienne habitude d'être gouvernés par des Rois, éloignait encore toute idée de révolution. Un Prince juste & modéré aurait peut-être affermi pour jamais le pouvoir Monarchique; mais si jusqu'alors ces

semences de liberté n'avaient produit sur la foule des Citoyens que des effets peu sensibles, elles s'étaient toutes développées dans le cœur de Brutus, & si j'ose le dire, cette ame Romaine avant le tems, méditait déjà dans le silence la ruine des Tyrans, & le salut de sa Patrie.

Tarquin porta sur le Trône l'inquiétude, les allarmes, les défiances, cortége ordinaire de la Tyrannie. Lui-même, par le meurtre de Tullius, s'était imposé la dure nécessité de vivre sans cesse entre les soupçons & la crainte. Inaccessible à ses Sujets, une garde nombreuse l'accompagnait en tout tems. Ce fut cet appareil de faste & de terreur qui lui fit donner le nom de Superbe, nom qui dans

la langue des Romains désigne à la fois l'orgueil & la férocité. Il abolit toutes les Loix de son Prédécesseur qui tendaient au soulagement des pauvres, & prévenu de cette fausse maxime qu'un Peuple est d'autant plus soumis qu'il est opprimé, il rétablit les taxes arbitraires. Il ne fut pas plus favorable aux Patriciens. Il encouragea les Délateurs par des récompenses, & fit périr un grand nombre de Sénateurs soupçonnés de conserver quelque attachement pour la mémoire de *Tullius.* Pour humilier le corps du Sénat, qu'il ne consultait ni dans la paix, ni dans la guerre, il les remplaça par les Citoyens les plus décriés qui s'étaient vendus à ses cruautés. Les richesses devinrent un crime

d'Etat sous un tel Prince. Sur des accusations vagues, il condamna à la mort, ou à l'exil, tous ceux dont la fortune pouvait tenter son avarice, & lui donner quelque ombrage. Les formes de la Justice n'étaient pas toujours observées. Plusieurs furent assassinés secrettement, soit à la ville, soit à la campagne, & pour dérober à la vue les monumens de ses crimes, ce Prince fit jetter leurs corps dans le Tibre. La ville fut en peu de tems deserte par la retraite d'une foule de Citoyens qui s'exilerent volontairement dans la crainte d'un pareil sort.

Tarquin défendit toutes les assemblées auxquelles la Religion, & les Edits de ses Prédécesseurs

pouvaient servir de prétextes. Le despotisme semble prévoir lui-même sa ruine par la quantité des moyens qu'il employe pour s'en garantir. Il ne se contenta pas d'interdire ces assemblées. Pour mettre le Peuple absolument hors d'état de s'occuper des affaires, & de rien entreprendre contre le Gouvernement, il le réduisit dans une espèce de servitude, en l'accablant de travaux publics. Il fit pousser jusqu'au Tibre les conduits souterrains commencés par son ayeul pour entretenir la propreté de la ville. Cet ouvrage coûta la vie à plusieurs Citoyens attaqués de maladies contagieuses causées par l'infection des eaux. Il embellit le Cirque, & le fit environner de portiques, pour mettre les

les ſpectateurs à couvert dans les tems d'orage; enfin il acheva le Capitole, édifice immenſe qui avait deux cents pieds de long, ſur preſqu'autant de largeur; mais qui ne fut conſacré que la troiſieme année du Gouvernement Conſulaire *. Il n'employa, pour conſtruire ces différens ouvrages, que des Citoyens qu'il avait ruinés par ſes impôts, & qui dans un travail ſi pénible trouvaient à peine une légere ſubſiſtance.

Ce fut ſous le regne de ce Prince qu'une femme étrangère apporta à Rome les livres des Si-

* Sous le Conſulat de Marcus Horatius, & de Valerius Publicola.

bylles. Elle vint, dit-on, se présenter à Tarquin, & s'offrit à lui vendre neuf volumes de ces oracles. Tarquin n'en prévoyant pas l'importance, refusa d'en donner la somme qu'elle demandait: alors cette femme en brûla trois, & revint quelques jours après lui proposer les six autres au même prix. On la traita d'insensée; mais elle, sans se rebuter, brûla encore trois de ces livres, & reparut de nouveau devant Tarquin, demandant toujours la même somme, & menaçant de brûler les trois derniers en cas de refus. Le Roi surpris de sa fermeté fit appeller les Augures pour juger du mérite de ces livres. Les Augures les jugerent divins. Tarquin

lui-même sentit qu'il pouvait tirer parti de l'obscurité mystérieuse de ces oracles. L'Etrangère en reçut le prix, & pour confirmer la décision des Augures par un prodige, elle disparut.

Deux Officiers furent nommés pour veiller à la conservation de ce Trésor. Le respect pour ces livres augmenta encore depuis. Ils furent déposés dans un coffre de pierre sous une des voûtes du Capitole, & le nombre des Officiers destinés à les garder, monta dans la suite jusqu'à quinze. C'était une des plus honorables fonctions de la République. On consultait ces volumes, lorsqu'il arrivait quelque prodige, ou que l'Empire semblait menacé de quelque calamité pressante. On

ſent combien de reſſources ces livres ſacrés prêtaient à la politique auſſi devinrent-ils un des principaux myſtères du Gouvernement.

On prétend que ce fut la Sibylle de Cumes, elle-même, qui préſenta ce précieux recueil à Tarquin. Ces Sibylles étaient des femmes qui ſe diſaient inſpirées. Quelques Peres ont cru qu'elles l'étaient véritablement en récompenſe du célibat qu'elles faiſaient vœu d'obſerver. Cette opinion prit ſa ſource d'une *fraude* pieuſe des premiers Chrétiens, qui, ſans faire attention à tant de preuves éclatantes ſur leſquelles la Religion eſt ſi clairement établie, ſuppoſerent quelques livres des Sibylles où l'avenement &

les miracles de J. C. étaient prédits avec une exactitude historique. Ces hommes simples n'imaginaient pas que c'est trahir la vérité, que de la défendre par le mensonge. Cette supposition n'est malheureusement pas la seule à laquelle un zèle indiscret ait donné lieu dans des siécles de ténèbres.

Tarquin, abhorré de ses Sujets, eut recours pour se fortifier contre eux là des alliances étrangères. Triste expédient pour un Roi qui n'avait besoin que d'humanité pour affermir son pouvoir ! Il fit épouser sa fille à un certain Mamilius, homme d'un rang distingué parmi les Latins, fort accrédité par sa noblesse, dont il faisait remonter l'origine jusqu'à

Telegonus fils d'Ulysse, & qui joignait à une fortune brillante un courage éprouvé. Cette alliance assurait à Tarquin l'amitié des principaux Chefs des Latins. Il comptait tirer d'eux de puissans secours dans une guerre qu'il méditait contre les Sabins, qui s'étaient révoltés depuis la mort de Tullius; & pour s'assurer encore mieux des avantages qu'il en espérait, il convoqua une assemblée des villes Latines à Férentin. Tous les Députés s'y rendirent au jour nommé; Tarquin se fit long-tems attendre. Ce retardement excita des murmures, & fut regardé par les Députés comme une marque de mépris. Un d'entr'eux, surtout, appellé Turnus Herdonius, s'emporta en in-

vœtives contre l'orgueil & la tyrannie de Tarquin. Ce Turnus souffrait impatiemment la considération de Mamilius, & le crédit que lui donnait sa fortune dans les assemblées. Sa haine pour lui était encore animée par des motifs de jalousie. Il avait prétendu à la fille de Tarquin, & ne pouvait supporter la préférence que ce Prince avait marquée à Mamilius. Il déclamait encore, lorsque Tarquin arriva. L'indignation excitée par Turnus était peinte dans tous les yeux. Le Roi s'en apperçut, & fit aux Députés des excuses toujours plausibles dans la bouche d'un Souverain. Le seul Turnus refusa de s'y rendre, & continua de murmurer avec beaucoup d'aigreur.

Comme la nuit approchait, l'assemblée fut remise au lendemain.

L'orgueil de Tarquin était blessé ; il se vengea de Turnus en Tyran : il corrompit ses domestiques à force d'argent, & se servit de l'obscurité pour leur faire transporter des armes dans la maison de leur maître, avec ordre de les glisser parmi son bagage.

Le jour venu, les Députés se rassemblent. Tarquin arrive avec les apparences de la plus vive douleur, & leur dit que ce n'était pas sans une protection spéciale des Dieux que, la veille, il s'était rendu si tard à l'assemblée ; que Turnus avait formé le projet de les égorger tous, pour se rendre maître de leurs villes, & qu'il

n'en avait différé l'exécution que dans le dessein de l'envelopper lui-même dans le nombre de ses victimes ; qu'il avait appris toutes ces particularités d'un des Conjurés effrayés de l'idée d'un pareil crime, & qu'on trouverait chez Turnus les armes préparées pour les Ministres de ses fureurs.

L'innocence étonnée a quelquefois les apparences de la confusion. Turnus, surpris de cet excès d'audace, ignorant la perfidie tramée contre lui, s'offre à conduire lui-même les principaux Députés dans sa maison. C'était ce que Tarquin désirait. Il presse les Députés de s'y rendre. La vue des armes ne permit plus à la prévention d'écouter les défenses du malheureux Turnus. On ne

douta plus de la vérité de son crime, & la crainte du danger que l'on croyait avoir couru, se joignant à l'indignation publique, on l'entraîna avec violence, & dans l'instant même on le précipita dans un abyme, où on l'ensevelit tout vivant.

Cet artifice de Tarquin, qu'un instant de réflexion eût pu dévoiler, parut aux Latins un véritable service. Ils se soumirent à tous les Traités que ce Prince exigea d'eux, & le reconnurent, en quelque façon pour leur Chef.

Pour se donner de nouveaux appuis contre ses Sujets, il invita les Volsques, & les Herniques à entrer pareillement dans son alliance. Les Ecetraniens & les Antiates furent les seuls, parmi les Volsques, qui accepterent ses of-

fres : toute la Nation des Herniques fe rangea de fon parti.

A l'exemple de Tullius, Tarquin, pour cimenter l'union entre fes différens Alliés, propofa de bâtir un Temple commun aux Romains, aux villes Latines, aux Volfques & aux Herniques. Là toutes ces Nations réunies devaient participer aux mêmes facrifices, vaquer à leur commerce, & traiter de leurs intérêts. Ce Temple fut bâti au centre du Latium, fur une montagne qui domine la ville d'Albe, & fut confacré fous le nom de Jupiter Latial. Les fêtes qui s'y célébraient fe conferverent long-tems chez les Romains, & furent appellées les Féries Latines.

Tarquin, fier de ces fuccès, étran-

gers, ne tarda pas à porter la guerre chez les Sabins. Il prouva qu'il avait hérité de la valeur de son Ayeul; mais que des victoires ne garantissent point la mémoire d'un Tyran du mépris de la postérité. Les Sabins s'étaient ligués avec les Pométiniens, Nation des Volsques qui avait refusé l'alliance de Tarquin. Ce Prince, animé surtout contre ces derniers, marcha contre eux, les défit dans une Bataille, les poursuivit jusques aux portes de Suessa, l'une de leurs meilleures villes, en forma le siége, & après une vigoureuse résistance, il la prit d'assaut. Il y fit un butin considérable, & toute la Garnison fut passée au fil de l'épée.

Il battit, entre Erétum & Fi-

dénes, une armée de Sabins qui s'était avancée jusques sur les terres des Romains, & par cette victoire il les réduisit à lui demander la Paix, & leur imposa un tribut.

Le sort des armes le favorisa moins dans la conquête de Gabies, qu'il s'était promise. Cette ville du Latium était devenue le refuge des Romains que ce Prince avait exilés, de ceux qui s'étaient retirés volontairement pour se dérober à sa tyrannie, & des Pométiniens échappés à la ruine de Suessa. Tarquin l'assiégea; mais la Garnison, excitée par la haine & par la vengeance, se défendit avec tant de vigueur qu'il fut obligé de lever le siége.

Sextus, l'ainé des fils de Tarquin, imagina de soumettre à son pere, par la ruse, cette Place qu'il n'avait pu réduire par la force. Il affecta de murmurer contre la conduite du Roi, & de concert avec lui, il poussa, dit-on, l'artifice au point de se faire battre de verges dans la Place publique, pour rendre son prétendu ressentiment contre ce Prince plus plausible. Il vint alors demander un asyle aux Gabiens qu'il trompa par des apparences de colère & de haine, & qui le reçurent avec la plus grande confiance.

Il fut bientôt admis dans tous les Conseils, & n'y parut animé que du bien public. Tarquin, pour seconder les vues de son fils, lui

laissa remporter d'assez grands avantages dans différentes excursions qu'il fit sur les terres de Rome. Enfin les Gabiens porterent l'aveuglement jusqu'à le choisir pour leur Général.

Sextus, jugeant son autorité suffisamment affermie, & presque égale à celle de Tarquin dans Rome, envoya secrettement un Député à son pere, pour lui demander des instructions sur la conduite qu'il avait à tenir. On raconte que Tarquin, qui ne voulait point se confier trop ouvertement à ce Député, le conduisit dans un jardin où il y avait beaucoup de pavots en fleur; là se promenant d'un air sombre & distrait, il abbatit en sa pré-

fence les têtes des pavots les plus élevés ; & le renvoya fans autre réponse.

On fait le même conte de Trasibule, Tyran de Milet, qui dans une pareille occasion employa le même artifice pour se faire entendre à Périandre, Tyran de Corinthe.

Sextus comprit parfaitement le sens de l'énigme ; & se servit de son autorité pour faire périr sous différens prétextes les principaux Chefs des Gabiens. Il accusa, entr'autres, un des plus illustres nommé Antistius Petro, d'avoir projetté de le surprendre, & de le livrer à Tarquin. Pour donner des preuves de ce complot, il suborna quelques esclaves d'An-

tiſtius, & fit trouver chez lui des lettres contrefaites qui vérifiaient cette accuſation. Après s'être défait par une adreſſe ſi cruelle des Citoyens les plus diſtingués, il fit entrer ſon pere dans la ville.

Les Gabiens conſternés ſe crurent à leur dernier jour. Tarquin sembla oublier ſes principes ; il fut humain & modéré. Il ne condamna aucun d'eux ni à la mort ni à l'exil. Il leur conſerva leurs biens, leurs priviléges, & pour leur ôter tout ſujet de crainte, il voulut écrire lui-même de ſa main les conditions du Traité, par lequel il s'engageait à les prendre ſous ſa protection. Ce monument ſe montrait encore à Rome dans le Temple de Jupiter Fidius, du

se n'ajoutait qu'un titre à des vertus. Son pere & son frere ainé furent enveloppés dans le nombre de ces Citoyens que Tarquin fit périr, pour affermir son autorité naissante, ou pour satisfaire son avarice. Lui-même n'évita la proscription que par un stratagême bien pénible pour une ame noble, mais dont il dévorait l'ignominie par l'espérance d'être un jour le vengeur de sa famille, & le libérateur de sa patrie. Il chercha sa sûreté dans le mépris, & contrefit l'insensé; ce qui lui fit donner le surnom de Brutus. Apparemment il était déjà marié, & revétu de la charge de Tribun des Celères, lorsqu'il eut recours à cet artifice. Quoi qu'il en soit, il servait de jouet à toute la Cour,

& sa dissimulation fut si profonde qu'il se mit à l'abri de tout soupçon.

Il accompagna les deux Princes à Delphes. C'était l'usage de faire des présens à Apollon, lorsqu'on allait le consulter. Brutus n'offrit qu'un bâton : ce qui fut regardé comme un trait de démence par les Princes ; mais ce bâton était une canne percée, qui renfermait une verge d'or ; & c'était (à ce que disent les Historiens, qui peut-être ont imaginé ce conte) une image symbolique de son esprit.

Quand les fils de Tarquin eurent exécuté ses ordres, il leur prit envie de sçavoir à qui le Trône de leur pere était destiné ; l'Oracle répondit que c'était à

celui qui baiſeraſt ſa mere le premier. Les deux Princes convinrent de tenir cette réponſe fort ſecrette, afin que Sextus leur frere aîné ne pût l'apprendre, & qu'il fût privé de la Couronne. Pour eux, ils réſolurent de tirer au ſort à qui baiſeraſt le premier leur mere en arrivant. Brutus, pénétrant mieux le ſens de l'énigme, ſe laiſſa tomber & baiſa la terre comme la mere commune de tous les hommes.

A leur retour à Rome ils trouvérent Tarquin engagé dans une guerre avec les Rutules, & un Siege formé par les Romains devant Ardée. L'incertitude de ces évenemens reculés eſt telle, que, par d'autres monumens hiſtoriques, il paraît que les Romains

étaient maîtres d'Ardée long-tems avant l'époque présente ; mais on se sert de la tradition la plus commune, & du témoignage de Tite-Live & de Denys d'Halicarnasse.

La résistance fut opiniâtre de la part des Assiégés, & peu à peu l'attaque devint moins vive. Un jour que Sextus, l'aîné des fils de Tarquin, donnait un grand repas dans le Camp à une troupe de jeunes Officiers, l'un d'entr'eux nommé Collatinus fit tomber la conversation sur le mérite des Dames Romaines. Chacun d'eux, dans un tems où l'on ne connaissait guéres d'autre galanterie, donna les plus grands éloges à sa Femme. Cette conversation s'étant animée Collatinus, mari de Lucrece dont il avait imprudemment vanté les

charmes & la vertu, dit qu'il était aisé de mettre toute la compagnie d'accord; qu'il fallait aller à Rome, & qu'on verrait la femme qui serait la plus digne de l'emporter en beauté sur les autres. Le Camp n'était qu'à quelques milles de Rome; on approuva le projet, & l'on partit sur le champ. Toutes les Dames furent surprises de l'arrivée de leurs maris qu'elles n'attendaient pas. Les Princesses, femmes des jeunes Tarquins, étaient environnées de tous les attributs du luxe. Là seule Lucrece parut enfermée avec ses femmes, travaillant à des ouvrages de laine dans le secret de sa maison. Tout le monde convint qu'elle était la plus belle; & Collatinus, content d'une victoire

toire qui allait lui devenir bien funeste, s'en retourna au camp avec ses compagnons.

Le seul Sextus était resté à Rome. Cette simplicité modeste de Lucrece ne l'avait rendue que plus piquante à ses yeux. Il en devint amoureux; mais l'amour prend dans le cœur des hommes les nuances de leur caractère. Impérieux, ardent, absolu, Sextus craignit cette vertu qui lui préparait des obstacles. Il arrive un soir à Collatie, petite ville où s'était retirée Lucrece. Elle le reçoit & le traite comme le parent & l'ami de son mari. La nuit venue, ce Prince entre dans l'appartement de Lucrece endormie; l'éveille, & ne lui laisse d'autre

choix que l'infamie ou la mort. Une telle déclaration ne pouvait plaire : Lucrece préféra la mort ; mais Sextus la menaça d'égorger un de ses esclaves, de l'étendre ensuite auprès d'elle, pour faire croire que, surprise dans un si honteux adultère, elle avait été justement punie de l'outrage fait à Collatinus. Lucrece intimidée de ce comble d'horreur, ne put supporter l'idée de l'ignominie jointe à une mort sanglante. Elle n'osa plus ni résister, ni lever ces yeux qui auraient pu désarmer ce barbare. Sextus crut être heureux, & rejoignit l'armée Romaine.

Cependant Lucrece accablée de douleur envoie, au lever du jour, prier son pere & son mari

de la venir trouver avec leurs meilleurs amis, parce qu'il lui était arrivé la plus terrible des infortunes. Spurius Lucretius son pere arrive le premier, suivi de Valerius, si célèbre depuis sous le nom de Publicola.* Collatinus ne tarda pas de s'y rendre, accompagné de Brutus qui l'avait rencontré par hazard avec le messager de Lucrece. La vue de ces personnes si chères lui fit verser un torrent de larmes. Enfin, après qu'elle leur eut fait jurer de venger son injure, l'affreuse vérité lui échappa, & dans le même instant, elle saisit un poignard qu'elle tenait caché sous sa robe, & se l'enfonça dans le coeur. Son pere & son mari s'écrient à ce funeste spec-

tacle ; alors l'ame de Brutus se manifesta toute entière. « Je jure » par ce sang, dit-il, en retirant » le poignard du sein de Lucrè» ce ; je jure de poursuivre à » jamais, sur Tarquin & sur sa ra» ce impie, la vengeance de ce » dernier outrage, & d'abolir dans » Rome le pouvoir des Tyrans. » Les Romains surpris de trouver dans Brutus une élévation d'ame qu'ils ne lui soupçonnaient pas, se lient par le même serment.

Aussi-tôt Brutus fait transporter le corps sanglant de Lucrece dans la Place publique. Il assemble le Peuple, & profitant de l'horreur universelle excitée par cette vue, il prononça un discours si pathétique,

que l'on jura d'exterminer les Tarquins. La Jeunesse prend les armes. Brutus marche vers Rome, suivi d'une foule de Cytoyens qui tous ne respiraient que la liberté. En qualité de tribun des Céleres, il convoque les Centuries. Il leur expose le détestable attentat de Sextus, le meurtre de Servius Tullius, l'impiété de Tullie, tous les crimes des Tarquins : & ce sont-là, leur dit-il, les Tyrans à qui vous obéissez ! Le peuple ému de terreur, de pitié, de vengeance, renonca par serment à l'Etat Monarchique devenu exécrable pour les Romains, & ordonna que Tarquin, sa femme & ses enfans seraient à jamais bannis de Rome. Dans ce tumulte,

l'odieuse Tullie sortit de la ville, poursuivie de tous côtés par les cris & les imprécations de la Populace. Punition bien légere pour ses parricides.

Brutus, à la tête d'une Jeunesse nombreuse, prend le chemin d'Ardée, dans le temps que Tarquin informé de la sédition s'avançait vers Rome pour la réprimer. Brutus, qui en fut averti, se détourna de la route pour lui dérober sa marche. Le Tyran, qui ne s'attendait qu'à une émotion légere que sa présence allait calmer, connut toute l'étendue de son malheur, quand il vit qu'à son approche on ferma les portes de Rome. Il rebroussa aussi-tôt vers le Camp où Brutus avait soulevé

l'armée contre lui. Ses enfans en étaient déjà chassés. Ce prince, après vingt-cinq ans de regne, se retira à Céré ville d'Etrurie, & ne remonta jamais sur un Trône dont sa tyrannie l'avait justement exclus.

Brutus fit une trève avec les habitans d'Ardée, & les Troupes qui en formaient le Siége retournerent à Rome. Le Sénat s'assembla pour déliberer sur la forme du Gouvernement qu'il fallait établir. Les idées de liberté répandues sous le regne de Tullius, se réveillerent dans tous les cœurs. On consulta les Mémoires de ce Prince, & suivant le projet qu'il en avait tracé, il fut arrêté qu'on élirait chaque année deux Consuls

qui présideraient avec le Sénat aux affaires de la République. Ainsi même après sa mort, Tullius fut le bienfaiteur des Romains. En tournant insensiblement les vues du Peuple du côté de la liberté, il avait, en quelque sorte, préparé la chute de Tarquin, & le châtiment que méritaient ses crimes.

Brutus regardé comme le Libérateur de Rome, en fut le premier Consul, & le peuple lui donna Collatinus pour Collegue. En vain Tarquin, à la faveur d'une conjuration, essaya-t-il de rétablir son autorité; on connaît la triste fermeté de Brutus, qui lui-même fit périr ses propres fils, parce qu'ils étaient entrés dans les complots

de ce Prince. Ce grand exemple de sévérité si capable de cimenter à jamais chez les Romains l'amour de la liberté, est encore une de ces actions atroces qui ne peuvent être justifiées que par un abus condamnable de l'esprit. En effet si on la dépouille de cette suite fastueuse d'éloges que lui ont prodigué de vains Déclamateurs, on la trouvera fondée moins sur l'amour de la patrie, qui ne pouvait encore avoir jetté des racines bien profondes, que sur ce sentiment de l'amour propre, qui rend les hommes si jaloux de leurs ouvrages. Brutus se regardait comme le Fondateur du nouveau Gouvernement, & sa politique ambitieuse sacrifia la tendresse pa-

ternelle au faste de la dignité Consulaire. Peut-être un sentiment encore plus bas, mais qui tient à la nature du cœur, fut-il le principe de cette férocité. Il ne put pardonner à ses fils l'idée des supplices dont le menaçait le rappel de Tarquin. L'art des Orateurs, qui n'est souvent que l'art de tromper, prête en vain d'autres motifs à de pareils traits : il est des Loix premières auxquelles toutes les autres sont subordonnées.

Tarquin fit encore d'inutiles tentatives pour remonter sur le Trône; elles ne le rendirent que plus odieux aux Romains. Il arma contre eux de puissans Alliés. Porsenna, l'un d'eux, réduisit

Rome aux dernières extrémités ; mais le Génie de la liberté prévalut, & l'horreur de la tyrannie fut plus forte que l'impression des calamités les plus pressantes.

La mort de Brutus ne changea rien à la destinée de ce malheureux Prince, & ne lui donna que de nouveaux regrets à former sur la perte de son fils Aruns, qui fut à la fois le vainqueur & la victime de ce Consul. En effet dans une rencontre particuliere, ils se chargerent avec tant de furie, que tous deux se percerent d'un même coup. Les Dames Romaines porterent le deuil de Brutus qu'elles appellaient le vengeur de leur sexe, & le garderent pendant un an.

Presque tous les Historiens ont omis dans la vie de ce grand homme un trait bien plus digne d'éloge que sa fermeté contre ses fils. Il abolit l'usage barbare qui s'était introduit chez les Romains de sacrifier des enfans à la Déesse *Mania* *. Il est peu de Nations où le fanatisme n'ait porté cette détestable coutume. Des hommes cruels avaient imaginé des Dieux qui leur ressemblaient, & auraient mérité qu'ils eussent existé pour eux. Les guerres où la Politique s'est masquée du voile de la Religion, plus abominables encore que ces sacrifices, n'ont pas eu d'autre princi-

* Macrob. L. 1. *Saturnal.*

pe. Il a fallu des siécles pour convaincre l'esprit humain de cette vérité si simple, qu'un Dieu bienfaisant ne sçaurait se plaire à détruire ; & qui sçait si de nouvelles circonstances ne rappelleraient pas les mêmes fureurs ?

Tarquin abandonné de ses Alliés, privé d'espérance & de ressources, mourut enfin de vieillesse à Cumes ville de Campanie où il s'était retiré. Sextus son fils, & l'auteur de sa ruine, périt, dit-on, quelque-tems après la révolution, chez les Gabiens que ses cruautés avaient révoltés contre lui.

Ainsi deux cent quarante-quatre ans après la fondation de Rome, s'éleva cette République qui

humilia tant de Rois, dont la puiſſance devint ſi redoutable que l'Europe entiere n'eſt, pour ainſi dire, encore aujourd'hui, qu'un des monumens de ſa grandeur, & qui fut ſi floriſſante avant que les vices des Romains euſſent vengé l'Univers ſoumis.

FIN.

# EPILOGUE

DE

*CETTE EDITION.*



# EPILOGUE

## DE

## *CETTE EDITION.*



E Public a actuellement sous les yeux tous les ouvrages d'un Auteur qui a été si indécemment outragé dans une foule de Libelles. Les personnes qui auraient été tentées de lui supposer ce penchant pour la Satyre, que des Ecrivains satyriques lui ont attribué, seront peut-être un peu surprises de voir avec quels égards il a parlé de tous les hommes célèbres, qui font honneur à leur siécle & à la Nation; tels que les Montesquieu, les Voltaire, les Crébillon, les Dalembert,

les Buffon, les Piron, les Gresset, les Sainfoix, &c.

Qui sont donc ceux qui ont pu crier contre lui, à la méchanceté & à l'envie ? Précisément ceux qui ne peuvent exciter ni l'un ni l'autre de ces sentimens.

On a abusé du mot qui sert de titre à une de ses Comédies, comme si dans vingt endroits de cette piéce, il n'eût pas assez clairement établi qu'il n'en voulait qu'à ce fantôme qui a pris audacieusement le nom de Philosophie pour mieux renverser toute sagesse.

Cette équivoque, faite à dessein, est elle même une preuve convaincante que ce n'étaient point de vrais sages qui se trouvaient compromis dans cette querelle. Un homme tel que le sçavant Abbé d'Olivet ne prendrait point l'allarme, si on jouait dans une Comédie l'abus des Sciences, & le faux Sçavoir.

Ceux qui ont pu prêter l'oreille à la calomnie apprendront, par ce recueil,

que l'Auteur n'a jamais rien publié de clandestin, ni qui pût choquer les plus légères bienséances de la société. On y trouvera de faibles monumens de sa reconnaissance pour des personnes illustres, de qui les suffrages ou les bienfaits le consolaient depuis long-tems de ces Satyres clandestines, dont les Auteurs n'ont osé se nommer. L'avantage qu'il a eu de conserver ses amis, est une réponse qui lui servirait encore d'apologie, s'il croyait en avoir besoin.

Il se regardera comme très-honoré de sa réputation littéraire, s'il résulte de la lecture de ses ouvrages, que du moins il a connu les bonnes sources, & que dans ce siécle de décadence & d'innovation, il s'est préservé de la contagion des faux modèles. Il croit, sans doute, n'avoir profité que très-imparfaitement de l'étude qu'il a faite de nos véritables maîtres; mais il est jaloux que l'on n'ignore point le respect qu'il avait pour eux.

& il préférerait l'honneur d'avoir marché, quoique faiblement, sur leurs traces, à l'avantage de ces succès si brillans de quelques Novateurs, dont la postérité n'entendra jamais parler.

Le desir qu'il a de faire connaître ses vrais sentimens sur la Littérature, paraîtra très-placé dans un tems où le goût s'est anéanti à force de Juges, & de gens, qui, pour le malheur des Arts, ont pris le titre fastueux d'Amateurs. Il le croit, surtout, très-convenable, tandis que l'on voit une foule de jeunes Auteurs se piquer de mépris pour l'étude ; & se produire avec confiance sur la scène, pour y prouver qu'ils n'ont rien *lu*, & qu'ils n'ont pas même l'idée des objets qu'ils ont voulu peindre. Un d'entr'eux demanda un jour à l'Auteur, combien de chants avait l'Iliade ; un autre lui emprunta les Caractères de La Bruyère, en lui avouant qu'il ne les connaissait pas. Ces Messieurs cependant croyaient

avoir acquis déjà quelques lauriers, & usurpaient, sans pudeur, le nom de gens de lettres.

Il serait à souhaiter, pour l'honneur de la Littérature, que l'on ne réputât point pour Auteur, tout homme à qui le sentiment de son inutilité a fait prendre la plume, uniquement pour se dispenser de tous les devoirs de la société. Les gens de lettres sont intéressés à établir une distinction si juste, d'autant plus que cette équivoque de nom les expose à être confondus avec la plus vile espéce, peut-être, qui existe parmi les hommes. Il est vrai que les personnes du monde, dignes d'aimer les arts, & capables de les honorer, apperçoivent bien ces différences qu'il faut établir entre le genre d'Ecrivains dont on parle, & ceux qui exercent décemment la plus noble des Professions; mais la multitude n'est frappée que de la conformité apparente qui se trouve entr'eux, ou bien elle saisit ce

prétexte pour décrier ce qu'elle serait obligée d'admirer. C'est juger des Héros de la Grèce, par Thersite, qui portait les Armes à la suite d'Agamemnon.

FIN.

# TABLE

## DU TROISIEME VOLUME.



# ERRATA

## *DU TROISIEME VOLUME.*

PAGE 24, l. 8. la chure de leur ville; *lisez*: la chute d'une ville.

Page 88, l. pénultième: & lenr; *lisez*: & leur.

Page 95, l. 18. n'avait qu'une petite part; *lisez*: n'avait pas une petite part.

Page 136, l. dernière: quate ans; *lisez*: quatre ans.

74750386



